LAZARE.

POÈME.

Je m'embarque aujourd'hui sur la plaine brumeuse
Où le vent souffle, et sans repos
Hérisse les crins verts de la vague écumeuse
Et bondit sur son large dos.

A travers le brouillard et l'onde qui me mouille,
Les cent voix du gouffre béant,
Je m'en vais aborder ce grand vaisseau de houille
Qui fume au sein de l'Océan,

La nef aux flancs salés qu'on nomme l'Angleterre.
O sombre et lugubre vaisseau,
Je vais voir ce qu'il faut de peine et de misère
Pour te faire flotter sur l'eau!

Je vais voir si les mers nouvelles où tu traînes
La flottille des nations
Auront moins de vaincus, de victimes humaines,
Ensevelis dans leurs sillons;

Si le pauvre Lazare est toujours de ce monde,
Et si, par ta voile emporté,
Toujours les maigres chiens lèchent la plaie immonde
Qui saignait à son flanc voûté.

Ah! ma tâche est pénible et grande mon audace;
Je ne suis qu'un être chétif

Et peut-être bien fou, contre une telle masse
D'aller heurter mon frêle esquif;

Je sais que bien souvent, ô puissante Angleterre!
Des rois et des peuples altiers
Ont vu leurs armemens et leur grande colère
Se fondre en écume à tes pieds.

Je connais les débris qui recouvrent la plage,
Les mâts rompus et les corps morts;
Mais il est dans le ciel un Dieu qui m'encourage
Et qui m'entraîne loin des bords.

O toi! qui du plus haut de cette voûte ronde,
D'un œil vaste et toujours en feux,
Sondes les moindres coins des choses de ce monde
Et perces les plus sombres lieux,

Toi qui lis dans les cœurs de la famille humaine
Jusqu'au dessein le plus caché,
Et qui vois que le mien par le vent de la haine
N'est pas atteint et desséché;

O grand Dieu! sois pour moi ce que sont les étoiles
Pour le peuple des matelots;
Que ton souffle puissant gonfle mes faibles voiles,
Pousse ma barque sur les flots;

Écarte de mon front les ailes du vertige,
Éloigne cet oiseau des mers
Qui tout autour des mâts se balance et voltige;
Et, dans le champ des flots amers,

Quelles que soient, hélas! les choses monstrueuses
Dont mon œil soit épouvanté,
Oh! maintiens-moi toujours dans les routes heureuses
De l'éternelle vérité.

LONDRES.

C'est un espace immense et d'une longueur telle
Qu'il faut pour le franchir un jour à l'hirondelle,
Et ce n'est bien au loin que des entassemens
De maisons, de palais, et de hauts monumens,
Plantés là par le temps sans trop de symétrie;
De noirs et longs tuyaux, clochers de l'industrie,
Ouvrant toujours la gueule, et de leurs ventres chauds
Exhalant dans les airs la fumée à longs flots;
De vastes dômes blancs et des flèches gothiques
Flottant dans la vapeur sur des monceaux de briques;
Un fleuve inabordable, un fleuve tout houleux
Roulant sa vase noire en détours sinueux,
Et rappelant l'effroi des ondes infernales;
De gigantesques ponts aux piles colossales,
Comme l'homme de Rhode, à travers leurs arceaux
Pouvant laisser passer des milliers de vaisseaux;
Une marée infecte et toujours avec l'onde
Apportant, remportant les richesses du monde;
Des chantiers en travail, des magasins ouverts
Capables de tenir dans leurs flancs l'univers;
Puis un ciel tourmenté, nuage sur nuage;
Le soleil comme un mort le drap sur le visage,
Ou parfois dans les flots d'un air empoisonné
Montrant comme un mineur son front tout charbonné;
Enfin, dans un amas de choses, sombre, immense,
Un peuple noir, vivant et mourant en silence,
Des êtres par milliers suivant l'instinct fatal
Et courant après l'or par le bien et le mal.

BEDLAM.

Ah! la mer est terrible au fort de la tempête,
Lorsque levant aux cieux sa vaste et lourde tête,
Elle retombe et jette aux peuples consternés
Des cadavres humains sur des mâts goudronnés;
L'incendie est terrible autant et plus encore,
Quand de sa gueule en flamme il étreint et dévore
Comme troupeaux hurlans les immenses cités.
Mais ni le feu ni l'eau dans leurs lubricités
Et les débordemens de leur rage soudaine,
D'un frisson aussi vif ne glacent l'ame humaine
Et ne serrent le cœur, autant que le tableau
Qu'offrent les malheureux qui souffrent du cerveau,
L'aspect tumultueux des pauvres créatures
Qui vivent, ô Bedlam! sous tes voûtes obscures!

Quel spectacle en effet à l'homme présenté,
Que l'homme descendant à l'imbécillité!
Voyez et contemplez! Ainsi que dans l'enfance
C'est un torse tout nu retombant en silence
Sur des reins indolens, — des genoux sans ressorts,
Des bras flasques et mous, allongés sur le corps
Comme les verts rameaux d'une vigne traînante;
Puis la lèvre entr'ouverte et la tête pendante,
Le regard incertain sur le globe des yeux,
Et le front tout plissé comme le front d'un vieux;
Et pourtant il est jeune. — Oui; mais déjà la vie,
Comme un fil, s'est usée aux doigts de la Folie;
Et la tête, d'un coup, dans ses hébêtemens,
Sur le reste du corps a gagné soixante ans.

Ce n'est plus désormais qu'une machine vile
Qui traîne, sans finir, son rouage inutile;
Pour lui le ciel est vide et le monde désert;
L'été, sans l'émouvoir, passe comme l'hiver;
Le sommeil, quand il vient, ne lui porte aucun rêve;
Son œil s'ouvre sans charme au soleil qui se lève;
Il n'entend jamais l'heure, et vit seul dans le temps
Comme un homme la nuit égaré dans les champs;
Enfin, toujours muet, la salive à la bouche,
Incliné nuit et jour, il rampe sur sa couche;
Car, le rayon divin dans le crâne obscurci,
L'homme ne soutient plus le poids de l'infini;
Loin du ciel il s'abaisse et penche vers la terre:
La matière sans feu retourne à la matière.

Maintenant, écoutez cet autre en son taudis;
Sur sa couche en désordre et quels bonds et quels cris!
Le silence jamais n'habite en sa muraille;
La fièvre est toujours là le roulant sur la paille,
Et promenant, cruelle, un tison sur son flanc;
Ses deux yeux retournés ne montrent que le blanc;
Ses poings, ses dents serrés ont toute l'énergie
D'un ivrogne au sortir d'une sanglante orgie.
S'il n'était pas aux fers, ah! malheur aux humains
Qui tomberaient alors sous ses robustes mains!
Malheur! la force humaine est double en la démence.
Laissez-la se ruer en un espace immense;
Libre, elle ébranlera les pierres des tombeaux,
Des plus hauts monumens les solides arceaux;
Et ses bras musculeux et féconds en ruines
Soulèveraient un chêne et ses longues racines;
Mais, couché sur la terre, en éternels efforts
Le malheureux s'épuise, et devant ses yeux tords
Le mal, comme une roue aux effroyables jantes,
Agite de la pourpre et des lames brûlantes;
Et la destruction, vautour au bec crochu,
Voltige, nuit et jour, sur son front blême et nu;
Puis les longs hurlemens, les courts éclats de rire,

Comme sillons de feu, traversent son délire.
Mais le pire du mal en ce vagissement,
Le comble de l'horreur n'est pas le grincement
Du délire chantant sa conquête sublime
Par le rude gosier de sa triste victime,
C'est la mort toujours là, la mort toujours auprès,
Frappant l'être à demi sans l'achever jamais.

Et telles sont pourtant nos colonnes d'Hercule,
Les piliers devant qui tout s'arrête ou recule,
Les blocs inébranlés où les générations,
L'une après l'autre, vont fendre et briser leurs fronts;
Le dilemme fatal aux plus sages des hommes,
Le rendez-vous commun de tous tant que nous sommes,
Où l'un vient pour avoir trop vécu hors de soi,
Et n'être en son logis resté tranquille et coi,
L'autre, parce qu'il a regardé sans mesure
Dans l'abîme sans fond de sa propre nature;
Celui-ci par le mal, celui-là par vertu;
Tous, hélas! quel que soit le mobile inconnu,
Par l'éternel défaut de notre pauvre espèce,
La misère commune et l'humaine faiblesse;
Et, de ce large cercle où tout semble aboutir,
Où les deux pieds entrés, l'on ne peut plus sortir;
Où, gueux, roi, noble et prêtre, enfin la tourbe humaine
Tourne au souffle du sort comme une paille vaine;
La porte la plus grande et le plus vaste seuil
Par où passe le plus de monde, c'est l'orgueil,
L'orgueil, l'orgueil impur, est la voie insensée
Qui, de nos jours, conduit presque toute pensée
A l'inepte folie ou l'aveugle fureur...
O Bedlam! monument de crainte et de douleur!
D'autres pénètreront plus avant dans ta masse;
Quant à moi, je ne puis que détourner la face,
Et dire que ton temple, aux antres étouffans,
Est digne, pour ses dieux, d'avoir de tels enfans,
Et que le ciel brumeux de la sombre Angleterre
Peut servir largement de dôme au sanctuaire.

LE GIN.

Sombre génie, ô dieu de la misère!
Fils du genièvre et frère de la bière,
Bacchus du Nord, obscur empoisonneur,
Écoute, ô Gin, un hymne en ton honneur.
Écoute un chant des plus invraisemblables,
Un chant formé de notes lamentables
Qu'en ses ébats un démon de l'enfer
Laissa tomber de son gosier de fer.
C'est un écho du vieil hymne de fête
Qu'au temps jadis à travers la tempête
On entendait au rivage normand,
Lorsque coulait l'hydromel écumant;
Une clameur sombre et plus rude encore
Que le hurra dont le peuple Centaure,
Dans les transports de l'ivresse, autrefois
Épouvantait le fond de ses grands bois.

Dieu des cités! à toi la vie humaine
Dans le repos et dans les jours de peine,
A toi les ports, les squares et les ponts,
Les noirs faubourgs et leurs détours profonds,
Le sol entier sous son manteau de brume!
Dans tes palais quand le nectar écume
Et brille aux yeux du peuple contristé,
Le Christ lui-même est un dieu moins fêté

Que tu ne l'es : — car pour toi tout se damne,
L'enfance rose et se sèche et se fane ;
Les frais vieillards souillent leurs cheveux blancs,
Les matelots désertent les haubans,
Et par le froid, le brouillard et la bise,
La femme vend jusques à sa chemise.

Du gin, du gin ! — à plein verre, garçon !
Dans ses flots d'or, cette rude boisson
Roule le ciel et l'oubli de soi-même ;
C'est le soleil, la volupté suprême,
Le paradis emporté d'un seul coup ;
C'est le néant pour le malheureux fou.
Fi du porto, du sherry, du madère,
De tous les vins qu'à la vieille Angleterre
L'Europe fait avaler à grands frais,
Ils sont trop chers pour nos obscurs palais.
Et puis le vin près du gin est bien fade ;
Le vin n'est bon qu'à chauffer un malade,
Un corps débile, un timide cerveau ;
Auprès du gin le vin n'est que de l'eau :
A d'autres donc les bruyantes batailles
Et le tumulte à l'entour des futailles,
Les sauts joyeux, les rires étouffans,
Les cris d'amour et tous les jeux d'enfans !
Nous, pour le gin, ah ! nous avons des ames
Sans feu d'amour et sans désirs de femmes.
Pour le saisir et lutter avec lui,
Il faut un corps que le mal ait durci.
Vive le gin ! au fond de la taverne,
Sombre hôtelière, à l'œil hagard et terne,
Démence, viens nous décrocher les pots,
Et toi, la Mort, verse-nous à grands flots.

Hélas ! la Mort est bientôt à l'ouvrage,
Et pour répondre à la clameur sauvage,
Son maigre bras frappe comme un taureau
Le peuple anglais au sortir du caveau.

Jamais typhus, jamais peste sur terre
Plus promptement n'abattit la misère;
Jamais la fièvre, aux bonds durs et changeans,
Ne rongea mieux la chair des pauvres gens:
La peau devient jaune comme la pierre,
L'œil sans rayons s'enfuit sous la paupière,
Le front prend l'air de la stupidité,
Et les pieds seuls marchent comme en santé.
Pourtant, au coin de la première rue,
Comme un cheval qu'un boulet frappe et tue,
Le corps s'abat, et sans pousser un cri,
Roulant en bloc sur le pavé, meurtri,
Il reste là dans son terrible rêve,
Jusqu'au moment où le trépas l'achève.
Alors on voit passer sur bien des corps
Des chariots, des chevaux aux pieds forts;
Au tronc d'un arbre, au trou d'une crevasse
L'un tristement accroche sa carcasse;
L'autre en passant l'onde du haut d'un pont
Plonge d'un saut dans le gouffre profond.
Partout le gin et chancelle et s'abîme,
Partout la mort emporte une victime;
Les mères même, en rentrant pas à pas,
Laissent tomber les enfans de leurs bras,
Et les enfans, aux yeux des folles mères,
Vont se briser la tête sur les pierres.

LE MINOTAURE.

Allons, enfans, marchons la nuit comme le jour.
A toute heure, à tout prix, il faut faire l'amour;
Il faut, à tout passant que notre vue enflamme,
Vendre pour dix schellings nos lèvres et notre ame.

On prétend qu'autrefois, en un pays fort beau,
Un monstre mugissant, au poitrail de taureau,
Tous les ans dévorait en ses sombres caresses
Cinquante beaux enfans, vierges aux longues tresses :
C'était beaucoup, grand Dieu! mais notre monstre à nous,
Et notre dévorant aux épais cheveux roux,
Notre taureau, c'est Londre en débauche nocturne.
Portant sur les trottoirs son amour taciturne,
Le vieux Londre a besoin d'immoler tous les ans
A ses amours honteux plus de cinquante enfans;
Pour son vaste appétit il ravage la ville,
Il dépeuple les champs, et par soixante mille, —
Soixante mille au moins vont tomber sous ses coups
Les plus beaux corps du monde et les cœurs les plus doux.

Hélas! d'autres sont nés sur la plume et la soie,
D'autres ont hérité des trésors de la joie,
Partant de la vertu. — Pour moi, la pauvreté
M'a reçue en ses bras, sitôt que j'eus quitté
Le déplorable flanc de ma féconde mère.

O triste pauvreté, mauvaise conseillère,
Fatale entremetteuse, à quels faits monstrueux
Livrez-vous quelquefois le seuil des malheureux?
Vous avez attendu que je devinsse belle,
Et lorsque sur mon sein, comme une fleur nouvelle,
La nature eut versé les plus purs de ses dons,
Une fraîcheur divine et de grands cheveux blonds,
Vous avez aussitôt montré ma rue obscure
A l'œil louche et sanglant de l'ignoble luxure.

Moi j'étais riche, mais une divinité
Qui foule tant de cœurs sous son pied argenté,
La froide convenance à l'œil terne et sans larmes,
Passant par mon logis et me trouvant des charmes,
Me jeta dans les bras d'un homme sans amour;
Un autre avait mon cœur, on le sut trop un jour.
De là ma chute immense, effrayante, profonde,
Chute dont rien ne peut me relever au monde,
Ni pleurs ni repentirs. — Une fois descendus
Dans la fange du mal, les pieds n'en sortent plus.
Malheur en ce pays aux pauvres Madeleines.
Bien peu d'êtres, hélas! dans nos villes chrétiennes,
Osent prendre pitié de leurs longues douleurs,
Et leur tendre la main pour essuyer leurs pleurs.

Et moi, mes sœurs, et moi, ce n'est pas l'adultère
Et son dur châtiment qui firent ma misère,
Mais une autre femelle au visage éhonté,
Une sœur de l'Orgueil, l'ardente Vanité,
Ce monstre qui chez nous sous mille formes brille,
Et de Londre au Japon pousse mainte famille
A sans cesse lutter de luxe et de splendeur,
Au prix de la fortune et souvent de l'honneur.
Ah! par elle mon père a vu son opulence
Fondre comme l'écume au sein de l'onde immense;
Et mon cœur répugnant à prendre un bas état,
A s'user nuit et jour dans un travail ingrat,
De degrés en degrés, faible et pâle victime,

Je suis tombée au fond de l'effrayant abîme.

Gémissez, gémissez, mes sœurs, profondément,
Mais si plaintif que soit votre gémissement,
Si poignantes que soient vos douleurs et vos peines,
Elles ne seront pas si vives que les miennes,
Elles ne coulent pas d'un fond plein de douceur,
Et n'ont pas comme moi l'amour seul pour auteur.
Ah! pourquoi de l'amour ai-je senti la flamme?
Pourquoi le lâche auquel j'ai livré ma jeune ame,
L'homme qui m'entraîna du logis paternel,
Méprisant sa parole et les feux de l'autel,
M'a-t-il abandonnée à la misère infime?
Je n'aurais point, le front battu des vents du crime,
Pour sauver mon enfant comme Agar au désert,
Faute d'ange, trouvé le chemin de l'enfer.

Et partout l'on nous dit : — Allez, femmes perdues!
Et les femmes, nos sœurs, en passant par les rues,
S'éloignent devant nous avec un cri d'horreur;
Nous troublons leur pensée et nous leur faisons peur.
Ah! nous les détestons! Ah! quelquefois nous sommes
Malheureuses au point qu'au front même des hommes
Il nous prend le désir d'attenter à leur peau,
De mettre avec nos mains leur visage en lambeau.
Car nous savons d'où vient leur épouvante sainte,
Nous savons que beaucoup ne tiennent qu'à la crainte
De déchoir dans le monde et de perdre leur rang,
Et que cette terreur est un ressort puissant
Que plus d'une avec soin, en mère de famille,
Dès le premier jupon passe au corps de sa fille.

Mais à quoi bon vouloir, par la plainte et les cris,
Nous venger des regards dont nos cœurs sont flétris?
Les malédictions retombent sur nos ames,
Sous le poignet de l'homme et le mépris des femmes.
Ah! quoi que nous disions, nous aurons toujours tort,
Et nous ne pourrons rien changer à notre sort;

Il vaut mieux dans ce monde, épouvantable geôle,
Achever jusqu'au bout notre pénible rôle.
Il vaut mieux, aux clartés des théâtres en feux,
Etourdir chaque soir nos fronts silencieux,
Et que gin et whisky de leur onde enivrante,
Rallumant dans nos corps une vie expirante,
Nous fassent, s'il se peut, perdre le sentiment
D'un métier que l'enfer seul égale en tourment.

Enfin, pour nous enfin, si la vie est une ombre
Et la terre un bourbier, — la mort n'est pas si sombre.
Elle ne nous fait pas languir dans nos réduits,
Et nous jette bientôt, pêle-mêle et sans bruits,
Dans la fosse commune, immense sépulture.
O Mort! oh! quel que soit l'aspect de ta figure,
L'effet de tes yeux creux sur les pâles humains,
Quand sur nos corps usés tu poseras les mains,
Ton étreinte sera plus douce qu'on ne pense,
Car, au même moment où fuira l'existence,
Comme un sanglant troupeau de vautours destructeurs,
Nous verrons s'envoler les voraces douleurs
Et les mille fléaux dont les griffes impures
Faisaient tomber nos chairs en sales pourritures.

Allons, mes sœurs, marchons la nuit comme le jour;
A toute heure, à tout prix, il faut faire l'amour,
Il le faut, ici-bas le destin nous a faites
Pour garder le ménage et les femmes honnêtes.

LES BELLES COLLINES D'IRLANDE.

Le jour où j'ai quitté le sol de mes aïeux,
La verdoyante Erin et ses belles collines,
Ah ! pour moi ce jour-là fut un jour malheureux.
Là, les vents embaumés inondent les poitrines ;
Tout est si beau, si doux, les sentiers, les ruisseaux,
Les eaux que les rochers distillent aux prairies,
Et la rosée en perle attachée aux rameaux !
O terre de mon cœur, ô collines chéries !

Et pourtant, pauvres gens, pêle-mêle et nus pieds,
Sur le pont des vaisseaux prêts à mettre à la voile,
Hommes, femmes, enfans, nous allons par milliers
Chercher aux cieux lointains une meilleure étoile :
La famine nous ronge au milieu de nos champs,
Et pour nous les cités regorgent de misère ;
Nos corps nus et glacés n'ont pour tous vêtemens
Que les haillons troués de la riche Angleterre.

Pourquoi d'autres que nous mangent-ils les moissons
Que nos bras en sueur semèrent dans nos plaines?
Pourquoi d'autres ont-ils pour habits les toisons
Dont nos lacs ont lavé les magnifiques laines?
Pourquoi ne pouvons-nous rester au même coin,
Et, tous enfans, puiser à la même mamelle?
Pourquoi les moins heureux s'en vont-ils le plus loin ?

Et pourquoi quittons-nous la terre maternelle?

Ah! depuis bien long-temps tel est le vent fatal
Qui loin des champs aimés nous incline la tête,
Le destin ennemi qui fait du nid natal
De notre belle terre un pays de tempête,
Le mépris et la haine... O ma patrie, hélas!
Pèserait-on si fort sur tes plages fécondes
Que ton beau sol un jour s'affaisserait bien bas,
Et que la verte Erin s'en irait sous les ondes!

Mais heureux les troupeaux qui paissent vagabonds
Les pâtures de trèfle en nos fraîches vallées;
Heureux les chers oiseaux qui chantent leurs chansons
Dans les bois frissonnans où passent leurs volées.
Oh! les vents sont bien doux dans nos prés murmurans,
Et les meules de foin ont des odeurs divines;
L'oseille et les cressons garnissent les courans
De tous vos clairs ruisseaux, ô mes belles collines!

LA LYRE D'AIRAIN.

Quand l'Italie en délire,
L'Allemagne aux blonds cheveux,
Se partagent toutes deux
Les plus beaux fils de la lyre,
Hélas! non moins chère aux dieux,
La ténébreuse Angleterre,
Dans son île solitaire,
Ne sent vibrer sous sa main
Qu'un luth aux cordes d'airain.
Ah! pour elle Polymnie,
La mère de l'harmonie,
N'a que de rudes accens,
Et le bruit de ses fabriques
Sont les hymnes magnifiques
Et les sublimes cantiques
Qui viennent frapper ses sens.

Ecoutez, écoutez, enfans des autres terres!
Enfans du continent, prêtez l'oreille aux vents
Qui passent sur le front des villes ouvrières,
Et ramassent au vol comme flots de poussières
  Les cris humains qui montent de leurs flancs!
Ecoutez ces soupirs, ces longs gémissemens
Que vous laisse tomber leur aile vagabonde,
Et puis vous me direz s'il est musique au monde

Qui surpasse en terreur profonde,
Les chants lugubres qu'en ces lieux
Des milliers de mortels élèvent jusqu'aux cieux!

Là tous les instrumens qui vibrent à l'oreille
Sont enfans vigoureux du cuivre ou de l'airain;
Ce sont des balanciers dont la force est pareille
A cent chevaux frappés d'un aiguillon soudain;
Ici, comme un taureau, la vapeur prisonnière
Hurle, mugit au fond d'une vaste chaudière,
Et, poussant au dehors deux immenses pistons,
Fait crier cent rouets à chacun de leurs bonds.
Plus loin, à travers l'air, des milliers de bobines
Tournant avec vitesse et sans qu'on puisse voir,
Comme mille serpens aux langues assassines
Dardent leurs sifflemens du matin jusqu'au soir.
C'est un choc éternel d'étages en étages,
Un mélange confus de leviers, de rouages,
De chaînes, de crampons se croisant, se heurtant,
Un concert infernal qui va toujours grondant,
Et dans le sein duquel un peuple aux noirs visages,
Un peuple de vivans rabougris et chétifs
Mêlent comme chanteurs des cris sourds et plaintifs.

L'OUVRIER.

O maître, bien que je sois pâle,
Bien qu'usé par de longs travaux
Mon front vieillisse, et mon corps mâle
Ait besoin d'un peu de repos;
Cependant, pour un fort salaire,
Pour avoir plus d'ale et de bœuf,
Pour revêtir un habit neuf,
Il n'est rien que je n'ose faire :
Vainement la consomption,
La fièvre et son ardent poison,
Lancent sur ma tête affaiblie

Les cent spectres de la folie,
Maître, j'irai jusqu'au trépas;
Et si mon corps ne suffit pas,
J'ai femme, enfans que je fais vivre,
Ils sont à toi, je te les livre.

LES ENFANS.

Ma mère, que de maux dans ces lieux nous souffrons!
L'air de nos ateliers nous ronge les poumons,
Et nous mourons, les yeux tournés vers les campagnes.
Ah! que ne sommes-nous habitans des montagnes,
Ou pauvres laboureurs dans le fond d'un vallon;
Alors traçant en paix un fertile sillon,
Ou paissant des troupeaux aux penchans des collines,
L'air embaumé des fleurs serait notre aliment
Et le divin soleil notre chaud vêtement.
Et s'il faut travailler sur terre, nos poitrines
Ne se briseraient pas sur de froides machines,
Et la nuit nous laissant respirer ses pavots,
Nous dormirions enfin comme les animaux.

LA FEMME.

Pleurez, criez, enfans dont la misère
De si bonne heure a ployé les genoux,
Plaignez-vous bien: les animaux sur terre
Les plus soumis à l'humaine colère
Sont quelquefois moins malheureux que nous.
La vache pleine et dont le terme arrive
Reste à l'étable, et sans labeur nouveau,
Paisiblement sur une couche oisive
Va déposer son pénible fardeau;
Et moi, malgré le poids de mes mamelles,
Mes flancs durcis, mes douleurs maternelles,
Je ne dois pas m'arrêter un instant:

Il faut toujours travailler comme avant,
Vivre au milieu des machines cruelles,
Monter, descendre, et risquer en passant
De voir broyer par leurs dures ferrailles,
L'œuvre de Dieu dans mes jeunes entrailles.

LE MAÎTRE.

Malheur au mauvais ouvrier
Qui pleure au lieu de travailler;
Malheur au fainéant, au lâche,
A celui qui manque à sa tâche
Et qui me prive de mon gain;
Malheur! il restera sans pain.
Allons, qu'on veille sans relâche,
Qu'on tienne les métiers en jeu :
Je veux que ma fabrique en feu
Écrase toutes ses rivales,
Et que le coton de mes halles,
En quittant mes brûlantes salles,
Pour habiller le genre humain,
Me rentre à flots d'or dans la main.

Et le bruit des métiers de plus fort recommence,
Et chaque lourd piston dans la chaudière immense,
Comme les deux talons d'un fort géant qui danse,
S'enfonce et se relève avec un sourd fracas.
Les leviers ébranlés entrechoquent leurs bras,
Les rouets étourdis, les bobines actives
Lancent leurs cris aigus, et les clameurs plaintives,
Les humaines chansons plus cuisantes, plus vives,
Se perdent au milieu de ce sombre chaos,
Comme un cri de détresse au vaste sein des flots....

Ah! le hurlement sourd des vagues sur la grève,
Le cri des dogues de Fingal,
Le sifflement des pins que l'ouragan soulève

Et bat de son souffle infernal,
La plainte des soldats déchirés par le glaive,
La balle et le boulet fatal,
Tous les bruits effrayans que l'homme entend ou rêve
A ce concert n'ont rien d'égal;
Car cette noire symphonie,
Aux instrumens d'airain, à l'archet destructeur,
Cette partition qui fait saigner le cœur,
Est souvent chantée en partie
Par l'avarice et la douleur.

Et vous, heureux enfans d'une douce contrée
Où la musique voit sa belle fleur pourprée,
Sa fraîche rose au calice vermeil,
Croître et briller sans peine aux rayons du soleil;
Vous qu'on traite souvent dans cette courte vie
De gens mous et perdus aux bras de la folie,
Parce que doux viveurs, sans ennui, sans chagrins,
Vous respirez par trop la divine ambroisie
Que cette fleur répand sur vos brûlans chemins,
Ah! bienheureux enfans de l'Italie,
Tranquilles habitans des golfes aux flots bleus,
Beaux citoyens des monts, des champs voluptueux
Que le reste du monde envie;
Laissez dire l'orgueil au fond de ses frimats!
Et bien que l'industrie, ouvrant de larges bras,
Épanche à flots dorés sur la face du monde
Les trésors infinis de son urne féconde,
Enfans dégénérés, oh! ne vous pressez pas
D'échanger les baisers de votre enchanteresse
Et les illusions qui naissent sous ses pas,
Contre les dons de cette autre déesse,
Qui veut bien des humains soulager la détresse,
Mais qui, le plus souvent, ne leur accorde, hélas!
Qu'une existence rude et fertile en combats,
Où, pour faire à grand'peine un gain de quelques sommes,
Le fer use le fer et l'homme use les hommes.

CONSCIENCE.

Dieu du ciel, ô mon Dieu, par quels sombres chemins
Passent journellement des myriades d'humains?
Combien de malheureux sous ses monceaux de pierre
Toute large cité dérobe à la lumière,
Que d'êtres gémissans cheminent vers la mort,
Le visage hâlé par l'âpre vent du sort?
Ah! le nombre est immense, horrible, incalculable,
A vous faire jeter une plainte damnable;
Mais ce qui vous rassure et vous surprend le plus,
C'est que dans ces troupeaux énormes de vaincus,
Dans ces millions de gueux voués à la souffrance,
Les moins forts bien souvent supportent l'existence
Sans qu'un cri de révolte, un cri de désespoir
Les écarte un seul jour des sentiers du devoir!
O blanche conscience! ô saint flambeau de l'ame!
Rayon pur émané de la céleste flamme,
Toi, qui dorant nos fronts de splendides reflets,
Nous tiras du troupeau des éternels muets,
Dieu dans le fond des cœurs ne te mit pas sans cause,
Conscience, il faut bien que tu sois quelque chose,
Que tu sois plus qu'un mot par l'école inventé,
Un nuage trompant l'œil de l'humanité,
Puisqu'il est ici bas tant de maigres natures,
De pâles avortons, de blêmes créatures,
Tant d'êtres mal posés et privés de soutien
Qui n'ont pour tout trésor, pour richesse et pour bien,
Dans l'orage sans fin d'une vie effrayante,
Que le pâle reflet de ta flamme ondoyante.

LA TAMISE.

O toi qui marches en silence
Le long de ce rivage noir,
Et qui regardes l'onde immense,
Avec les yeux du désespoir,
Où vas-tu ? — Je vais sans folie
Me débarrasser de la vie,
Comme on fait d'un mauvais manteau,
D'un habit que l'onde traverse,
D'un vêtement que le froid perce,
Et qui ne tient plus sur la peau.

— A la mort ! Enfant d'Angleterre !
A la mort comme un indévot,
A la mort quand sur cette terre
La vie abonde à large flot ;
Quand le pavé comme une enclume
Jour et nuit étincelle, fume,
Et quand armé d'un fort poitrail,
Le chef encor droit sur le buste,
Tu peux fournir un bras robuste
Et des reins puissans au travail !

— Travaille ! est bien facile à dire,
Travaille ! est le cri des heureux,
Pour moi la vie est un martyre,
Un supplice trop douloureux.
Dans mon humble coin sans relâche,
Comme un autre j'ai fait ma tâche,

Et j'ai fabriqué, j'ai vendu,
J'ai brassé de la forte bière,
J'en ai lavé l'Europe entière,
Et le sort m'a toujours vaincu.

Ah! si vous connaissiez cette île,
Vous sauriez quel est cet enfer,
Que la brique rouge et stérile
Est aussi dure que le fer.
Bien rarement la porte s'ouvre
A celui que le haillon couvre,
Et l'homme, sans gîte la nuit,
Ose en vain, surmontant sa honte,
Soulever les marteaux de fonte,
Il n'éveille rien que du bruit.

Tout est muet et sourd... que faire?
Gueuser sur le bord du chemin?
Mais l'on ne prête à la misère
L'oreille non plus que la main.
Ici, ce n'est qu'en assemblée,
Que dans une salle meublée,
Que le cœur fait la charité :
Il faut pour attendrir le riche,
Qu'une paroisse vous affiche
Au front le mot mendicité.

Avec cet écriteau superbe,
Alors on a, comme un mâtin,
On a de quoi ronger sur l'herbe
Les restes pourris du festin.
On vit tant bien que mal sans doute;
Mais hélas! hélas! qu'il en coûte
De vivre à la condition
D'essuyer de sa tête immonde
Le pied boueux de tout le monde
Comme le plus bas échelon!

Horrible! horrible! ah! si la terre
Manquant à chacun de vos pas,
Au ciel alors, pauvre insulaire,
Vous pouviez tendre les deux bras;
Si le pur soleil avec force,
Comme un vieux chêne sans écorce,
Réchauffait vos membres raidis,
Et si le Dieu qui nous contemple,
Ouvrant les portes de son temple,
Donnait un refuge à ses fils;

Peut être.... mais vers la lumière
Qui peut ici tourner les yeux?
Pourquoi relever la paupière?
Le plafond est si ténébreux.
Notre terre toujours exhale
Une vapeur noire, infernale,
Qui nous dérobe l'œil divin;
Londres, toujours forge allumée,
Londres, toujours plein de fumée,
Nous fait au ciel un mur d'airain.

Puis pas une église entr'ouverte;
Si quelqu'une l'est par hasard,
Une voûte creuse et déserte
Et de l'ombre de toute part.
Pas un christ et pas une image
Qui vous redresse le visage
Et vous aide à porter la croix;
Pas de musique magnanime,
Pas un grain d'encens qui ranime:
Rien que des pierres et du bois.

Et dehors la rue est boueuse,
L'air épais, malsain, glacial,
Il pleut.... Oh! la vie est affreuse
A traîner dans ce lieu fatal.
L'ame qui veut briser sa chaîne,

L'ame souffrante a peu de peine
A forcer sa prison de chair,
Quand ce cachot, triste édifice,
Est sous un ciel rude, impropice,
Si tristement glacé par l'air.

Mais allons, la Tamise sombre
st le linceul fait pour les corps
Que le malheur frappe sans nombre
Et qu'il entasse sur ses bords.
Allons, allons sans plus attendre,
Je vois déjà l'ombre s'étendre,
Le ciel se confondre avec l'eau,
Et la nuit par toute la terre
Sur les crimes de la misère
Prête à jeter son noir manteau.

Adieu! je suis le pauvre diable,
Je suis le pâle matelot
Que par une nuit lamentable
L'aile des vents emporte au flot.
Sur l'onde il dresse en vain la tête,
Les hurlemens de la tempête
De sa voix couvrent les éclats;
Il roule, il fend la vaste lame,
Il nage, il nage à perdre l'ame,
Le flot lui coupe et rompt les bras.

Point de bouée et point de câble,
Pas une clameur dans les ponts,
Et le navire impitoyable
Paisiblement poursuit ses bonds.
Il fuit sous la vague en poussière;
Alors, l'enfant seul, en arrière,
Entre l'onde et le ciel en feu,
Perdu dans cette immense plaine,
Et si frêle atôme qu'à peine
Il arrive au regard de Dieu;

Il n'attend plus que pour le prendre
La mort s'élance des enfers,
Ou qu'il l'entende redescendre
Avec fracas du haut des airs.
A devancer l'instant suprême
Il se résigne de soi-même,
Et du front ouvrant l'océan,
Le pauvre mousse avec courage
Enfonce son pâle visage
Et sans un cri plonge au néant.

WESTMINSTER.

Westminster! Westminster! Sur cette terre vaine
Suis-je toujours en butte aux clameurs de la haine!
Avant d'avoir subi le jugement de Dieu
Suis-je au regard des miens toujours digne du feu!
Hélas! mes tristes os languissent dans mes terres,
Mon domaine appartient à des mains étrangères,
Et l'on peut voir un jour les autans furieux,
Enfans désordonnés de l'empire des cieux,
De leurs souffles impurs chasser ma cendre illustre
Et balayer mes os comme les os d'un rustre.

Westminster! Westminster! Au midi de mes jours,
Le cœur déjà lassé d'orageuses amours,
J'ai vu la calomnie, en arrière et dans l'ombre,
S'asseoir à mon foyer comme une hôtesse sombre,
En disperser la cendre, et, d'un bras infernal,
Glisser de froids serpens dans le lit conjugal.
J'ai vu dans le rempart de ma gloire fameuse,
Au milieu des enfans de ma verve fougueuse,
Une main attacher à mon front l'écriteau
Qu'on met au front de ceux qui vivent sans cerveau.

Et puis on ébranla le chêne en ses racines,
On sépara le tronc de ses branches divines,
Le père de la fille; — on me prit mon enfant,

Comme si la pressant sur mon sein étouffant,
Mes baisers corrupteurs et ma tendresse impure
Avaient pu ternir l'or de sa jeune nature;
On enleva ma fille à mon cœur amoureux,
Et, pour mieux empêcher l'étreinte du lépreux,
On fit entre les bras de l'enfant et du père
Passer la mer immense avec son onde amère.

Ah! pour l'homme qui porte en sa veine un beau sang
Il n'est pas de torture et d'affront plus cuisant!
Oh! quels coups malheureux! Oh! quelle horrible lame
Que celle qui s'en va percer l'ame de l'ame,
Le divin sentiment, ce principe éternel
Des élans du poète et du cœur paternel!
O morsures du feu sur les membres livides,
O fouets retentissans des vieilles Euménides,
Supplices des païens, antiques châtimens,
Oh! qu'êtes-vous auprès de semblables tourmens!

Et voilà cependant, voilà les rudes peines
Que m'ont fait endurer les colères humaines,
Voilà les trous profonds que des couteaux sacrés
Ont fait pendant long-temps à mes flancs ulcérés;
L'éternel ouragan, la bruyante tempête,
Qui jusqu'au lit de mort hurlèrent sur ma tête,
Et rendirent mon cœur plus noir et plus amer
Que le fenouil sauvage arraché par la mer,
Et le flot écumeux que la vieille nature
Autour de l'Angleterre a roulé pour ceinture.

Westminster! Westminster! Oh! n'est-ce point assez
De mon enfer terrestre et de mes maux passés?
Par-delà le tombeau faut-il souffrir encore?
Faut-il être toujours le Satan qu'on abhorre?
Et mes remords cachés et leur venin subtil,
Et le flot de mes pleurs dans les champs de l'exil,
Et l'angoisse sans fin de ma longue agonie!
N'ai-je pas expié les fautes de ma vie?

Westminster! Westminster! dans ton temple de paix
Mes pâles ossemens descendront-ils jamais?

O grande ombre, ta plainte est lugubre et profonde.
Ah! je sens que durant ton passage en ce monde
Tu fus comme un lion traqué dans les forêts,
Que fatiguant en vain de vigoureux jarrets
Partout où tu passas dans ta fuite divine,
Ta noble peau s'ouvrit au tranchant de l'épine,
Et tes crins tout puissans restèrent aux buissons;
Partout il te fallut payer tes larges bonds,
Et ton cœur généreux entr'ouvert sur le sable
Versa jusqu'à la mort un sang inépuisable.

Mais pourquoi fallut-il, ô poète hautain!
Avant de fermer l'œil à l'horizon lointain,
De rendre aux élémens ta sublime poussière,
Que le glaive doré de ta muse guerrière
Dans le sein du pays et dans son rude flanc
Avec un rire amer pénétrât si souvent?
Ah! pourquoi reçut-il une blessure telle
Qu'il en pousse toujours une clameur mortelle,
Et que la plaie en feu, difficile à guérir,
Au seul bruit de ton nom semble toujours s'ouvrir!

Byron! tu n'as pas craint, jeune dieu sans cuirasse,
D'attaquer corps à corps les défauts de ta race,
De toucher ce que l'homme a de mieux inventé,
Le voile de vertu par le vice emprunté;
D'une robuste main, hardiment et sans feinte,
Tu mis en vils lambeaux la couverture sainte
Qui pèse sur le front de la grande Albion
Plus que son voile épais de brume et de charbon,
Le manteau qu'aujourd'hui de l'un à l'autre pôle
Le pâle genre humain va se coudre à l'épaule,

Le drap sombre du *Cant* est tombé sous tes coups.

De là tant de dédains, d'outrages, de courroux,
De là ce châtiment et cette longue injure
Contre laquelle en vain ta grande ombre murmure,
Cette haine vivace et qui sur un tombeau
Semble toujours tenir allumé son flambeau;
Comme si dans ce monde, imparfaits que nous sommes,
Les hommes sans pitié devaient juger les hommes,
Et comme si, grand Dieu! le malheur éprouvé
N'était pas le flot saint par qui tout est lavé.

O chantre harmonieux des douleurs de notre âge,
Sombre amant de l'abîme au cantique sauvage,
Cygne plein d'amertume et dont la passion
D'une brûlante main pétrit le pur limon,
Laisse rougir le front de la patrie ingrate;
Tandis que ton beau nom avec le sien éclate
Sur tous les points du globe en signes merveilleux,
Laisse-la négliger tes mânes glorieux,
Laisse-la, te couvrant d'un oubli sans exemple,
Faire attendre à tes os les honneurs de son temple.

C'est l'éternel destin! c'est le sort mérité
Par tous les cœurs aimant trop fort la vérité!
Oui, malheur en tout temps et sous toutes les formes
Aux Apollons fougueux qui, sur les reins énormes
Et le crâne rampant du vice abâtardi,
Poseront comme toi leur pied ferme et hardi;
Malheur! car ils verront le monstrueux reptile,
Gonflant de noirs venins sa poitrine subtile,
Bondir sous leurs talons, et dans ses larges nœuds
Ecraser tôt ou tard leurs membres lumineux,

Et la société, témoin de l'agonie,
Loin de tendre la main aux enfans du génie,
De les débarrasser des replis du vainqueur,
Toujours se bouchera l'oreille à leur clameur :
Trop heureux si la vieille aux longs voiles rigides
Abandonne les corps aux dents des vers avides,

Et si son bras plus dur que celui de la mort
Pour se venger aussi ne fait pas un effort,
Et frappant à son tour la victime qui tombe
Ne poursuit pas son ombre au-delà de la tombe.

Vieille et sombre abbaye, ô vaste monument
Baigné par la Tamise et longé tristement
Par un sol tout blanchi de tombes délaissées!
Tu peux t'enorgueillir de tes tours élancées,
De ta chapelle sainte aux splendides parois,
Et de ton seuil battu par la pourpre des rois!
Tu peux sur le granit de tes lugubres dalles
Étaler fièrement tes pompes sépulcrales,
Les sublimes dormeurs de tes tombeaux noircis,
Tes princes étendus sur leurs coussins durcis,
Et tous les morts fameux dont la patrie entière
Conserve avec respect l'éclatante poussière!
Malgré tant de splendeur et de noms illustrés,
Tant de bustes de pierre et de marbres sacrés,
Malgré le grand Newton et le divin Shakspeare,
Et le coin adoré des rêveurs de l'empire,
O monument rempli de lugubres trésors!
O temple de la gloire! ô linceul des grands morts!
On entendra toujours des ames généreuses
Venir battre et heurter tes ogives poudreuses,
Des ames réclamant au fond de tes caveaux
Une place accordée à leurs nobles rivaux,
Et toujours, vieux Minster, ces ames immortelles
Te frapperont en vain de leurs puissantes ailes,
Et leurs cris dédaignés, leurs funèbres clameurs,
Dans le vaste univers soulèveront les cœurs.

LA MENACE ET LA CORRUPTION.

I.

Les hustings sont dressés et le sabbat commence :
O vieille Corruption ! entends-tu le pays
Frémir et s'agiter comme une mer immense
Au vent des passions qui soulèvent ses fils ?
As-tu bien élargi l'antique conscience ?

II.

O fille à l'œil sanglant, aux entrailles d'airain,
O ma digne compagne, ô puissante Menace !
Pour corrompre le cœur du peuple souverain
Avec toi j'ai lutté d'impudeur et d'audace,
Et je pense, ma sœur, — que ce n'est pas en vain.

I.

Moi, sous le vent du nord, au fond de sa chaumière
J'ai couru visiter plus d'un pauvre électeur :
Et là j'ai fait entendre au pâle censitaire
Qu'il serait dépouillé de son toit protecteur,
S'il refusait son vote au seigneur de sa terre.

II.

Moi, de mes larges mains l'or a fui par torrents :
Le fleuve ardent partout s'est ouvert une issue
Irrésistible ; il a franchi le seuil des grands,
Et retombant en pluie au milieu de la rue,
Pénétré sans effort jusques aux derniers rangs.

I.

Souvent j'ai rencontré dans les pauvres familles
Des hommes vertueux — mais d'un air furibond,
Devant eux j'ai levé tant de sombres guenilles,
J'ai tant crié la faim, qu'ils ont baissé le front
Pour ne point voir mourir leurs femmes et leurs filles.

II.

Quelquefois j'ai vu l'or épouvanter les yeux,
Alors aux ouvriers sans travaux ni commandes,
J'ai promis tant de brocs de porter écumeux,
Tant de poissons salés et tant de rouges viandes,
Que le ventre a dompté les cœurs consciencieux.

I.

Il est vrai que toujours de généreuses ames
Tonneront contre nous dans le temple des lois,
Que l'on nous flétrira des noms les plus infâmes :
Mais qu'importe, après tout, le bruit de quelques voix
Contre le fort tissu de nos puissantes trames?

II.

Ah! depuis cinq cents ans n'est-ce point notre sort?
Tout nouveau parlement, comme bêtes sauvages,
Nous traque avec ardeur et toujours à grand tort;
Car l'amour du pouvoir croissant d'âges en âges,
Notre couple vaincu renaît toujours plus fort.

I.

En vain chaque parti nous chasse à coups de pierres;
Vieux partisans du pape, austères protestans,
Lorsque vient le moment d'étaler les bannières,
Pour obtenir l'empire, ah! tous en même temps
Nous tendent en secret leurs mains rudes et fières.

II.

Pour nous anéantir il faudrait ici-bas
Du riche à tout jamais déraciner l'engeance;
Mais ce germe doré ne s'extirpera pas;
La richesse toujours obtiendra la puissance,
Toujours le malheureux lui cédera le pas.

I.

Puis, nous sommes vraiment d'une forte nature,
Nous sommes les enfans du pouvoir infernal,
De ce pouvoir caché dans toute créature,
Qui mène toute chose à son terme fatal,
Et fait que rien de beau dans ce monde ne dure.

II.

O Menace! ma sœur, à grands pas avançons;
Déjà la foule ardente, au bruit de la fanfare,
Roule autour des hustings en épais tourbillons:
Pour emporter d'assaut le scrutin qu'on prépare,
Fais jaillir la terreur du fond de tes poumons.

I.

Et toi, la Corruption! répands l'or à main pleine,
Verse le flot impur sur l'immense troupeau;
Qu'il envahisse tout, les hustings et l'arène,
Et que la Liberté, présente à ce tableau,
Voile son front divin de sa toge romaine.

LE VEAU D'OR.

O races de nos jours, ô peuples ahuris!
Désertez les lieux saints et les sentiers prescrits;
Et vous, sombres moellons des vieilles cathédrales,
Roulez du haut des cieux sous la main des Vandales.
Partout il sort de terre un nouveau monument,
Un temple inébranlable, au solide ciment,
Que le souffle des vents, les flèches de la foudre,
Et le courroux de Dieu ne sauraient mettre en poudre,
Un temple dont le marbre éclatant reluira,
Tant que l'amour de l'or chez l'homme régnera!

Voyez! comme le bras de la passion vile
Y pousse incessamment les enfans de la ville?
Avec quels sourds fracas les piétons et les chars
Vers son portique saint courent de toutes parts?
Quels flots d'adorateurs, la rougeur au visage,
L'haleine entrecoupée et les membres en nage,
Gravitent à l'entour. — Jamais les dieux païens,
Ni les tristes autels des vieux temples chrétiens,
Ne virent autour d'eux se courber tant d'échines,
Car celui qu'on adore en ces voûtes divines
Est le plus grand de tous. — Ici, comme à Paris,
Du moment où le pied a franchi le parvis,

La morale, de peur d'une atteinte mortelle,
Comme un cygne effrayé, jette au vent sa grande aile;
L'homme met de côté, comme un pesant fardeau,
Tout ce qu'on voit au cœur s'épanouir de beau;
Les sentimens divins de l'époux et du père
Ne sont plus que des mots, qu'une vaine chimère;
L'ardente politique aux cris tumultueux,
La gloire qui régit les bataillons poudreux,
Les arts n'ont plus d'échos, et leur clameur splendide
S'éteint sous les calculs de la foule cupide.
Là, devant le veau d'or, ton nom, ô liberté,
Comme une marchandise est froidement coté;
Là, d'une égale main, sans culte et sans patrie,
Comme d'ignobles chiens nés pour la boucherie,
On nourrit avec l'or deux sombres factions
Sur la poitrine en sang des pauvres nations.
Ce temple est le réduit de toutes les démences,
Le grand marché public aux trônes et croyances,
Et pour le monde jeune et pour le monde vieux,
L'antre d'où sont tirés et les rois et les dieux.

O profonde douleur! ô terribles présages
Qui tourmentent sans fin les penseurs de nos âges!
Hélas! hélas! en vain, comme des chassieux,
Qui marchent dans la nuit en clignant les deux yeux,
Nous nous efforçons tous, pilotes sans boussole,
De lire dans les feux de la grande coupole
Vers quel noble avenir vogue le genre humain :
Tandis que nous cherchons à l'horizon lointain,
L'amour, l'amour de l'or envahit le rivage,
Et son flot chaque jour déborde davantage.
Le sol ne suffit plus à nos besoins pressans
Pour combler désormais tant d'appétits puissans;
La terre ouvre trop peu son entraille divine,
Les hommes et le ciel deviennent une mine,
Et cette mine immense abonde en travailleurs,
Ardens à découvrir les filons les meilleurs.
Sous mille doigts fangeux, inépuisables veines,

S'entr'ouvrent aujourd'hui les passions humaines,
Les vices, les vertus, et le bien et le mal,
Et la vie et la mort engendrent le métal.
L'or ruissèle de tout et par tout sur la terre,
Et pour le déterrer, l'arracher et l'extraire,
Rien ne coûte à l'audace et rien n'est respecté;
Et l'éternel du sein de sa divinité
Voit exploiter aux mains de notre tourbe immense
Jusqu'aux plus saints décrets de sa toute-puissance.

LE PILOTE.

Un jour un homme au large et froid cerveau
  Déchaîne les chiens de la guerre,
Leur dit : carnage ! et lance le troupeau
  Sur l'Océan et sur la terre;
Pour exciter leurs sombres aboîmens,
  Tenir leurs gueules haletantes,
Il met en flamme, et les moissons des champs,
  Et les toits des villes croulantes;
Dans le sang pur il fait marcher les rois,
  Et bravant son peuple en furie,
Charge l'impôt et ses énormes poids
  Sur l'épaule de la patrie;
Et puis enfin, succombant au fardeau,
  Faible, épuisé, manquant d'haleine,
Avant le temps, sans jeunesse, au tombeau
  Il descend dévoré de haine.

Et tant de mal, pourquoi? Pour rendre vain
  L'effort de cette pauvre France,
Qui, l'œil en feu, criait au genre humain:
  Le monde est libre, qu'il avance!
Pour arracher à ses baisers brûlans
  Le front de sa sœur l'Angleterre,
Qui cependant après quinze ou vingt ans,
  Remise à peine de la guerre,

Sans lutte ardente et sans nouveau combat
  Des antiques jours se détache,
Et d'un bras fort, dans l'arbre de l'état
  Plante elle-même un coup de hache.

O William Pitt, ô nocher souverain,
  O pilote à la forte tête!
Il est bien vrai que ton cornet d'airain
  Domina toujours la tempête;
Qu'inébranlable et ferme au gouvernail
  Comme un Neptune tu sus faire,
Devant ta voix, tomber le sourd travail
  De la grande onde populaire.
Mais quatorze ans, l'âge au plus d'un oiseau,
  De ton pouvoir fut l'étendue,
Et ton bras mort, le fleuve de nouveau
  Reprit sa course suspendue.
Ah! le fou rire a dû prendre à l'enfer
  Au bruit de tes gestes sublimes;
Car pour un temps si court, ô cœur de fer!
  Fallait-il donc tant de victimes?
Fallait-il donc faire pleuvoir le sang
  Comme la nue au ciel éclate,
Et revêtir la terre et l'Océan
  D'un large manteau d'écarlate?

LE FOUET.

Ah! ne sais-tu donc point qu'aujourd'hui la nature,
Albion! se révolte au seul mot de torture,
Que la philosophie a noyé sous les eaux
Jusqu'aux derniers charbons des bûchers infernaux,
Que les durs chevalets, les pénibles entraves
Et tous les châtimens réservés aux esclaves,
Aujourd'hui sont en poudre et le jouet du vent;
Tu ne peux l'ignorer... et pourtant comme avant
Tu retiens près de toi la barbarie antique.
Hélas! non-seulement par-delà l'Atlantique
Le fouet résonne encore, et ses nœuds destructeurs
Déchirent les reins noirs des pauvres travailleurs.
Mais même dans ton sein, à tes yeux, sous ta face,
De coups abrutissans la loi frappe ta race,
Et pour le moindre tort déshonore le flanc
Des robustes enfans qui te vendent leur sang.

Vieille et triste Albion, ô matrone romaine!
Il est temps d'abroger ta coutume inhumaine,
De remplacer enfin l'ignoble châtiment,
Malgré les lords hautains de ton vieux parlement.
Ah! fais vite, de peur que le monde en reproche

Ne t'appelle bientôt : « Albion, cœur de roche ! »
Et ne dise partout, à haute et forte voix,
Que les rouges gardiens de tes remparts de bois,
Les boucliers vivans de ton trône immobile,
Les défenseurs sacrés des lois et de la ville,
Tes murailles de chairs, tes soldats valeureux,
Sont traités par tes mains comme on traite des bœufs,
Et tous les blancs troupeaux, honneur de la prairie,
Que sans ménagement l'on mène à la tûrie,
Et qui, le ventre plein de trèfle et de gazon,
Accourent à la mort à grands coups de bâton.

SHAKSPEARE.

Hélas! hélas! faut-il qu'une haleine glacée
Ternisse le front pur des maîtres glorieux,
Et faut-il qu'ici bas les dieux de la pensée,
S'en aillent tristement comme les autres dieux!

De Shakspeare aujourd'hui les sublimes merveilles
Vont frapper sans émoi les humaines oreilles;
Dans ses temples déserts et vides de clameurs,
A peine trouve-t-on quelques adorateurs.

Albion perd le goût de ses divins symboles,
Hors du vrai par l'ennui les esprits égarés
Tombent dans le barbare, et les choses frivoles
Parlent plus haut aux cœurs que les chants inspirés.

Et pourtant quel titan à la céleste flamme
Alluma comme lui plus de limons divers!
Quel plongeur, entr'ouvrant du sein les flots amers,
Descendit plus avant dans les gouffres de l'ame?

Quel poëte vit mieux au fond du cœur humain
Les sombres passions, ces reptiles énormes,
Dragons impétueux, monstres de mille formes,
Se tordre et s'agiter? quel homme de sa main

Sut, comme lui, les prendre au fort de leurs ténèbres,
Et, découvrant leur face à la pure clarté,
Faire comme un Hercule au monde épouvanté
Entendre le concert de leurs plaintes funèbres?

Ah! toujours verra-t-on, d'un pied lourd et brutal,
Sur son trône bondir la stupide matière,
Et l'Anglais préférer une fausse lumière
Aux sublimes reflets de l'astre impérial?

C'en est-il fait du beau sur cette terre sombre,
Et doit-il sous la nuit se perdre entièrement?
Non, non, la nuit peut bien jeter au ciel son ombre,
Elle n'éteindra pas les feux du firmament.

O toi qui fus l'enfant de la grande nature,
Le plus fort nourrisson qu'elle ait jamais porté;
Toi qui, mordant le bout de sa mamelle pure,
D'une lèvre puissante y bus la vérité;

Tout ce que ta pensée a touché de son aile,
Tout ce que ton regard a fait naître ici-bas,
Tout ce qu'il a paré d'une forme nouvelle
Croîtra dans l'avenir sans crainte du trépas.

Shakspeare! vainement sous les voûtes suprêmes
Passe le vil troupeau des mortels inconstans,
Comme du sable en vain sur l'abîme du temps
L'un par l'autre écrasés s'entassent les systèmes;

Ton génie est pareil au soleil radieux
Qui, toujours immobile au haut de l'empirée,
Verse tranquillement sa lumière sacrée
Sur la folle rumeur des flots tumultueux.

LE SPLEEN.

C'est moi, — moi qui, du fond des siècles et des âges,
Fis blanchir le sourcil et la barbe des sages;
La terre à peine ouverte au soleil souriant,
C'est moi qui, sous le froc des vieux rois d'Orient,
Avec la tête basse et la face pensive,
Du haut de la terrasse et de la tour massive,
Jetai cette clameur au monde épouvanté :
Vanité, vanité, tout n'est que vanité!
C'est moi qui mis l'Asie aux serres d'Alexandre,
Qui plus tard changeai Rome en un grand tas de cendre,
Et qui, menant son peuple éventrer les lions,
Sur la pourpre latine enfantai les Nérons :
Partout j'ai fait tomber bien des dieux en poussière,
J'en ai fait arriver d'autres à la lumière,
Et sitôt qu'ils ont vu dominer leurs autels,
A leur tour j'ai brisé ces nouveaux immortels.
Ici-bas rien ne peut m'arracher la victoire,
Je suis la fin de tout, le terme à toute gloire,
Le vautour déchirant le cœur des nations,
La main qui fait jouer les révolutions;
Je change constamment les besoins de la foule,
Et partant le grand lit où le fleuve humain coule.

Ah! nous te connaissons, ce n'est pas d'aujourd'hui
Que tu passes chez nous et qu'on te nomme ennui!

Prince des scorpions! fléau de l'Angleterre!
Au sein de nos cités fantôme solitaire,
Jour et nuit l'on te voit, maigre et décoloré,
Courir on ne sait où comme un chien égaré.
Que de fois, fatigué de mâcher du gingembre,
Dans ton mois le plus cher, dans ton mois de novembre,
A d'horribles cordons tu suspends nos enfans,
Ou leur ouvre le crâne avec des plombs brûlans!
Arrière tes couteaux et ta poudre maudite,
Avec tes instrumens va-t-en rendre visite
Aux malheureux chargés de travaux continus!
O sanglant médecin! va voir les gueux tout nus
Que la vie embarrasse, et qui, sur chaque voie,
Présentent à la mort une facile proie;
Les mille souffreteux qui, sur leurs noirs grabats,
Se plaignent d'être mal, et de n'en finir pas;
Prends le monstre, et d'un coup termine leurs misères;
Mais ne t'avance pas sur nos parcs et nos terres,
Respecte les richards, et ne traîne jamais
Ton spectre maigre et jaune autour de nos palais.

Eh! que me font à moi les soucis et les plaintes,
Et les gémissemens de vos races éteintes!
Il faut bien que, jouant mon rôle de bourreau,
Je remette partout les hommes de niveau.
O corrompus! ô vous que mon haleine enivre,
Et qui ne savez plus comment faire pour vivre;
Qui sans cesse flottant, voguant de mers en mers,
Sur vos planches de bois arpentez l'univers;
Cherchez au loin le vin et le libertinage,
Et, passant par la France, allez voir à l'ouvrage
Sur son rouge établi le sombre menuisier
Travaillant un coupable et le rognant d'un pied;
Semez l'or et l'argent comme de la poussière;
Pour vos ventres blasés fouillez l'onde et la terre;
Inventez des plaisirs de toutes les façons,
Que l'homme et l'animal soient les sanglans jetons,
Et les dés palpitans des jeux épouvantables

Où viendront s'étourdir vos ames lamentables;
Qu'à vos ardens regards, sous des poings vigoureux,
Les hommes assommés tombent comme des bœufs,
Et que, sur le gazon des vallons et des plaines,
Chevaux et cavaliers expirent sans haleines;
Malgré vos durs boxeurs, vos courses, vos renards,
Sous le ciel bleu d'Espagne ou sous les gris brouillards,
Et le jour et la nuit, sur l'onde, sur la terre,
Je planerai sur vous, et vous aurez beau faire,
Nouer de longs détours, revenir sur vos pas,
Demeurer, vous enfuir : vous n'échapperez pas.
J'épuiserai vos nerfs à cette rude course,
Et nous irons ensemble, en dernière ressource,
Heurter, tout haletans, le seuil ensanglanté
De ton temple de bronze, ô froide cruauté!

Ennui! fatal ennui! monstre au pâle visage,
A la taille voûtée et courbée avant l'âge;
Mais aussi fort pourtant qu'un empereur romain,
Comment se dérober à ta puissante main?
Nos envahissemens sur le temps et l'espace
Ne servent qu'à te faire une plus large place,
Nos vaisseaux à vapeur et nos chemins de fer
A t'amener vers nous plus vite de l'enfer.
Lutter est désormais chose inutile et vaine,
Sur l'univers entier ta victoire est certaine;
Et nous nous inclinons sous ton vent destructeur,
Comme un agneau muet sous la main du tondeur.
Verse, verse à ton gré tes vapeurs homicides,
Fais de la terre un champ de bruyères arides,
De la voûte céleste un pays sans beauté,
Et du soleil lui-même un orbe sans clarté;
Hébête tous nos sens, et ferme leurs cinq portes
Aux désirs les plus vifs, aux ardeurs les plus fortes;
Dans l'arbre des amours jette un ver malfaisant,
Et sur la vigne en fleurs un rayon flétrissant;
Mieux que le vil poison, que l'opium en poudre,
Que l'acide qui tue aussi prompt que la foudre,

Que le blanc arsénic et tous les minéraux,
Ouvrages ténébreux des esprits infernaux,
Fais circuler le mal sur le globe où nous sommes;
Jusqu'au dernier tissu ronge le cœur des hommes;
Et lorsque bien repu, vampire sensuel,
A tes lèvres sans feu le plus chétif mortel
Aura livré sa veine aride et languissante;
Que la terre vaincue et toujours gémissante
Aux bras du suicide abandonne son corps,
Et sombre *coroner*, que l'ange noir des morts,
Rende enfin ce verdict sur le globe sans vie :
Ci-gît un monde mort pour cause de folie.

LA NATURE.

I.

LES DÉFRICHEURS.

Invisibles pouvoirs, souffles impérieux,
Monarques qui tenez l'immensité des cieux,
Vents qui portez le frais aux ondes des fontaines,
Les ondes aux grands bois, les semences aux plaines,
Et jetez à longs flots les flammes de l'amour
A tout ce qui respire et ce qui voit le jour,
Défendez vos forêts, vos lacs et vos montagnes!
Et toi, sombre empereur des humides campagnes,
Qui tiens étroitement, comme un Triton nerveux,
La terre toute blonde en tes bras amoureux,
Redouble tes clameurs, tes murmures sauvages,
Dévore, plus ardent, le sable de tes plages;
Hérisse sur ton front tes cheveux souverains,
Et de l'abîme noir levant tes larges reins,
Pour garder les trésors de ta plaine écumante,
Fais voler jusqu'au ciel la mort et l'épouvante;
O vieil Océanus! ô père tout-puissant!
Tes fureurs aujourd'hui ne sont que jeux d'enfant!
Que nous font les cent voix des bruyantes tempêtes,
Les mondes dans les cieux se brisant sur nos têtes?
L'éclair livide et jaune et la foudre en éclats

N'ébranlent pas notre ame et ne l'effraient pas.
Nul peuple comme nous, dans son humeur altière,
N'a su plus fortement remuer la matière,
La mettre sous son joug, et s'en couronner roi
Au nom de la pensée et de l'antique loi.
En dépit de la mort et de son noir squelette,
Nous avons en tout point foulé notre planète,
Elle nous appartient de l'un à l'autre bout;
Comme l'ombre et le jour nous pénétrons partout.
O sublimes forêts, vieilles filles du monde,
Tombez et périssez sous la hache féconde!
Races des premiers jours, antiques animaux,
Vieux humains, faites place à des peuples nouveaux,
Dérobons à la mer ses terres toutes neuves,
Domptons les fiers torrens et muselons les fleuves,
Descendons sans effroi jusqu'au centre divin,
Fouillons et refouillons sans repos et sans fin;
Et comme matelots sur la liquide plaine,
A grands coups de harpons dépeçant leur baleine,
Partout maîtres du sol, partout victorieux,
Dans le haut, dans le bas, sur le plein, dans le creux,
Du globe taciturne, immense et lourde masse,
Suivant chaque besoin bouleversons la face.

II.

LE POÈTE.

Ah! ce vouloir immense en un si petit corps,
Cette force cachée en de faibles ressorts,
Saisissent mon esprit de terreurs sans pareilles,
Et je sens que le monde en toutes ses merveilles
Ne nous présente pas de prodige plus beau
Et de levier plus fort que l'homme et son cerveau.
Et pourtant, au milieu de ce chant de victoire,
Dans mon ame descend une tristesse noire;
Le regret comme une ombre obscurcit mon front nu,
Et je ne songe plus qu'à pleurer le vaincu,

Et je m'écrie alors : — Ah! sur l'œuvre divine
Verra-t-on sans respect se vautrer la machine,
Et comme hippopotame, insensible animal,
Fouler toute la terre avec un pied brutal?
Où les cieux verront-ils luire leurs voûtes rondes,
Si mille pieds impurs viennent ternir les ondes?
Que diront les glaciers si leurs neigeux sommets
Descendent dans la plaine et s'abaissent jamais,
Et l'aigle, si quittant le pays des nuages,
Au dieu brûlant du jour il ne rend plus d'hommages,
Et la grande verdure et ses tapis épais,
Et les hauts monumens des antiques forêts,
Les chênes, les sapins, et les cèdres immenses,
Le plein déroulement de toutes les semences,
Si l'active matière et ne vit et ne croît
Que par l'ordre de l'homme, au signal de son doigt?
Ah! les êtres diront chacun dans leur entrave,
L'enfant de la nature a fait sa mère esclave!
O nature, nature amante des grands cœurs,
Mère des animaux, des pierres et des fleurs,
Inépuisable flanc et matrice féconde
D'où s'échappent sans fin les choses de ce monde,
Est-il possible, ô toi dont le genou puissant
Sur le globe nouveau berça l'homme naissant,
Que tu laisses meurtrir ta céleste mamelle
Par les lourds instrumens de la race mortelle?
Que tu laisses bannir ta suprême beauté
Des murs envahissans de l'humaine cité?
Et que tu ne sois plus comme dans ta jeunesse,
Notre plus cher amour, cette bonne déesse,
Qui mêlant son sourire à nos simples travaux,
Des habitans du ciel nous rendait les égaux,
Éternisait notre âge et faisait de la vie
Un vrai champ de blé d'or toujours digne d'envie?
Hélas! si les destins veulent qu'à larges pas
Fuyant et reculant devant nos attentats,
Tu remontes aux cieux et tu livres la terre
A des enfans ingrats et plus forts que leur mère;

O nourrice plaintive, ô nature, prends-moi,
Et laisse-moi vers Dieu retourner avec toi.

III.

LA NATURE.

O mon enfant chéri, toi qui m'aimes encore,
Et devines en moi ce que la foule ignore,
Toi qui, laissant hurler le troupeau des humains,
Viens souvent m'embrasser, me presser de tes mains,
Et roulant par les airs des plaintes enfantines,
Sur mon sein verser l'or de tes larmes divines;
Oh! je comprends tes cris, tes mortelles frayeurs,
Et dans tes yeux gonflés la source de tes pleurs;
Je conçois ce que vaut pour l'ame droite et pure,
Pour le cœur déchiré par l'ongle de l'injure,
Pour un amant du bon et du beau, dégoûté
Des fanges de ce monde et de sa lâcheté,
Le sauvage parfum de ma rustique haleine;
Je conçois ce que vaut la douceur souveraine
Des vents sur la montagne à travers les grands pins,
La beauté de la mer aux murmures sans fins,
Le silence des monts balayés par la houle,
L'espace des déserts où l'ame se déroule
Et l'aspect affligeant même des lieux d'horreur,
Où le cœur se soulage et qui parlent au cœur.
Aussi pour rassurer ton ame, ô mon poète,
Et pour te consoler je ne suis point muette;
Bien que le livre obscur du lointain avenir
Ne puisse sur mon sort devant toi s'entr'ouvrir,
Que dans le mouvement d'une vie incessante,
Un bandeau sur les yeux je conçoive et j'enfante,
Je puis crier pourtant, et les sublimes voix
Qui s'élèvent des monts, des ondes et des bois,
L'hymne aux vastes accords, l'harmonieux cantique
Qui monte jour et nuit du globe magnifique,
Dans ton oreille chaste à longs flots pénétrant

Viendra toujours calmer ton cœur désespérant.
Qu'importe que le jeu de mes forces sublimes,
Sur la verte planète et dans ses noirs abîmes,
Soit en quelques endroits empêché par des nains?
Qu'importe que le bras des orgueilleux humains
S'attaquant à la terre, à ses formes divines,
Écorche son beau sein du fer de leurs machines?
Qu'importe que doués des puissances du ciel
Ils changent à leur gré l'habitacle mortel,
Quels que soient les efforts de l'homme et de sa race,
Que du globe soumis inondant la surface,
Il soit pour la matière une cause de fin
Ou de perfection un instrument divin?
O mon enfant chéri! — jusqu'au jour où la terre,
Comme le grain de blé qui s'échappe de l'aire
Et qu'emportent les vents aux champs de l'infini,
Aura développé son radieux épi;
Jusqu'au jour où, semblable à la fleur qui se passe,
Par la main du Seigneur effeuillée en l'espace,
Elle ira reformer un globe en d'autres lieux
Et fleurir au soleil de quelques nouveaux cieux;
Toujours ô mon enfant, toujours les vents sauvages
De leurs pieds vagabonds balayeront les plages;
La mer réfléchira toujours dans un flot pur
Et l'océan du ciel et ses îles d'azur;
Comme un ardent lion aux plaines africaines,
Le soleil marchera toujours en ses domaines,
Dévorant toute vie et brûlant toutes chairs;
On entendra toujours frissonner dans les airs
De grands bois renaissans, des verdures sans nombre,
Pour faire courir l'onde et faire flotter l'ombre;
Toujours on verra luire un sommet argenté,
Pour les oiseaux divins, l'aigle et la liberté.

EPILOGUE.

O misère, misère,
Toi qui pris sur la terre
Encore toute en feu,
L'homme des mains de Dieu;

Fantôme maigre et sombre,
Qui du creux du berceau,
Jusqu'au seuil du tombeau,
Comme un chien suis son ombre;

O toi qui bois les pleurs
Écoulés de sa face,
Et que jamais ne lasse
Le cri de ses douleurs;

O mère de tristesse,
Ces chants sont un miroir
Où l'on pourra te voir
Dans toute ta détresse.

J'ai voulu que devant
Ton image terrible
L'homme le moins sensible,
Le plus insouciant,

Pût sentir et comprendre
A quels prix redoutés
La Providence engendre
Les superbes cités;

J'ai voulu qu'en toute ame,
La pitié descendît,
Et qu'à sa douce flamme
Tout cœur dur s'attendrît,

Et que moins en colère
Et moins de plis au front,
L'homme à juger son frère
Ne fût plus aussi prompt.

Mais ce chant lamentable,
Cet hymne plein d'effroi,
O misère implacable,
Ce cri digne de toi,

Est plutôt une dette
Qu'en passant sous les cieux
J'acquitte, humble poète,
Envers les malheureux,

Un cri de conscience
Qui s'échappe soudain,
Plutôt que l'espérance
Et l'augure certain

Que l'on verra la terre
Et son peuple fatal,
Échapper à la serre
Du noir vautour, — le mal.

Ah! que l'homme travaille
Et s'épuise en effort,
Qu'il creuse, coupe, taille,
Pour alléger son sort!

Il pourra de sa couche
Faire sortir la faim,
Et mettre à toute bouche
Et le vin et le pain;

Donner la couverture
Aux pauvres gens sans toits,
Et de laine et de bure
Vêtir tous les corps froids;

Misère! ô dure femme,
Il pourra t'arracher
Quelque jour notre chair,
Qu'il te restera l'ame.

Oui, notre ame sera
Toujours ta nourriture;
Nul être n'en pourra
Sevrer ta lèvre impure,

Et de quelque façon
Que ce globe de fange,
Sous la main du maçon,
Se pétrisse et s'arrange;

De quelque bon côté
Que la terrestre boule
Emporte, emporte et roule
La triste humanité;

Malgré les vains systèmes
De ses pauvres enfans,
Les politiques blêmes
Et leurs rêves sanglans;

L'ame est à toi, — Misère,
Et toujours la douleur
Rêvera loin de terre
Quelque monde meilleur.

AUGUSTE BARBIER.

LETTRES
SUR L'ISLANDE.

VII.

MYTHOLOGIE.

A M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Les sagas et les vieux historiens l'ont dit : Odin chef des Ases s'empara des trois royaumes de la Scandinavie. Il venait de l'Orient. Il apporta avec lui la langue, les mœurs, et sans doute aussi les mythes de l'Orient. La langue telle qu'on la parle encore aujourd'hui en Islande a conservé des indices certains de son origine. Les mœurs des anciens Scandinaves ont eu dans les contrées méridionales leurs analogies, et le paganisme de ces hommes du Nord présente plus d'un point de rapprochement avec les traditions religieuses de l'Orient. Mais il ne faudrait y chercher ni ces riches et fécondes créations de l'Inde, ni les mystérieux symboles de l'Égypte, ni les charmantes fables de la Grèce. La théogonie orientale s'est amoindrie en passant dans les régions hyperboréennes. Le vent du Nord a effrayé toutes ces myriades de nymphes, de sylphes, d'anges ailés qui voltigent à travers les forêts de l'Himalaya et les vertes vallées de Kachemire. Quand cette armée de dieux s'en venait avec les bataillons d'Odin, la plupart n'ont pas eu le courage de continuer une si longue route et sont retournés vivre dans leur paradis de fleurs. Les autres ont perdu le long du chemin leur manteau de pourpre, et les déesses ont laissé tomber leur écharpe d'or et leur ceinture magique. Le ciel scandinave est pauvre; on

n'y mange que du sanglier, on n'y boit que du lait et de la bière, et les dieux qui l'habitent sont les plus malheureux dieux que je connaisse. Les géans leur résistent, le loup Fenris les effraie. Pour échapper aux piéges qu'on leur tend, ils ont recours à leur ennemi mortel, Loki. Pour pouvoir boire à la coupe poétique, Odin est obligé de se changer en serpent. Pour puiser à la source de la sagesse, il faut qu'il se prive d'un œil, et dans les jours de grande crise, il descend de son trône, lui le maître de la nature, lui le dieu suprême, et consulte la tête de Mimer. Tous ces dieux vieillissent et meurent. S'ils n'avaient les pommes d'Iduna qui leur servent d'eau de Jouvence, on verrait leur front se couvrir de rides, et leurs têtes devenir chauves. Mais un jour, ni les pommes d'Iduna, ni leurs flèches, ni leurs massues ne pourront les sauver Le monde s'abîmera sous eux, et ils périront avec le génie du mal, contre lequel ils luttent sans cesse.

La religion des Indiens est une religion sacerdotale toute pleine de combinaisons philosophiques, de systèmes ingénieux; celle des Scandinaves, au contraire, a été faite pour un peuple de soldats; elle est austère et sans art, énergique et farouche. Son dogme ressemble à un code martial. Ses hymmes sont des cris de guerre. Ses jours de fêtes sont des batailles. Dans ses temples ruisselle le sang des victimes, et le bonheur qu'elle promet à ses héros, c'est l'éternel combat du Valhalla. Les mythes indiens se sont développés comme des rameaux de fleurs sous un ciel d'azur, sur une terre riante. Les mythes scandinaves sont restés sombres comme les nuages qui flottent au-dessus de la mer Baltique, tristes comme le vent qui gémit dans les montagnes de Norwége ou dans les plaines désertes de l'Islande. Cependant, à travers ce tissu grossier des traditions primitives, on découvre parfois des emblèmes ingénieux, et il est assez intéressant de rechercher les rapports qui existent entre cette doctrine religieuse du Nord, et celle des régions plus heureuses d'où on la fait provenir.

La cosmogonie scandinave débute comme la cosmogonie de tous les anciens peuples. Au commencement il n'y avait rien, que la nuit et le chaos; mais l'être souverain, le créateur, l'*Allfader*, existait. Celui-là a été de tout temps, et subsistera dans l'éternité. Il était seul dans son vide immense. Il produisit la terre de Ginungapap toute couverte de glace et la terre ardente de Muspelheim, gardée par Surtur, qui viendra un jour avec une épée flamboyante combattre les dieux et embrâser le monde. La chaleur vitale de Muspelheim pénètre et amollit les glaces du Nord. De ce mélange d'humidité et de chaleur, de ce principe de fécondité que l'Inde et l'Égypte adoraient, naquit le géant Ymer. Les mêmes élémens produisirent la vache Audumbla. De ses flancs découlaient quatre torrens de lait qui servirent à nourrir Ymer. Une nuit le géant enfanta par son bras gauche un homme et une femme, par ses pieds un fils. De là

vient la race puissante des géans, et c'est ainsi que Brahma enfanta par sa bouche la race des Brahmas, par son bras celle des guerriers, par sa cuisse celle des laboureurs, par son pied celle des parias.

Cependant la vache Audumbla se nourrissait en léchant les pierres couvertes de givre. Le premier jour le mouvement de sa langue fit pousser sur la pierre des cheveux; le second il en sortit une tête; le troisième jour, un homme se leva. C'était Bor. Il épousa la fille d'un géant et mit au monde trois fils : Odin, Vili et Ve. Tous trois se réunirent et tuèrent Ymer, le Titan scandinave. Son sang, qui coulait à flots, noya les autres géans, à l'exception de l'un d'eux qui s'enfuit avec sa femme dans un bateau et s'en alla ailleurs propager sa race. Avec le sang d'Ymer, les fils de Bor firent la terre, avec son sang la mer et les lacs, avec ses os les montagnes, avec ses dents les pierres; avec son crâne ils formèrent la voûte du ciel, qui est portée par quatre nains, avec sa cervelle les nuages; avec ses sourcils ils élevèrent une palissade pour les protéger contre les géans; avec les étincelles de feu qui tombèrent de Muspelheim ils formèrent les astres et les étoiles.

Cependant il y avait encore dans le pays des géans un homme appelé Nor. Sa fille fut la nuit, et elle enfanta le jour. La nuit parcourut le ciel sur un cheval qui secoue à chaque pas son frein écumant. C'est de là que vient la rosée. Le jour est conduit par un coursier impétueux, qui, de sa crinière brillante, éclaire la terre. Le soleil et la lune sont deux beaux enfans qu'Odin enleva à leur père. Ils sont poursuivis par deux loups, qui menacent à chaque instant de les engloutir. Voilà pourquoi ils courent si vite. La même croyance se retrouve chez plusieurs peuples. Une tradition mongole rapporte que les dieux voulurent un jour punir Aracho d'un crime qu'il avait commis; mais il se déroba à leur poursuite. Ils le cherchèrent de toutes parts sans pouvoir le découvrir; puis ils demandèrent au soleil où il était, et le soleil ne leur donna qu'une réponse peu satisfaisante. Ils s'adressèrent à la lune, qui découvrit sa retraite. Depuis ce temps, Aracho poursuit sans cesse le soleil et la lune; et quand il arrive une éclipse, les habitans du Mongol pensent que l'ennemi des dieux vient de se jeter sur un des astres qu'il cherche à engloutir, et, se rassemblant en toute hâte, ils poussent de grands cris, afin de l'effrayer.

Le monde scandinave était créé; Odin avait peuplé le ciel, et les géans habitaient la contrée lointaine que la théogonie islandaise ne désigne pas. La terre était encore déserte. Un jour, en passant sur le rivage de la mer, les dieux aperçurent deux rameaux d'arbre flottans. Ils les ramassèrent et en firent l'homme et la femme. L'homme s'appela Ask, la femme Ambla. Le premier leur donna l'ame et la vie, le second le mouvement, le troisième la parole, l'ouïe et la vue. Le dernier acte de la création est un nouvel emblème du sentiment religieux que les anciens peuples mani-

festaient pour certains arbres. Les Grecs plaçaient des nymphes célestes au sein d'un hêtre, et demandaient des oracles aux chênes de Dodone. Les druides cueillaient le gui avec une serpe d'or; les vieux Germains avaient des forêts sacrées; c'est là qu'ils adoraient leurs idoles; c'est là qu'un jour le Christ passant environné des rayons de sa gloire, tous les arbres s'inclinèrent devant lui pour rendre hommage à sa divinité. Le peuplier seul, dans son superbe orgueil, resta debout la tête haute, et le Christ lui dit : « Puisque tu n'as pas voulu te courber devant moi, tu te courberas à tout jamais au vent du matin, à la brise du soir. » Depuis ce temps, le peuplier frémit sans cesse, et tremble au moindre souffle. Les Norwégiens croyaient qu'une armée avait été changée en arbres, et que la nuit leurs soldats, enlacés par une rude écorce, reprenaient la forme humaine, et se promenaient le casque en tête au clair de la lune. Que de merveilles se sont passées au moyen-âge dans l'enceinte mystérieuse des bois! Combien de fois les fées n'ont-elles pas attendu, au pied des verts taillis, les chevaliers qu'elles voulaient conduire dans leur palais! combien de fois la poésie, interprète de cette idée populaire, n'a-t-elle pas célébré la magie secrète des forêts! Il vous souvient de la romance du *Saule,* qui faisait pleurer Desdemona, et du *Roi des Aulnes,* chanté par Goëthe.

Les dieux avaient commencé leur œuvre par établir, avec les sourcils d'Ymer, une palissade contre les géans. Ils se bâtirent au centre du monde un château, une forteresse. Ces dieux de la Scandinavie, comme ceux de la Grèce, représentent, sur une échelle plus élevée, tous les actes, toutes les vicissitudes, toutes les passions de la vie humaine. Les hommes se battent entre eux, les dieux se battent contre les géans; les hommes se font des armures de fer, et les dieux établissent dans leur demeure de vastes ateliers, et se forgent des casques d'or et des boucliers éblouissans; les hommes tiennent des assemblées judiciaires, et les dieux se réunissent aussi, à certains jours, pour juger les évènemens de la terre et la grande cause des peuples.

Le grand conseil des dieux se rassemblait sous le frêne Ygdrasil, image du temps. Ce frêne est le plus beau, le plus grand arbre qui existe. Ses pieds descendent dans les entrailles de la terre; ses rameaux couvrent le monde entier; sa tête s'élève jusqu'au ciel. Trois racines immenses le soutiennent : la première touche aux enfers, la seconde au pays des géans, la troisième à la demeure des dieux. Dans le pays des géans est la source de la sagesse, qui appartient à Mimer. Un jour Odin voulut aller y boire, et n'obtint la permission qu'il demandait qu'en sacrifiant un de ses yeux. N'est-ce pas une image touchante des souffrances qu'il faut subir pour acquérir la science? Près de la demeure des dieux est la source du temps passé. C'est là que le conseil céleste se réunit; c'est là qu'il prononce ses

sentences. Là sont aussi les trois nornes, les trois parques de la Scandinavie, Urd, Verdandi, Skuld (le passé, le présent, l'avenir). Elles tiennent entre leurs mains le fil de la vie humaine; elles le tordent sous leurs doigts endurcis; elles le roulent sur leur lourde quenouille; elles le coupent avec leurs ciseaux de fer. Sur les rameaux du frêne merveilleux, on voit un aigle qui sait, dit l'Edda, une prodigieuse quantité de choses; au-dessous de lui est un serpent qui ronge les racines de l'arbre. Un écureuil court sans cesse de l'aigle au serpent, et cherche à semer entre eux la défiance et la haine. Il y a encore auprès de l'Ygdrasil deux beaux cygnes, qui chanteront un jour son chant de mort, et quatre cerfs qui se partagent ses feuilles, comme les saisons se partagent les dépouilles du temps.

Les dieux habitent des maisons splendides, aux murailles d'or, au toit d'argent. Odin a pour lui seul une grande ville éblouissante comme le soleil. Autour de lui sont les alfes lumineux, esprits ailés, génies charmans, sylphes et trilby, qui ont aussi peuplé le monde mythologique de l'Inde (1) et de la Perse, et qui venaient, au moyen-âge, dormir au bord des fleuves, danser dans les prairies, ou s'abriter au foyer du laboureur, et se suspendre en jouant au fuseau de la jeune fille.

Pour communiquer avec le monde, les dieux ont bâti, en forme de pont, l'arc-en-ciel. Au milieu est un sillon de feu, pour empêcher les géans d'y passer. Chaque jour, la troupe divine monte et descend à cheval par cette route aérienne. Thor, lui seul, est obligé de la suivre à pied, car il est si gros et si lourd, qu'aucun cheval ne pourrait le porter.

Il y a douze grands dieux (2). Le premier est Odin (3). C'est le maître de l'univers et l'esprit des combats; c'est le Siva des Indiens, tout à la fois créateur et destructeur, dieu bienfaisant, dieu redoutable, tantôt invoqué dans de pieuses prières, tantôt adoré avec des holocaustes de sang. C'est lui qui préside le conseil céleste, et il s'asseoit dans son palais sur un siége élevé d'où il découvre tout ce qui se passe dans le monde (4). Il avait douze noms, et il usurpa celui d'Allfader (père de toutes choses); ce qui établit dans cette mythologie une étrange contradiction, car Odin mourra un jour, et il est dit que l'Allfader ne doit pas mourir. Les Scandinaves, qui, dans leur humeur guerrière, se souciaient peu d'une divinité pacifique et miséricordieuse, adoraient Odin comme le chef su-

(1) Je rappelle à tous ceux qui veulent étudier la mythologie de l'Inde et les autres mythologies anciennes l'excellent travail que M. Guigniaut a publié en refaisant la symbolique de Creuzer.

(2) Toujours ce mystérieux nombre douze qui se retrouve dans les traditions populaires : les douze signes du Zodiaque, les douze tribus d'Israël, les douze pairs de France les douze chevaliers de la Table-Ronde, etc.

(3) Les anciens Allemands l'appelaient Wuoten, les Anglo-Saxons Voden.

(4) Les poèmes du moyen-âge parlent souvent du Dieu « qui haut siet et de loin mire. »

prême des armées, comme le génie des batailles sanglantes. Alors il ne s'appelle plus créateur : il s'appelle le *dieu terrible, l'incendiaire, le dévastateur, le père du carnage.* Il traverse les airs sur un cheval qui a huit pieds (1); il plane sur les champs de bataille et anime les combattans. Les guerriers lui dévouent les ames de ceux qu'ils égorgent; le bruit du glaive le réjouit; le sang qui coule plaît à ses regards; il passe, sans qu'on le voie, au milieu des cohortes; mais, à l'ardeur qui les anime, les héros reconnaissent son approche, et croient entendre le hennissement de son cheval. Il s'écarte de ceux qui seront vaincus, mais il prête sa lance à ceux qui doivent remporter la victoire; et quand la lutte sanguinaire est finie, les valkyries lui amènent les ames des guerriers qui sont morts après avoir noblement combattu.

Thor est le dieu de la force, le maître du tonnerre, l'implacable adversaire des monstre et des géans, qu'il poursuit comme Hercule ou comme Thésée à travers les forêts et les montagnes; il a des gantelets de fer que lui seul peut porter; il a une ceinture qui double ses forces, et une massue merveilleuse qu'il lance à la tête de ses ennemis, et qui lui revient dans la main; son char est attelé de deux boucs; quand il le fait courir sur les nuages, on entend résonner ses roues d'airain; et c'est là le bruit que nous prenons pour le tonnerre. Aujourd'hui encore, quand il tonne, les paysans suédois ont coutume de dire : « Voilà le vieux Thor qui se promène. » Thor a été adoré dans toute la Scandinavie. Il a donné son nom à un grand nombre de villes, de fleuves, de montagnes, et à l'un des jours de la semaine (2). Les poètes ont souvent célébré ses courses aventureuses, ses combats contre les géans. Nous trouverons plus tard, dans l'Edda, l'histoire d'un de ses voyages.

Le troisième dieu était Freyr. Il gouvernait la pluie et les vents, et réglait le cours du soleil. Les Scandinaves avaient confiance en lui, et l'invoquaient pour obtenir une heureuse moisson. Au commencement de l'été, ils plaçaient sa statue sur un char, et la conduisaient autour de leurs champs, persuadés qu'elle devait faire germer le grain de blé dans la terre, et mûrir le fruit sur l'arbre. Freyr était aussi un dieu puissant et courageux. Il avait une épée d'une trempe si forte, qu'elle coupait, comme un brin d'herbe, les cuirasses de fer et les rochers. Un jour, par un fatal mouvement de curiosité, il monta sur le siége élevé d'Odin. De là ses regards embrassaient, dans l'horizon immense, le monde entier (3).

(1) Autrefois, dans certaines parties de l'Allemagne, quand les laboureurs faisaient leur moisson, ils avaient coutume de laisser sur le sol quelques épis pour le cheval d'Odin. (*Deutsche mythologie* von J. Grimm, pag. 104.)

(2) Islandais, *thorsdagr;* danois et suédois, *torsdag;* allemand, *donnerstag;* anglais, *thursday.*

(3) Une légende d'Allemagne rapporte qu'un jour saint Pierre monta aussi sur le trône

Aucune barrière, aucun voile n'arrêtait sa vue. Toutes les villes lui montraient leurs trésors; toutes les forteresses, leurs armures; toutes les demeures des hommes, leurs vices et leurs passions. Mais il ne fut séduit ni par l'or entassé dans le palais des rois, ni par les boucliers brillans suspendus aux murailles des châteaux, ni par les joyeuses réunions où coule l'hydromel. Il venait de voir au pied des montagnes une jeune fille d'une ravissante beauté, et il se retire avec douleur; son cœur est agité, son repos est perdu. Ses amis, le voyant tout à coup devenir si pensif, le questionnèrent à diverses reprises, et il finit par leur avouer ses rêves d'amour. L'un d'eux promet d'aller lui chercher la jeune fille; mais il exige que Freyr lui donne pour récompense sa redoutable épée. Le dieu y consent, et, quelque temps après, épouse sa bien-aimée. Mais quand viendra le dernier jour du monde, il se présentera sans armes au combat, et sera vaincu par les géans.

Ces trois dieux formaient le triangle symbolique, la trinité scandinave, la trimourti indienne. Après eux vient Niord, le Neptune des contrées septentrionales, qui gouverne les flots, et distribue à ses favoris les trésors engloutis par les vagues de la mer; Tyr, le soutien des guerriers, le protecteur des athlètes; Braga, le dieu du chant et de la poésie. Les runes sont écrites sur sa langue, et il a épousé Iduna, poésie vivante, qui, avec ses pommes d'or, empêche les dieux de vieillir et le ciel de se dépeupler.

Heimdall est le gardien du pont céleste; il a été enfanté par neuf femmes. Nuit et jour il veille à l'entrée de la forteresse des dieux pour prévenir l'attaque des géans. L'Edda dit qu'il dort moins qu'un oiseau. Son regard perçant distingue les plus petits objets à cent lieues de distance, et il a l'ouïe si fine, qu'il entend croître l'herbe des champs et la laine des brebis.

Balder est le dieu bon et aimable, le principe du bien, l'idée du beau. Une nuit, il rêve qu'il doit bientôt mourir. Il raconte ce rêve à Odin, qui fait seller son cheval, descend aux enfers, et va consulter la prophétesse. Elle lui dévoile la destinée de Balder, et Frigga s'adresse à tous les êtres animés de la nature, et leur fait prêter serment de ne pas nuire à son fils. Par malheur, elle oublie un jeune arbre nouvellement planté auprès du Valhalla, et si faible encore, qu'elle ne pouvait pas le croire dangereux. Mais Loki, le génie du mal, a su ce qui s'était passé. Il arrache lui-même la branche d'arbre oubliée par Frigga; et, un jour que tous les dieux étaient réunis et s'amusaient à poursuivre avec leur lance et leur épée le bon Balder, Loki remet la baguette fatale entre les mains

de Dieu, d'où l'on découvre tout ce qui se passe sur la terre. Il aperçut une femme qui volait, et en fut si irrité, qu'il lui lança l'escabeau du seigneur à la tête. (*Kinder und Haus Mœhrchen*, pag. 35.)

de l'aveugle Hauder, qui se jette en riant sur Balder et le tue. A cette nouvelle, un cri de douleur retentit dans le ciel, et l'univers est consterné. On prépare les funérailles de Balder, on brûle son corps, celui de sa femme bien-aimée, et celui de son cheval de bataille. Toute la nature se revêt de deuil. La Mort elle-même s'attendrit. Hauder va la prier de laisser renaître Balder, et elle répond qu'elle y consentira si tous les êtres morts et vivans le pleurent. Odin convoque alors tout ce qui peuple la nature; la race humaine gémit sur le dieu qui n'est plus; les pierres s'émeuvent, les rameaux de chêne s'inclinent tristement à son nom, et la fleur des prairies et l'herbe des montagnes laissent tomber comme autant de larmes les gouttes étincelantes de rosée. Mais une vieille femme s'avance, le front joyeux, l'œil sec, et déclare qu'elle ne pleurera pas. C'était Loki qui avait pris cette forme pour tromper les dieux; et sa parole cruelle rejette Balder dans l'empire de la mort. Nous verrons plus tard, comment les dieux se vengèrent.

Après ces grandes divinités, il faut compter encore Vidar qui tuera un jour le loup Fenris; Vali, adroit archer; Uller, habile à patiner; et Forsate qui apaise les disputes des hommes et juge les procès.

De même qu'il y avait douze grands dieux, il y avait aussi douze déesses.

La première est Frigga, épouse d'Odin, qui partage avec lui les ames de ceux qui meurent sur le champ de bataille; puis Freya, déesse de l'amour, qui a donné, comme Vénus chez les Latins, son nom à l'un des jours de la semaine (1). Elle avait épousé Oddr, qui la quitta pour voyager. Elle le chercha, comme Isis, dans toutes les parties du monde, et le pleura avec des larmes d'or, les larmes de la fidélité. Eyra, la troisième déesse, est l'Esculape des demeures célestes. Géfione est la patrone des vierges. Lorna réconcilie les amans. Vora sait tout ce qui se passe. Snorra protége les savans.

On bâtissait à ces dieux des temples splendides; on leur offrait, à certaines époques de l'année, des sacrifices sanglans. Il y avait, chaque année, trois grandes fêtes: l'une en automne, l'autre en été, la troisième au milieu de l'hiver; le peuple y accourait de toutes parts. Dans ces réunions religieuses, les prêtres immolaient des prisonniers de guerre, des hommes condamnés à mort pour quelque crime, des sangliers et des chevaux, surtout des chevaux blancs, qui, de même qu'en Perse, étaient regardés comme des animaux sacrés. Le sang des victimes était recueilli dans des bassins de pierre ou d'airain : un des pontifes le prenait pour arroser les murailles du temple, et asperger la foule; puis on partageait

(1) On disait dans notre vieux-français Divenres : (Dies veneris).
« Pour ce qu'il ert divenres, en mon cuer m'assenti, etc. »
(*Roman de Berte aus grans piés.*)

au peuple la chair palpitante des chevaux; les tonnes de bière s'ouvraient, et les cérémonies pieuses se changeaient en orgie. Tous les neuf ans, les Scandinaves célébraient une fête plus solennelle. L'évêque Dithmar rapporte, dans sa Chronique de Mersebourg, que dans ces grandes réunions on égorgeait quatre-vingt-dix-neuf hommes, autant de chevaux, de chiens et de coqs.

Ces sacrifices ne servaient pas seulement à rendre hommage aux dieux; les prêtres y cherchaient un moyen de former des pronostics, de prédire les évènemens. Ils avaient, comme les Romains, une sorte de science augurale à laquelle le peuple ajoutait foi. Les Scandinaves étaient crédules et superstitieux. On retrouve dans leurs croyances le fatalisme grec, le sabéisme des religions primitives, et le fétichisme des races ignorantes: ils disaient que nul homme ne pouvait échapper à son sort; ils attribuaient une grande influence aux astres, à la conjonction des étoiles, aux diverses phases de la lune; ils prêtaient serment sur des pierres; et s'ils avaient une injure à venger, ils prenaient la tête d'un cheval mort, la posaient sur un pieu, et la tournaient, comme un signe de malédiction, du côté de leur ennemi.

Les mêmes croyances naïves, les mêmes idées superstitieuses reparaissent dans la peinture de leur paradis et de leur enfer. Le paradis des héros est le Valhalla : on y arrive par cinq cents portes, et quatre cent trente-deux mille (1) guerriers y sont réunis. Leur joie est de renouveler, dans l'espace éthéré, les combats qu'ils ont soutenus dans ce monde. Ils se revêtent de leur armure, et s'élancent l'un contre l'autre avec ardeur. Mais ceux qui sont blessés dans ces joûtes célestes ne souffrent pas, et ceux qui tombent morts sous le poids des glaives se relèvent aussitôt. Quand la bataille est finie, on dresse les tables du festin, le est élus s'asseoient, sur des siéges d'honneur, à côté des dieux. On leur verse dans de grandes coupes le lait de la chèvre Heidrun et la bière la plus pure : on leur sert chaque jour les membres fumans d'un sanglier qui, chaque soir, se retrouve intact. Odin est au milieu d'eux, mais il ne fait que boire et ne mange pas : il donne les mets qu'on lui présente à deux loups qui le suivent fidèlement, et porte sur l'épaule deux corbeaux qui lui disent à l'oreille les nouvelles du monde. Tous les matins, ces corbeaux prennent leur vol, parcourent la terre, et à midi ils s'en viennent raconter à leur maître ce qu'ils ont appris. La table du héros est servie par les valkyries (1). Ce sont de grandes et belles femmes qui portent aussi la cuirasse, et manient avec adresse la lance aiguë : elles assistent

(1) Il faut remarquer ce nombre, qui se trouve dans plusieurs autres mythologies. Les Chaldéens avaient fait des observations astronomiques pour 432,000 années. D'après Boroms et Syncellus, il s'était passé 432,000 ans entre la création du monde et le déluge. Chez les Indiens, le dernier âge du monde est de 432,000. (Note à l'Edda par Magnussen, tom. I, pag. 249.)

à toutes les batailles, et planent sur tous les champs de mort. Quand le jour du combat est venu, quand le cri de guerre résonne à leur oreille, elles quittent à la hâte leur demeure céleste, et chevauchent dans les airs; leurs grands yeux bleus étincèlent de joie; leurs cheveux blonds flottent au gré du vent. Sur leur tête brille le casque d'or; sur leur poitrine, le soleil éclaire une armure sans tache, et leur cheval ardent bondit, secoue son frein d'acier, et baigne la terre d'écume. Les valkyries se mêlent aux bataillons de soldats, raniment leur ardeur, prolongent leur défense, et recueillent, le soir, les ames des braves pour les emporter au ciel.

L'enfer des Scandinaves s'appelle Niflheim : c'est un lieu ténébreux, relégué au fond du Nord, traversé par neuf fleuves qui ne roulent qu'une eau noire et bourbeuse. Une nuit éternelle l'environne, et on y arrive par des chemins obscurs. Quand Honnodr y descendit pour chercher son frère Balder, il traversa, pendant neuf nuits, des vallées sombres et silencieuses. Tous les lâches descendaient dans cette triste demeure, mais l'Edda ne parle point des tourmens qu'on leur faisait endurer. Les autres peuples du Nord se représentaient l'enfer de la même manière. Les Lapons, en enterrant leurs morts, avaient coutume de mettre à côté d'eux une pierre à fusil, afin qu'ils pussent s'éclairer dans le ténébreux sentier qui conduit à l'autre monde. Une tradition finoise rapporte qu'une femme gémissait un jour sur la perte d'un de ses enfans; son mari meurt, et elle s'écrie avec un sentiment de consolation : « Il est fort, lui, et il pourra conduire mon pauvre enfant dans le pays des ames! »

J'ai indiqué la hiérarchie des dieux comme elle se trouve dans l'Edda. Ces dieux représentent l'ordre moral, la sagesse suprême, la justice éternelle. Mais en face d'eux s'élève Loki, le génie du mal. Là s'arrête l'unité religieuse, et le dualisme commence. Loki est le Typhon, l'Ahriman de cette mythologie. Par sa naissance, il appartient à la race perverse des géans; par son intelligence et sa beauté, il est semblable aux dieux; par ses vices, il est le premier des esprits infernaux : il aime le mal pour le mal; le crime lui sourit, la vengeance est pour lui une volupté. Démon spirituel, Protée habile, souple dans ses actions, insinuant dans ses paroles, il revêt toutes les formes, et module, sur tous les tons, le mensonge et la flatterie. Les dieux se servent parfois de lui, car il est adroit et rusé. Mais il se joue des dieux en les servant, et la haine qu'il leur porte est implacable. Sa femme, Signie, lui donna deux fils; et il enfanta, avec la fille d'un géant, trois êtres monstrueux : le serpent Midgard, qui,

(1) Ce mot vient de *valr* (camp) et *kera* (choisir). On les appelait aussi *valmeyar*, *skialldmeyar*, vierges du camp, vierges de bouclier. Quelquefois elles se changeaient en cignes et traversaient les fleuves en jouant.

dans ses longs anneaux, entoure la terre, comme, dans l'Inde, le serpent Secha entoure le mont Mérou; Hela, la mort qui règne dans le ténébreux empire; et le loup Fenris. Les dieux pressentirent qu'un jour ce loup les attaquerait, et ils résolurent de l'enchaîner. Deux fois ils lui jetèrent autour du cou un cercle de fer, et deux fois le loup le rompit. Alors ils firent fabriquer par les nains un lien magique, souple et léger, et, en apparence, facile à briser. Ils engagèrent Fenris à l'essayer; mais le loup leur dit : « Je me défie de vos supercheries, et je n'essaierai pas ce lien, si, pour garantie de votre bonne foi, l'un de vous ne me met la main dans la gueule. » Tyr se dévoua; il y perdit la main, mais le loup fut enchaîné. Les dieux attachèrent le bout de la corde à un large bloc de pierre; et pour empêcher Fenris de le déchirer sous ses dents, ils le bâillonnèrent avec une épée dont la pointe lui perce le palais. Depuis ce jour, le monstre pousse sans cesse d'effroyables hurlemens, et les flots d'écume qu'il lance dans sa fureur forment un torrent.

Quand les dieux eurent ainsi dompté un de leurs ennemis les plus redoutables, ils résolurent de punir les crimes de Loki. Mais il s'était déjà dérobé à leur colère. Ils le poursuivirent long-temps sans pouvoir l'atteindre, car il s'était bâti une maison ouverte de tous les côtés, d'où il pouvait voir venir ses adversaires, et il leur échappait toujours par une nouvelle métamorphose. Un jour il se transfora en saumon, et se jeta dans une rivière. Les dieux le pêchèrent avec un filet, et Thor le saisit par la queue au moment où il allait encore s'enfuir. Ils l'enchaînèrent avec les boyaux d'un de ses fils entre trois rocs aigus qui l'empêchent de se mouvoir; sur sa tête ils posèrent un serpent qui lui jette sans cesse son venin au visage. Mais Signie, son épouse fidèle, le suivit dans son infortune. Elle est assise auprès de lui, et reçoit dans un grand vase tout le poison vomi par la vipère. Quand le vase est plein, quand il faut le vider, le venin tombe sur le corps de Loki et lui cause de telles douleurs, qu'il s'agite avec une sorte de frénésie, et ébranle le sol dans ses convulsions. C'est de là que viennent les tremblemens de terre.

Mais le règne des dieux est limité, et les génies du mal doivent un jour rompre leurs chaînes et bouleverser le monde. Ce jour s'annonce par des signes effrayans : trois longs hivers se succèdent sans interruption; pas une lueur consolante n'apparaît au ciel, pas une fleur de printemps n'éclot dans la vallée, pas un brin d'herbe ne reverdit sur la colline. La famine et la peste ravagent le monde; la haine divise les familles; les frères s'entretuent; il n'y a plus de liens d'affection, plus de foyer domestique, plus de vertus, plus d'amour. Le crime gagne tous les cœurs comme un ulcère, et ceux qui sont restés justes se réjouissent de s'endormir dans leur tombeau. Tout à coup la terre tremble sur sa base; les

arbres sont renversés avec leurs racines; les montagnes s'écroulent; les étoiles tombent du ciel; deux loups engloutissent le soleil et la lune, et le monde est plongé dans les ténèbres. L'Océan, que la main du Créateur n'arrête plus dans son lit de sable, inonde le globe. Sur ses vagues orageuses on voit flotter le Naglefar (1). Les géans eux-mêmes le remplissent et s'en vont chercher les dieux. Le serpent Midgard fouette les eaux de sa large queue, et lance son venin dans les airs. Le loup Fenris s'avance l'œil enflammé; une de ses mâchoires touche à la terre, l'autre au ciel. Loki marche, comme l'Antechrist; à la tête de tous les monstres, et Surtur le suit avec une épée flamboyante à la main.

A l'entrée de la forteresse céleste, Heimdal jette le cri d'alarme, et sonne la trompette qui retentit dans le monde entier. Odin va consulter la source de Mimer, et tous les dieux se préparent au combat. Surtur renverse à ses pieds l'amoureux Freyr, qui n'a plus d'épée. Thor écrase le serpent, et puis tombe lui-même sous le poids du venin que le monstre lui a jeté. Le loup dévore Odin; mais le puissant Vidar s'élance contre lui, pose un pied sur sa mâchoire, et, d'une main de fer, lui déchire la mâchoire supérieure. Loki et Heimdal se tuent l'un l'autre, et Surtur, le génie du feu, embrase le monde.

Le monde s'est écroulé comme dans l'Apocalypse, comme dans le Zendavesta, comme dans les Védas. Les hommes ont péri dans le feu, les dieux ont disparu. Mais du milieu des flots purifiés, une autre terre surgit plus fraîche et plus riante que la première. Balder ressuscite; Vidar et Vali ont survécu à la race des dieux. Un enfant du soleil éclaire de ses rayons limpides ce nouveau monde. Un homme et une femme ont échappé à l'embrasement universel, et répandent sur le globe une famille nombreuse. Au Valhalla succède un autre paradis plus heureux et plus beau, et le Niflheim est remplacé par un autre enfer. Le sol, béni par les dieux, n'attend plus que le laboureur le sillonne à la sueur de son front. Il se couvre de fleurs et de fruits. Un ciel d'azur s'élève sur cette terre féconde; un printemps éternel sourit à tous les regards. Les hommes vivent d'une vie paisible dans une atmosphère de joie et de lumière. Les dieux retrouvent sur le gazon les tables d'or des Ases, et s'asseoient l'un auprès de l'autre, et s'entretiennent du temps passé.

Ainsi finit le dogme de la mythologie scandinave; ainsi finit celui de tous les peuples, par des rêves qui s'en vont au-delà des siècles, par l'amère douleur qui détruit la terre où chacun souffre, et la foi qui recrée aussitôt une terre idéale, un monde éternel.

(1) Vaisseau construit avec les ongles des morts.

X. MARMIER.

M. RAYNOUARD,

SA VIE ET SES OUVRAGES.

De 1800 à 1805 il n'y eut pas un seul grand succès dramatique au Théâtre-Français; le public pourtant n'avait jamais été plus assidu aux représentations, plus épris du brillant ensemble qu'offrait alors cette scène si complète en acteurs, si riche de tout l'ancien répertoire, retrouvé avec bonheur après l'invasion révolutionnaire. Les tragédies de Marie-Joseph Chénier se rattachaient trop à cette époque orageuse, pour ne pas être un peu rejetées en arrière, sans parler même des défenses plus positives que leur opposait un gouvernement ombrageux. Pour trouver un grand triomphe à la scène, un triomphe dû tout entier aux émotions dramatiques, sans préoccupation d'intérêt et de passions étrangères, il fallait remonter à l'*Agamemnon* de M. Lemercier, à ce drame ressaisi encore une fois d'Eschyle et d'Homère. Mais, le 14 mai 1805, devant ces spectateurs si difficiles et si bien rétablis dans les habitudes classiques, se représenta et retentit avec des bravos inconnus depuis Voltaire la dernière vraie tragédie cornélienne, une tragédie nationale par le sujet, continuant avec sévérité cette inspiration moderne de *Tancrède*, d'*Adélaïde Duguesclin*, que De Belloy avait autrefois usurpée, et dont l'auteur nouveau semblait hériter légitimement. Elle avait de plus le mérite de reposer non sur un fait admiré de tous, mais sur une réhabilitation historique, qui n'était peut-être pas néanmoins sans exciter quelque intérêt

de retour au sortir d'une révolution qui avait aboli et dépouillé les ordres religieux. Cette tragédie, c'était *les Templiers*.

L'auteur des *Templiers*, M. François-Just-Marie Raynouard, naquit à Brignolles, le 8 septembre 1761. Après avoir fait ses humanités au petit séminaire d'Aix avec grand succès, il alla prendre ses grades à l'école de droit d'Aix. Sans doute il revenait souvent à cette époque au sein de sa famille, qu'il aima toujours d'une affection austère et profonde; nous savons que la veille de sa thèse il était à Brignolles, et que, parti le matin à pied, selon une habitude toujours conservée, il arriva à temps pour soutenir d'une manière brillante cet acte public. Ceci se passait en 1784, et ce fut aussi à cette époque que M. Raynouard vint à Paris avec des projets littéraires arrêtés, et (ce qui valait beaucoup mieux, non pour sa fortune peut-être, mais pour sa conscience) avec une grande obstination à la probité et une horreur pour l'injustice, qu'avait soulevée et comme mise au vif en lui une mesure arbitraire dont il avait été victime au collége. Au moment où M. Raynouard arriva à Paris, les idées politiques commençaient déjà à fermenter. La littérature pourtant et la philosophie recouvraient toute la surface de leur vernis le plus brillant; les grands hommes du XVIIIe siècle avaient disparu ou achevaient de mourir. Mais une génération nombreuse et vive ne laissait pas voir les pertes. L'auteur des *Études de la Nature* était près de succéder à Rousseau, et l'auteur de *Figaro* s'emparait bruyamment de la moquerie puissante de Voltaire. La poésie, qu'ornait et qu'enjolivait l'abbé Delille, offrait, comme accompagnement d'un style plus sévère, les belles odes de Lebrun, et aussi les premières élégies de Parny. M. Raynouard ne paraît pas avoir eu accès dans cette société et cette littérature si agréables et si raffinées. L'insinuation qu'il aurait fallu pour réussir, la grace flatteuse qui aurait pu gagner la faveur d'un patron puissant ou d'une grande dame à la mode, l'obséquiosité même auprès d'un homme de lettres en crédit, c'étaient des rôles qui ne convenaient guère au caractère ferme, abrupt, un peu sauvage en ses abords, loyal et noblement fier, qui dominait chez M. Raynouard. Il demeura cependant à Paris pour perfectionner ses études. C'est sans doute à cette époque qu'il suivit exactement, au Collége de France, un cours de littérature grecque dont il fut long-temps l'unique auditeur.

Nous ne sommes pas éloigné de croire que M. Raynouard fit alors quelques tentatives littéraires dont les difficultés le rebutèrent momentanément, et que, peu facile aux dégoûts des commencemens et aux obstacles sourds et obscurs des débuts, il prit la résolution de se créer avant tout l'indépendance de fortune, pour ne devoir plus qu'à lui-même ses succès, et pour écrire, *famâ non fame*, comme disait le président de

Thou. Il nous semble qu'on trouverait peu d'exemples d'une pareille résolution dans la vie des écrivains et des artistes, pour qui, en définitive, la science et l'art sont plutôt un moyen qu'une fin arrêtée et prévue. M. Raynouard, l'aîné d'une famille où les mœurs patriarcales s'étaient conservées comme par tradition des premiers temps, et à laquelle il voulait laisser son honorable aisance, alla se fixer au barreau de Draguignan. Sa science profonde du droit et la lucidité d'un jugement toujours sain ne tardèrent pas à lui attirer une clientelle si nombreuse, qu'il donnait ses consultations même au bain. Comment l'écrivain ne disparut-il pas sous la robe du légiste, au milieu des cliens et des dossiers? Comment l'idée fixe et secrète d'une carrière littéraire, ainsi reculée dans l'avenir, ne s'effaça-t-elle pas peu à peu sous les intérêts réels de chaque instant, sous les préoccupations positives et sans cesse renaissantes d'une vie d'avocat en province? Les projets les plus sincères de l'homme, ses désirs les plus ardens, s'usent et disparaissent si vite au milieu d'une existence entièrement vouée à un seul but, qu'on ne peut expliquer cette persévérance constante, cette volonté toujours debout au milieu des influences contraires de la vie de chaque jour, que par la rare fermeté qui caractérisait M. Raynouard. On conçoit très bien que le malheur soit un aiguillon de plus pour le poète décidé à atteindre sa fin; mais qu'on prélève quinze ans d'existence laborieuse et positive au commencement de la vie d'un écrivain, et que, ces années révolues, on le voie abandonner sa position sociale et recommencer, avec une nouvelle vigueur et sans fatigue, une carrière où les plus enthousiastes et les plus ardens se lassent, c'est chose au moins peu ordinaire, et qui indique une vocation, sinon immédiate et d'élan, au moins réfléchie intérieurement et dès long-temps décidée.

En 1791, l'occasion s'offrit pour M. Raynouard, avocat au parlement d'Aix, de se produire et d'être utile à son pays; il l'accepta volontiers, et fut nommé suppléant à l'assemblée législative. Mais la révolution marchait vite, et après les évènemens du 31 mai 1793, M. Raynouard, qui s'était retiré en Provence, fut arrêté par le parti de la Montagne, et amené à Paris en charrette, puis jeté dans les prisons de l'Abbaye, où on l'oublia heureusement, pour l'en tirer au 9 thermidor. C'est au sortir des cachots de la terreur, dans un petit logement de la rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n° 12, et peut-être, comme nous inclinerions assez à le croire, sous les verrous même de l'Abbaye, que l'auteur des *Templiers* écrivit, à trente ans, sa première tragédie, *Caton d'Utique*, imprimée bientôt à quarante exemplaires, détruits en partie plus tard. Bien peu des amis de M. Raynouard connaissent cette œuvre, et ceux-là seuls qui l'entouraient de plus près, et qui avaient une plus large part à ses confidences littéraires si ré-

servées au dehors, ont lu ce premier essai, où sa muse, inexpérimentée encore, bien que tardive, célébrait avec un noble et sobre enthousiasme la liberté, au nom de laquelle on venait de le jeter dans les charniers révolutionnaires. *Caton d'Utique*, qui peut servir de prologue à *la Mort de César* de Voltaire, manque absolument d'action, et il n'y a pas lieu, malgré une ou deux belles situations, à un développement tragique. Il nous semble d'ailleurs, malgré l'œuvre d'Addison, que le caractère de Caton ne peut être développé sur la scène. Avec qui mettre en rapport un pareil personnage, à moins de tomber dans la prédication politique ou dans des déclamations sentimentales? Rien en lui n'est assez *humain* pour prêter à une combinaison dramatique, et nous ne le concevons que dans une grande et unique scène isolée, comme celle de *Pygmalion*, ou comme l'*Agar et Ismaël*, de M. Lemercier. Quoi qu'il en soit de la possibilité de dramatiser le sujet de Caton, l'œuvre de M. Raynouard, remarquable par une tendance prononcée à tout tourner à la maxime, est surtout curieuse par la hardiesse du poète qui, pendant la terreur, ose dire du peuple :

Ah! qu'il soit de César la proie et la conquête;
Un peuple qui se vend mérite qu'on l'achète.
. . . . . .
Une victoire passe, et la liberté reste...

M. Raynouard, quand la révolution se fut calmée et qu'il eut acquis une honorable indépendance, vint se fixer définitivement à Paris, bien décidé à ne s'adonner désormais qu'à ses penchans littéraires. Son premier succès fut un succès académique. Le 6 nivôse an XII, l'Institut couronna le poème de *Socrate au temple d'Aglaure*, que M. Raynouard avait envoyé au concours, avec une autre pièce parvenue trop tard et restée inédite. Tout le monde sait qu'à Athènes les jeunes gens se faisaient, à vingt ans, inscrire au rang des citoyens, et prêtaient, dans le temple d'Aglaure, un serment dont la formule a été conservée par Stobée et Pollux. Le serment de Socrate est le sujet du poème de M. Raynouard, où l'on rencontre déjà quelques-uns de ces accens mâles et austères, qui retentirent plus tard avec éclat dans *les Templiers*. Si Bernardin de Saint-Pierre trouvait ce tableau « ordonné comme ceux du Poussin, » Bonaparte ne devait pas être du même avis, et on conçoit qu'il n'ait guère aimé l'homme qui, en 1803, faisait dire à Socrate :

Forts contre l'injustice, ardens à la punir,
Vous frappez les tyrans, mais sans le devenir, etc.
. . . . . .

Ce triomphe académique ouvrit à M. Raynouard le Théâtre-Français. Il

TIMBRE ROYAL SEINE

y fit bientôt recevoir *Éléonore de Bavière* (restée inédite) et *les Templiers*. L'idée de donner à la France ce que Madrid et l'Allemagne possédaient depuis long-temps, ce qui avait retenti de longue date sur la scène de Covent-Garden et de Drury-Lane, la tragédie nationale, préoccupait surtout M. Raynouard. Cependant la police ombrageuse du consulat, qui allait devenir la police plus ombrageuse encore de l'empire, apporta tant d'entraves à la mise en scène des *Templiers*, qu'ils ne furent joués qu'en 1805. Le succès passa toutes les espérances, et la pièce eut trente-cinq représentations continues, ce qui était quelque chose à une époque où les théâtres ne subventionnaient pas encore une armée de *claqueurs*. Le feuilleton du *Publiciste*, rédigé alors, avec tant de supériorité, par Mlle de Meulan, commençait le lendemain par ce cri de noble joie : « Enfin le charme est rompu ! Après six ans de revers multipliés, la muse tragique vient de remporter un grand et beau triomphe. » Des éloges et des critiques de toute sorte furent prodigués à l'auteur. Geoffroy écrivit successivement trois feuilletons qui sont trop curieux en histoire littéraire, et qui firent trop de bruit à l'époque de leur publication, pour qu'il n'en soit pas question dans cet essai sur M. Raynouard. On y lit entre autres choses :

« Les premiers actes des *Templiers* ne se soutiennent que par des sentences communes pour le fond, martelées pour la forme, par des vers à prétention, dont la facture est d'une mauvaise école... L'héroïsme monacal de Marigny est forcé et romanesque; le personnage, d'ailleurs, est absolument inutile et extravagant... La reine n'est qu'un remplissage; Molay, un héros factice et boursouflé, arrogant et sec; le chancelier froid et plat... La manière de l'auteur est pénible, tendue... Cet ouvrage tant applaudi, tant prôné au théâtre, n'est, à la lecture, quoi qu'en dise le libraire, qui en a vendu six mille exemplaires, qu'une tragédie fort médiocre avec quelques belles scènes, quelques tirades; mais dans son ensemble inférieure à la plupart des productions de De Belloy et autres poètes, qui ne sont que du troisième ou quatrième ordre (1). »

Faut-il conclure de ce jugement aigre et morose, où tous les coups sont lancés avec tant d'amertume, mais aussi avec tant d'adresse, et quelquefois (il faut l'avouer) au défaut même de l'armure, faut-il en conclure, comme on le fait trop souvent de notre temps, que c'est l'éternelle tactique de la critique contre le génie, et que l'habitude de juger et de contredire finit par vicier le sens admiratif, le tact littéraire chez l'écrivain qui se consacre à ces sortes d'examens? Nullement. La critique, on peut le dire, a aussi *son inspiration*, et elle fait même plus que la psychologie ne fait en philosophie; elle ne se con-

(1) *Cours de littér. dramat.*, deuxième édition, tom. IV, pag. 333 et suiv.

tente pas d'observer, de décrire; son rôle n'est pas seulement d'un cicérone banal, bien qu'on en dise, car la critique doit, avant tout, *sentir* et *comprendre*, et l'intelligence, poussée à ce point, est presque de l'inspiration. Que la critique se fourvoie souvent, nous ne le nions pas, quoique cela lui arrive moins fréquemment qu'à l'inspiration proprement dite; mais la critique n'implique nullement la sécheresse chez l'écrivain et l'inutilité pour l'art. Malgré les diatribes de Geoffroy, M. Raynouard en sentait la nécessité mieux que personne; et, après un des plus éclatans succès qu'il y ait jamais eu au théâtre, il n'hésita pas à refondre entièrement *les Templiers*, qui furent applaudis, sous cette nouvelle forme, en 1819 et en 1823. Il semble pourtant qu'une œuvre dramatique doive naître avec toutes ses combinaisons et toutes ses formes, dans une primitive et indestructible unité; modifier l'action, toucher à ce merveilleux édifice qui ne paraît vivre que par l'ensemble, n'est-ce pas risquer de l'ébranler jusqu'en ses bases? Nous l'eussions cru, si M. Raynouard n'eût refait entièrement et avec bonheur sa tragédie, et ne lui eût donné plus d'énergie encore par cette dernière forme, à laquelle il est convenable de se tenir. Nous insistons d'autant plus volontiers sur ce point, que tant de condescendance pour la critique, tant de défiance envers l'approbation générale, et un retour si inquiet et si laborieux après le succès, doivent paraître plus étranges à une époque où l'on a l'habitude de se contenter de sa propre admiration, pour se dispenser de retoucher à l'œuvre faite.

L'appui de la critique judicieuse et éclairée ne manqua point non plus à M. Raynouard pour l'encourager dans sa conscience de poète. *Le Publiciste*, contradicteur habituel de Geoffroy, soutint et discuta longuement la pièce. De nombreux articles, dans lesquels intervinrent des initiales diverses, comme il était possible en ces temps d'heureux loisirs littéraires, témoignent assez de l'importance extrême qu'on attachait à l'œuvre; ce fut tout un tournoi où les chevaliers du poète triomphèrent.

Joseph Chénier avoue que c'était une heureuse idée que celle de Marigny, de ce jeune homme ardent, associé secrètement aux templiers, dont son père a juré la ruine, osant prendre leur défense au fort du péril, révélant son secret quand il ne peut plus que partager leur infortune, se dévouant pour eux, mourant avec eux, et commençant, par cet héroïque sacrifice, le châtiment de son père coupable. Mais ce que nous admirons le plus, pour notre part, dans *les Templiers*, ce n'est pas cette vigueur de style inconnue depuis Corneille, cette fermeté sans raideur, cette énergique simplicité d'action, qui ont attiré les applaudissemens; c'est plutôt encore la magnanimité sublime, le caractère grandiose et résigné du grand-maître. Geoffroy dit que c'est un homme pétri d'héroïsme depuis

les pieds jusqu'à la tête, et qu'il fatigue l'admiration. On n'avait pas besoin de Geoffroy pour connaître ce lieu commun de toutes les rhétoriques de collége, à savoir qu'un héros parfait ne peut intéresser. Mais c'est là justement ce qui rend admirable l'œuvre de M. Raynouard; c'est cette émotion, inconnue et nouvelle au théâtre, pour le sublime martyr, qui ne faiblit pas un instant. Comme le dit encore Joseph Chénier (et on verra que ce jugement n'est pas sans quelque prix dans sa bouche), il n'y a point, en cette tragédie, de confidens, d'usurpateurs, de tyrans, de conjurations, de rivalité d'ambition, pas plus les malheurs de l'amour que les fureurs de la jalousie. Cependant on a beaucoup reproché à M. Raynouard d'avoir donné au grand-maître des proportions plus qu'humaines. Il était sur un théâtre sévère et classique, pourquoi n'aurait-il pas mis de cothurnes à son héros?

M. de Féletz l'a dit avec raison, la tragédie des *Templiers* s'est embellie en vieillissant. En effet, la suppression du rôle de Guillaume de Nogaret, le caractère plus ferme de Laigneville, la prolongation de l'attente du sort des victimes au cinquième acte, et surtout le changement du rôle de Marigny, prouvent que l'inspiration sévère, réfléchie, non subite et d'un seul jet, peut, avec fruit, revenir sur elle-même. La scène entre Jeanne de Navarre et Marigny, le troisième acte tout entier avec sa grandeur solennelle et son noble développement tragique, l'entrevue de Jacques Molay et de Philippe-le-Bel, où le fils d'Enguerrand avoue qu'il est templier, et où le grand-maître répond ce : *Je le savais!* tant de fois applaudi, sont presque irréprochables; il faut en dire autant du récit qui termine la pièce par ces vers si connus :

On ne les voyait plus; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques;
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Au pied de l'échafaud soudain s'est élancé...
Mais il n'était plus temps... les chants avaient cessé!

M. Raynouard a été souvent accusé d'avoir donné à Philippe-le-Bel un rôle indigne de son caractère historique. Nous ferions volontiers le contraire, et nous eussions mieux aimé le roi de France de 1307 moins arrêté et plus franchement cruel. Quels scrupules ont pu retenir M. Raynouard? Si l'égoïsme étroit et la perversité despotique ont jamais monté sur le trône, n'est-ce pas dans la personne de Philippe-le-Bel, qui a fait succéder le despotisme royal au despotisme féodal, qui a donné tant de déve-

loppement aux impôts arbitraires, à la falsification des monnaies, aux tribunaux exceptionnels? Le reproche qu'on a fait à l'auteur des *Templiers*, d'avoir visé trop souvent au trait, nous paraît plus raisonnable, bien que ce fût chez M. Raynouard un système réfléchi et arrêté (1). Cependant il a été si souvent heureux, qu'il y aurait de la mauvaise volonté à regarder comme une faute ce qui lui a attiré le plus d'applaudissemens. Ce vers :

On les égorgea tous; sire, ils étaient trois mille...

qui produit tant d'effet au théâtre, bien que Geoffroy ait dit : « C'est plutôt une épigramme sur les trois mille qui se rendirent que sur les ennemis qui les égorgèrent; » le *mourant avec eux* de Marigny, le *je le savais* du grand-maître, *les chants avaient cessé* du connétable, peuvent être rapprochés du *qu'il mourût* du vieil Horace et du *moi* de Médée. Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que le vers :

La torture interroge, et la douleur répond.

dont on se moqua beaucoup autrefois, comme d'un dialogue ridicule entre *madame la torture* et *madame la douleur*, c'est que ce vers si connu a été ajouté pour la représentation, en remplacement d'un vers supprimé par la censure. Cela est fort heureux pour la censure, car elle aura, au moins une fois, été utile au poète et à l'art.

Si l'intérêt faiblit quelquefois dans *les Templiers*, et s'il paraît peu probable qu'un pareil procès soit instruit, achevé et exécuté en vingt-quatre heures, bien que les jugemens du tribunal révolutionnaire offrissent alors de récens exemples, il ne faut pas pour cela donner à la pièce le titre de *Procès-Impromptu*, comme le fait Geoffroy; le fond une fois accepté, M. Raynouard, en homme d'esprit et de tact, en a tiré tout le parti possible.

Un critique, dans les *Archives littéraires* de 1805, a parfaitement résumé, en l'exagérant peut-être, la conclusion finale à laquelle nous voulons venir sur *les Templiers* : « Cette tragédie est une et la même pendant les cinq actes, et elle ne fatigue pas. C'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une admiration pure et entière pour la vertu, une joie généreuse et attendrissante de la voir triompher par sa seule force des tortures et de la mort, sentiment que rien ne trouble et ne contrarie. Voilà ce qui donne à l'ouvrage de M. Raynouard un caractère nouveau et qui lui est propre. » *Les Templiers* honorent donc l'art de l'empire, à l'égal d'un tableau de Gérard, et ils méritaient en effet de se détacher dans cette année

(1) Voir le *Journal des Savans*, juin 1822, pag. 312 et suiv.

d'Austerlitz. Si on peut, à notre point de vue littéraire, contester raisonnablement la valeur absolue de cette œuvre, il est au moins impossible de nier sa supériorité relative, au milieu de cette poésie faible, décolorée et sans souffle, qui dépérissait à l'ombre des glorieux trophées de Napoléon.

Le succès de la tragédie fut si grand, que deux ans après, en 1807, les portes de l'Académie française s'ouvrirent devant M. Raynouard. Les candidats de nos jours, si empressés aux visites, ignorent peut-être que M. Raynouard ne céda pas à cette règle d'étiquette, et que son frère s'acquitta pour lui de cette formalité d'usage, qui occasiona des méprises assez singulières chez Legouvé et chez Suard. Le lendemain de son élection, M. Raynouard, qui succédait à Lebrun, fit, pour la première fois de sa vie peut-être, des visites de remerciement aux membres de l'Académie, et il songea aussitôt à écrire son discours de réception; car c'était un des côtés caractéristiques de son esprit de ne jamais remettre au jour d'après ce qu'il pouvait exécuter immédiatement. Il n'était donc point de ceux dont Leibnitz disait : « La temporisation est un des sept péchés capitaux des savans hommes. » Dans le courant de sa longue et laborieuse carrière, il n'a jamais manqué une fois à cette exactitude ponctuelle, à cet accomplissement instantané du devoir. — Joseph Chénier craignait que M. Raynouard ne maltraitât Lebrun, avec lequel il avait été long-temps lié.

— Eh bien! où en est votre discours, lui demanda-t-il en le rencontrant très peu de jours après l'élection.

— Il est terminé, répondit M. Raynouard. A ce mot, Joseph Chénier ne put s'empêcher de dire : — Mais vous l'aviez donc fait d'avance?

On a trop exagéré en général la froideur des rapports entre l'auteur des *Templiers* et l'auteur de *Tibère*. Chénier, que le premier et patriotique élan de *Caton d'Utique* avait séduit, se montra favorable à l'entrée de M. Raynouard à l'Académie française. Il est vrai que plus tard, tout en le traitant avec la justice convenable dans le *Tableau de la littérature*, il ne fut pas, dit-on, très favorable aux *Templiers* pour le prix décennal. Cependant Chénier, malgré son caractère ombrageux, avait une idée trop haute de son talent pour craindre qu'on l'éclipsât; il n'eût peut-être pas aimé un rival tragique capable de trop d'essor, mais il ne regardait pas M. Raynouard comme suffisamment dangereux.

L'auteur des *Templiers* fut reçu à l'Académie française le 24 novembre 1807, le même jour que Picard et Laujon. Il traita dans son discours de la tragédie et de son influence sur l'esprit national. Une vive admiration pour Corneille, un éloge modéré de Lebrun, et un vif désir de voir la scène emprunter enfin des sujets aux annales de la France, firent applaudir le morceau. Bernardin de Saint-Pierre répondit, et loua M. Ray-

nouard de n'avoir jamais été sensible aux épigrammes et aux satires. Il faut lui en savoir d'autant plus de gré qu'il eût été fort apte à ce genre de poésie mordante et incisive, et qu'il eût répondu à Geoffroy, par exemple, avec autant d'esprit au moins que Luce de Lancival. On sait aussi qu'il excellait dans la repartie vive et subite, et nous tenons de bonne source qu'il s'est plus d'une fois exercé dans la poésie de trait dégagé et même leste. C'est là une de ces échappées, de ces replis de caractère, qu'on n'eût guère devinés chez M. Raynouard, mais qu'il semblait tenir des vieux temps.

Il y a quelques lignes que nous eussions mieux aimé ne pas voir dans son discours de réception. Ce sont, à vrai dire, des éloges de convenance; mais la conduite ferme qu'il montra plus tard dans la route politique, vint démentir ces vaines formules de politesse louangeuse. On assure pourtant que l'empereur fut sourdement blessé de cette phrase : « Dans les temps qui suivirent le règne d'Auguste, les poètes n'avaient plus eu la liberté de traiter des sujets nationaux. Émilius Scaurus, dans la tragédie d'*Atrée*, avait imité quelques vers d'Euripide, qui fournirent le prétexte d'une dénonciation. Scaurus reçut l'ordre de mourir et s'y soumit avec courage. Tibère régnait. » — C'était l'année même, je crois, du fameux article du *Mercure* où M. de Châteaubriand disait : « ..... Tacite est déjà né dans l'empire ! »

Cependant, sur la présentation du département du Var, M. Raynouard avait été nommé par le sénat membre du corps législatif. Quand il eut été élu l'un des cinq candidats pour la présidence, Napoléon se le fit présenter par un de ses ministres, sous prétexte, dit M. Roger, de lui parler de son théâtre, mais dans l'unique but de le *toiser* et de s'assurer s'il convenait à ses vues. La conversation roula d'abord sur *les Templiers*, qui avaient été représentés un certain nombre de fois, soit à Saint-Cloud, soit aux Tuileries. On blâma surtout M. Raynouard d'avoir voulu intéresser à une corporation trop célèbre par ses richesses et son luxe. « Vos Templiers, lui dit le prince, cela mangeait le diable, au lieu que moi, empereur, qu'est-ce que je coûte au peuple? qu'est-ce qu'il me faut par jour? un verre d'eau et de sucre. » On trouve dans un article de M. Raynouard, au *Journal des Savans* (1), le fragment suivant qui semble contenir la suite de cette conversation avec Bonaparte : « Cet homme qui, voyant si haut et si loin, voulait tout ramener à lui-même, l'empereur Napoléon me disait : « Dans votre tragédie des *Templiers*, vous auriez dû représenter ces oligarques menaçant le trône et l'état, et Philippe-le-Bel arrêtant leurs complots et sauvant le royaume. — Sire, répondis-je, je n'aurais pas eu pour moi la

(1) Mars 1834, pag. 133.

vérité historique. » Un mouvement de tête, un geste d'impatience me révélant sa pensée, j'ajoutai : — « D'ailleurs, il m'aurait fallu un parterre de rois. » — Il lui échappa un demi-sourire. » On parla ensuite des *États de Blois*, tragédie composée en avril et mai 1804, et retardée jusque-là par la censure et la police. Bonaparte s'en fit lire quelques scènes. On assure que parmi beaucoup de conseils donnés par l'empereur au poète, il s'en est trouvé d'assez bons pour être adoptés librement par celui-ci. De ce nombre est la suppression du personnage de Henri III. Il fut aussi question d'*échafaud*, et l'empereur dit à cette occasion: « Les rois se servent de la chose; le mot, ils ne le prononcent jamais. »

Nous supposons qu'après cette entrevue Napoléon ne fut pas tenté de donner la présidence du corps législatif à M. Raynouard. Déjà, avant cette visite, comme il demandait à Fontanes ce qu'était l'auteur des *Templiers*, le grand-maître de l'Université répondit: « C'est un Provençal original et surtout indépendant. » Sur quoi l'empereur reprit : « Tant pis, je n'aime pas les gens à qui on ne peut rien donner. » Malgré tout ceci, *les États de Blois* furent joués pour la première fois à Saint-Cloud, le 22 juin 1810, lors du mariage de Marie-Louise.

Cette pièce que M. Raynouard fit précéder, en la publiant en 1814, d'une dissertation consciencieuse et savante sur le duc de Guise (comme il avait fait pour *les Templiers*); cette pièce, dans la pensée de l'auteur, était destinée à être la réalisation poétique de ce que le président Hénault avait tenté en prose dans son drame de *François II*. Si l'auteur s'en est tenu à la sévère austérité de l'histoire, c'est qu'il l'a bien voulu, et il ne faut en accuser ni son imagination, ni son esprit. Il lui eût été facile, à coup sûr, de mêler à son plan une intrigue d'amour, et la maîtresse du duc de Guise, la duchesse de Noirmoutiers, était là un sujet tout naturel de combinaison dramatique. Mais le poète voulait se tenir dans les limites de la vérité historique, et il s'y est enfermé, au risque d'éloigner l'émotion et le drame. Les caractères de Bussy et de Mayenne sont mis en relief avec vigueur; mais il nous semble que l'intérêt a quelque peine à se reporter sur Henri IV, type d'héroïsme et de perfection. Bien qu'on voie sur la tête du jeune prince le panache qui triomphera à Ivry, il semble sur la scène un peu trop privé de cette bouillante ardeur qui aurait dû le caractériser. Plus Guise est hardi et entraînant, plus Henri IV aurait besoin de montrer moins de sentimens résignés et pacifiques. Il n'y a que le théâtre où la paix soit chose fatigante et sans gloire. Cependant, malgré le manque presque absolu d'action, la scène du troisième acte, où Henri provoque le duc de Guise, était dramatique et neuve au théâtre. On en a beaucoup abusé depuis, sans dire où on l'avait copiée.

La pièce fut donc jouée à Saint-Cloud devant Napoléon, et les mur-

mures flatteurs qu'excitèrent les paroles de Henri IV lui semblèrent autant d'épigrammes contre sa passion pour les conquêtes. Il dut être blessé de vers comme ceux-ci :

Souvent par un rapide et terrible retour,
Le héros de la veille est le tyran du jour.
. . . . . .
Qui parle est factieux et qui se tait conspire.

L'empereur, dit quelqu'un présent à la représentation, parut, malgré l'immobilité apparente qu'il conserva long-temps, avoir peine à se contenir pendant la scène où le brave Crillon refuse d'assassiner Guise. Selon son usage, dans ses mouvemens de colère concentrée, il prit du tabac huit ou dix fois avec une espèce de contraction nerveuse, et depuis ce moment il ne parut plus écouter la pièce. — L'auteur avait assisté à la représentation, confondu dans cette foule où plusieurs personnes connaissaient déjà la tragédie par des lectures particulières.

L'empereur fut si mécontent, qu'en sortant il fit défendre à ses comédiens de jouer la pièce à Paris. Cette mauvaise humeur contre *les États de Blois* ne le quitta jamais, même à Sainte-Hélène, où il disait avec esprit : « M. Raynouard a fait de Henri IV un vrai Philinte, et du duc de Guise un Figaro. » On dit aussi que la rancune de Napoléon contre l'auteur des *Templiers* a été un des motifs secrets qui l'ont empêché de payer les prix décennaux. La seconde nomination de M. Raynouard au corps législatif, en 1811, ne tarda pas à lui fournir l'occasion, non plus d'exciter l'humeur de Bonaparte, mais de soulever toute sa colère. Choisi, le premier, à la fin de 1813, pour faire partie de la commission de l'adresse, M. Raynouard fut chargé de la rédaction par ses collègues, Gallois, Lainé, Maine de Biran et Flaugergues. Un mal de gorge assez violent, qui n'était pourtant pas analogue à celui de Démosthènes, l'empêcha de prononcer le discours, et il se remit de ce soin à M. Lainé, qui s'en acquitta avec fermeté. L'adresse, pleine d'une vigueur inconnue sous l'empire, demandait hardiment la paix et « l'exécution pleine et entière des lois qui assurent la liberté de la presse et la liberté individuelle. » C'en était trop pour l'ombrageux conquérant. Toute sa fureur éclata, et il fit insérer le lendemain au *Moniteur* un décret qui ajournait indéfiniment le corps législatif. La conduite de la commission de l'adresse a été jugée bien diversement par les différens partis. On a dit que ce n'était pas le lieu de demander la paix et la liberté presque sous les baïonnettes étrangères, et que, ce qui eût été deux ans auparavant une marque de grand courage, n'était plus là que de l'outrecuidance déplacée, que de la politique rancuneuse et mesquine. On conviendra cependant que

la commission était assez française pour ne pas vouloir pousser, par une parole hostile, au fatal revirement des destinées du pays. Elle se trompait sans doute; mais ce qu'elle crut salutaire, elle l'osa dire. Lainé, Gallois, Maine de Biran le grand métaphysicien, ont tous disparu de la scène du monde; M. Flaugergues et M. Raynouard viennent de mourir, et tous avaient survécu au grand homme, dont la puissante colère s'était soulevée à leurs paroles. Il ne reste donc plus d'eux qu'un souvenir, et à côté de ces cendres déjà refroidies, l'histoire peut dire que si les nobles membres du corps législatif se sont trompés, ils l'ont fait au moins avec une profonde conviction.

Quoi qu'il en soit, les *Mémoires* que laisse M. Raynouard, et qui seront prochainement publiés, sont destinés à mettre tout-à-fait en lumière la conduite, jusqu'ici mal appréciée, du corps législatif de 1813. Mais, pour ne parler que de ce qui est purement personnel à M. Raynouard, il paraît juste de remarquer que ce qu'il avait demandé à l'empire près de mourir, il vint le réclamer hardiment auprès de la restauration naissante. Nommé, en 1814, rapporteur de la commission sur le projet de loi relatif à la liberté de la presse, M. Raynouard, qui avait été choisi comme député pas les électeurs du Var, fit entendre à la tribune des paroles pleines de force, de modération et de logique (1). Après s'être élevé contre la censure, il montra comment la loi qui prévient ne réprime pas, n'ayant rien à punir, puisqu'elle empêche le délit de naître. Une adroite apostrophe à Malesherbes, et beaucoup de sagesse sans déclamation, firent remarquer ce rapport, auquel M. de Montesquiou essaya de répondre à la tribune, en disant qu'il ne fallait pas s'intéresser à la *seule nation des auteurs* et aux vaines abstractions des philosophes. Deux autres discours, l'un sur les droits-réunis, l'autre sur l'extension à donner à la naturalisation, placèrent M. Raynouard au rang des légistes distingués de la chambre. Les cent-jours arrivèrent, et le collége électoral de Draguignan se hâta de conserver son député à la nouvelle chambre des représentans. Alors eût pu se vérifier pour l'auteur des *Templiers* cette parole d'un de ses spirituels successeurs au secrétariat de l'Académie française : « La littérature mène à tout, à condition de la quitter. » Mais M. Raynouard allait faire le contraire, et laisser à jamais la politique pour les travaux littéraires. Carnot, ministre de l'intérieur, lui offrit en vain de devenir son collègue à la justice; M. Raynouard ne voulut rien accepter, sauf un siége au conseil de l'instruction publique. Il prit cette place parce qu'elle convenait à ses goûts et qu'il se croyait avec raison capable de la bien remplir. A la seconde restauration, Louis XVIII, par une mesure qui étonne

(1) *Moniteur* des 3 et 12 juillet 1814.

de sa part, lui enleva ces fonctions qui plaisaient à son caractère. M. Raynouard vit cette destitution avec un sentiment pénible. La place, au fond, lui importait peu; mais, blessé de cette injuste mesure, il résolut d'abandonner à jamais la carrière politique, pour consacrer aux lettres ce qui lui restait de jours. Une députation venue de Provence à Paris, exprès pour lui faire accepter le vote des électeurs du Var, ne put l'ébranler dans cette résolution. M. Raynouard, dorénavant, appartenait exclusivement à la science.

Cependant *les Etats de Blois* avaient été joués au Théâtre-Français en 1814, après une heureuse reprise des *Templiers*. Accueillis assez froidement d'abord, ils obtinrent plus de succès les jours suivans; mais la mort de Mlle Raucourt vint, à la huitième fois, interrompre les représentations. On avait surtout applaudi le dénouement brusque où Bussy s'écrie : *Guise est roi!* et où la reine entre en disant : *Guise est mort!* L'austérité de cette éloquence politique, le style vif et coupé, mais plein de sens et nourri de choses, avaient fini par amener à bien le public, dès l'abord peu entraîné et assez indifférent. M. Charles Nodier, rendant compte de la pièce nouvelle au *Journal des Débats*, conclut que cette tragédie est un ouvrage d'un grand mérite, mais qu'elle n'est pas un bon ouvrage. Il ajoute même, avec cette malicieuse bonhomie qu'on lui connaît, que l'auteur serait bon historien, car il n'y a pas tant d'inconvénient à rappeler Corneille dans une histoire qu'à rappeler Mézeray dans une tragédie. La lecture du livre fit modifier à l'ingénieux critique ce premier jugement de feuilleton, et, revenant sur lui-même avec trop d'indulgence peut-être, il regarda, quelques années plus tard (1), comme une remarquable tragédie de caractère, l'œuvre de M. Raynouard, dont le sujet a fourni plus récemment le thème de scènes d'un tout autre genre à M. Vitet.

M. Raynouard disait dans la préface des *États de Blois* : « Ce n'est pas d'après nos règles de goût et de convention, que nous pouvons juger les tragiques étrangers; s'ils produisent sur les spectateurs l'effet moral, qui doit être le principal objet de leurs compositions, si ces spectateurs y retrouvent les jouissances, les sentimens et les leçons qu'ils sont accoutumés d'y chercher, est-ce à nous de nous montrer plus sévères? » Cette phrase indiquait dès 1814 la nécessité, devinée par M. Raynouard, de changer enfin la vieille Melpomène tragique. Il écrivait même bien plus récemment ces lignes remarquables de sa part : « Les personnes qui condamnent trop sévèrement les innovations qui de nos jours caractérisent les efforts des auteurs dramatiques, n'ont peut-être pas considéré la nature du genre

(1) *Bibliothèque dramatique*, in-8o, 4e livraison, préfaces.

théâtral; on doit avouer qu'il est soumis à des révolutions lentes, mais inévitables, qu'opèrent les changemens, soit des sentimens religieux ou des institutions politiques et civiles, soit des mœurs publiques et privées, et plus que toutes ces causes encore, la nécessité indispensable de réveiller le goût émoussé des spectateurs, en offrant à leur esprit des combinaisons nouvelles, et à leur cœur de nouvelles émotions. Mais il n'en faut pas moins respecter une règle fondamentale, sacrée, invariable et applicable à tous les temps et à tous les lieux, celle de la moralité de l'ouvrage (1). »
On voit par ce fragment quelle était au fond l'opinion de M. Raynouard sur les tentatives dramatiques plus récentes. A en juger même par son admiration vive pour André Chénier (2), et par ces beautés *entièrement distinctes de la littérature classique proprement dite*, qu'il reconnaissait chez les troubadours, et qui étaient, de la part de son savant collègue M. Daunou, le sujet d'une de ces contradictions polies et attiques qui le caractérisent (3), on pourrait croire dès l'abord que l'auteur des *Templiers* tendait à excuser les essais de l'école moderne. Ce que nous voulons seulement constater, c'est que M. Raynouard, tout en se tenant hors de ce mouvement, et en déplorant les exagérations scéniques de tant de jeunes talens, savait apprécier les justes et notables efforts. Voici d'ailleurs ce qu'il écrivait, il y a deux ans, sur l'état du théâtre. On verra, par ce passage, l'idée sévère qu'il se formait de l'art dramatique : « J'aurais insisté bien davantage, dit-il après quelques développemens, si j'avais cru que des exemples et des raisonnemens fussent capables de détourner d'une voie fausse, et je dirai funeste, les auteurs dramatiques qui, doués d'un esprit digne de devenir utile à la société, n'ont pas dans le cœur la conscience de leur devoir, le sentiment de leur noble mission, en un mot l'ambition de la vraie gloire. J'aime à penser que n'ayant pas assez considéré les obligations de l'art auquel ils sont appelés, ils imaginent qu'il suffit à leur renommée de recueillir quelques applaudissemens bruyans et passagers, obtenus souvent aux dépens de la décence et des mœurs, sans s'inquiéter des suites de l'inconvenance d'un succès condamnable : c'est au temps, c'est au goût des spectateurs à faire justice de cette erreur grave, que la plupart d'entre eux se reprocheront un jour; et si jamais ces dramatistes effrénés, ces révolutionnaires de théâtre, désenchantés eux-mêmes de leurs scandaleuses productions, impriment enfin à leur talent une direction vraie et généreuse, ils sentiront alors, par l'approbation des gens de bien, par l'estime des bons citoyens, par

(1) *Journal des Savans*, mars 1834, pag. 130.
(2) *Ibid.*, octobre 1819. — Cet article est piquant par sa date. Nous y renvoyons.
(3) *Ibid.*, article sur les troubadours. Même date.

celle de leur propre cœur, qu'on peut acquérir sur la scène une récompense plus douce, plus honorable que celle qu'ils espèrent usurper aujourd'hui (1). » Nous doutons qu'on admire beaucoup l'idée si simple et si grandiose que M. Raynouard avait du génie dramatique; mais si l'art, par les dispositions nouvelles, a gagné quelque chose en mouvement et en variété (et nous ne voulons nullement agiter ici cette question), on avouera au moins que le cœur du poète a dû y perdre en élévation et surtout en noble réserve. Peut-être serait-ce ici le lieu, avant d'entrer dans la carrière scientifique de M. Raynouard, d'en venir à une conclusion critique sur la valeur littéraire de son théâtre. En laissant dans l'ombre cette tragédie des *États de Blois*, contre laquelle Napoléon avait au moins autant de mauvaise humeur littéraire que de rancune politique, et en nous en tenant à ce succès éclatant et déjà si éloigné des *Templiers*, nous sommes forcé de dire, malgré notre vive sympathie, que l'appareil oratoire de cette politique générale et abstraite, le style quelquefois heurté par une langue rebelle à l'harmonie, ces maximes sonores et fréquentes qui semblent des échos grondans de Lucain et de Stace, et surtout la nature sacrifiée à l'idole stoïque et immuable du devoir, ne nous ont point échappé. Nous savons aussi bien que personne que le succès de M. Raynouard date de 1805 et que l'éclat de ses travaux sérieux a un peu rejeté en arrière, aux yeux de la génération actuelle, sa gloire poétique et théâtrale; mais, même en usant ici de la sévérité que la critique contemporaine montre envers le passé et aussi envers le présent, il serait injuste de ne point reconnaître que M. Raynouard, par le choix d'un sujet national et par l'énergie de l'action et du style, s'est entièrement séparé, ainsi que M. Lemercier, de l'école littéraire de l'empire. On nous permettra de ne pas insister sur ce point. Le ton général de cette étude montre assez notre intention, et il nous a semblé qu'en nous effaçant cette fois derrière le récit et en nous abstenant, à notre détriment sans doute, d'une manière plus dégagée et d'un procédé plus moderne, notre admiration et aussi notre affection seraient mieux à l'abri, et ne contrasteraient pas ainsi avec l'allure nécessairement moins indulgente de la critique.

Le dégoût que lui inspirèrent naturellement les combinaisons effrénées de la scène, éloignèrent M. Raynouard du théâtre. *Les Templiers* devaient être la dernière tragédie classique vraiment populaire. L'au-

(1) *Journal des Savans*, mars 1834. — Voici une phrase que certaines personnes seront peut-être bien aises de retrouver ici : « Il n'appartient pas à tous les auteurs de donner le signal des guerres civiles littéraires. Quel qu'en soit le résultat, il est rare qu'elles aient lieu à l'occasion d'ouvrages qui n'ont pas un mérite réel. » (*Journal des Savans*, juillet 1817, pag. 452.)

teur eût pu cependant tenter de nouveaux succès, car tous ceux qui ont été admis à lire ses pièces inédites, s'accordent à dire qu'elles brillent par des beautés d'un ordre élevé. *Scipion*, *Éléonore de Bavière*, ses premiers essais; *Don Carlos*, dont on loue l'action pathétique et le style nerveux; *Charles Ier*, dont la représentation fut arrêtée par la police de l'empire, et que M. de Talleyrand, dit-on, voulait faire jouer à la restauration; *Debora*, qui fut écrite sous le canon de l'invasion; *Jeanne d'Arc à Orléans*, précédée d'un prologue entre Voltaire et Shakspeare, et qui n'a pas été jouée faute d'actrice; telles sont les tragédies que laisse M. Raynouard et qui doivent être prochainement publiées. Il en sera de même de ses recherches sur *les Champs de Mai*, et du poème qui a pour titre: *Fénelon et le duc de Bourgogne*. On sait, par les fragmens lus à l'Institut, que ce dernier opuscule a pour sujet une visite aux Invalides, pendant laquelle l'archevêque de Cambrai donne à son élève une leçon d'histoire, d'après les tableaux qu'ils rencontrent. Une épopée intitulée *Judas Machabée*, qui rappelle, dit-on, la grandeur solennelle de la Bible, a aussi préoccupé long-temps M. Raynouard. Ce fut son œuvre privilégiée, et aussi sa dernière tentative poétique, bien que des idées d'achèvement et de correction l'aient çà et là préoccupé jusqu'à la mort. Nous ne parlons donc que pour mémoire de deux odes qu'il composa encore, son talent nous paraissant plutôt tragique que lyrique : *l'Ode à Camoens* (1819), qui fut traduite en portugais par le vieux et célèbre poète exilé Francisco Manoël, que connaissait M. Raynouard; et l'*Ode sur Malesherbes*, où l'on trouvait ces vers, à propos de Louis XVI :

Et quel roi fut absous quand on l'osa juger?

. . . . . .

A l'instant où leurs voix ont répondu : Coupable!
Leurs remords disaient : Innocent!

Nous voici arrivés à l'époque scientifique de la vie de M. Raynouard; mais pourquoi en 1827 donna-t-il sa démission de la place de secrétaire perpétuel, que lors de la mort de M. Suard (1817), il avait désirée et acceptée avec empressement? Cette résolution est restée un problème pour tout le monde. Quelques personnes assurent que la part prise par M. Raynouard, au sein de l'Académie, à l'adresse sur la liberté de la presse, vers 1826, avait mis quelque acrimonie dans ses rapports avec le pouvoir. Ce dégoût malgré une position indépendante, joint aux menées politiques pour les candidatures, lui fit-il prendre ce dernier et inébranlable parti? Il nous semble que son caractère libre, son humeur un peu sauvage et âpre au dehors, bien que fort abordable au fond, le mettaient à part de toutes les coteries d'élection, de toutes les intrigues de scrutin.

A partir des premières années de la restauration, M. Raynouard se voua donc presque exclusivement à l'érudition littéraire. Un premier projet d'histoire de la littérature des peuples d'Amérique, des recherches sur les templiers qui l'amenaient déjà aux Archives du royaume dès 1807, et des travaux historiques sur les états de Blois et les champs-de-mai, le mirent sur la voie de ces études, qu'on croit si arides, mais qui, par l'habitude et l'attrait relatif, détournent l'esprit de pensées plus tristes et ont aussi leur prix et leurs jouissances. Dès-lors M. Raynouard vit moins le monde encore qu'il n'avait fait jusque-là. Après le premier et ardent mouvement patriotique de *Caton*, n'ayant conservé de ce naturel entraînement qu'un noble et persévérant amour pour la liberté, avec des retours plus vifs, mais sans suite rigoureuse, il avait, dans les commencemens de sa réputation, fréquenté assez assiduement et familièrement la maison de Cambacérès. Demeurant plus tard à Passy, où la famille Delessert l'entoura, jusqu'à la mort, de tant de soins prévenans, de tant de sincère amitié, il ne revenait guère à Paris que pour les séances de l'Institut, ou pour d'autres soins littéraires. Ses lectures successives sur la langue romane le firent nommer en 1816 membre de l'Académie des Inscriptions. C'est à partir de cette même année jusqu'à 1821, qu'il publia les six volumes de *Poésies originales des troubadours*, tirés à mille exemplaires, devenus très rares aujourd'hui. L'excellente *Grammaire romane avant* 1100 avait, nous le croyons, précédé : aux essais informes et si peu intelligens de Raimond Vidal et du *Donatus Provincialis*, M. Raynouard faisait succéder une clarté parfaite, une exactitude sévère, une précision rigoureuse. Ce qu'il y a dans ce travail, comme dans les suivans, de philologie ingénieuse, de sagacité grammaticale, d'intelligence heureuse, nous ne pouvons que l'indiquer ici. C'est là une espèce de génie particulier (nous employons à dessein ce mot *génie* qui ne nous paraît pas déplacé), et M. Raynouard le possédait à un degré éminent. Il a porté la lumière là où il n'y avait que le chaos; il a donné une importance réelle et devenue nécessaire et appréciable à ce dont on parlait depuis des siècles, sans en avoir même la première notion. L'ardeur avec laquelle on s'occupe aujourd'hui de l'ancienne langue et des vieilles poésies de la France est due et remonte à M. Raynouard. Le premier élan vient de lui, et l'Europe lui a dès long-temps accordé cette gloire.

Mais à part les savantes recherches que personne ne s'est avisé de lui contester, à part le résultat général et important de ses travaux philologiques qui n'est nullement attaquable, le système que M. Raynouard a appliqué à son œuvre, a été l'objet de contradictions trop importantes dans la science, pour que nous ne les indiquions pas ici, tout en répétant encore que ses longs et patiens efforts n'en sont nullement atténués. Ce

qu'on a nié, ce n'est d'aucune façon l'idiome, que sa science et son courage ont retrouvé; c'est seulement la généralité primitive qu'il attribue à la *romane rustique*. Le président Claude Fauchet dans son livre sur *l'Origine de la langue et poésie françoise* (l. I. ch. III), à propos du serment des fils de Louis-le-Débonnaire, en trouve la langue *plutôt pareille à celle dont usent à présent les Provençaux, Catalans ou ceux du Languedoc u'à aucune autre*. Il en conclut que cette langue était la rustique romane d'alors, en laquelle Karle-le-Grand avait voulu que les homélies prêchées aux églises fussent *translatées*. Il cherche ensuite à montrer comment cette langue romane a été plus tard *chassée outre Loire, delà le Rhône et la Garonne;* il l'explique par le partage des enfans de Louis-le-Débonnaire qui rompit la correspondance d'un bout du pays à l'autre. La séparation de Capet qui suivit, apporta un plus grand changement encore, *voire doubla la langue romande*. A un autre endroit il montre cette première langue *romande* du serment de 842, séparée en trois langues qui vont se différenciant avec le temps, langue thioise-wallone en Flandre, langue française et langue provençale. Cette opinion ici à l'état d'aperçu naturel, comme elle l'est aussi dans Cazeneuve, Huet, Lebœuf, *l'Histoire du Languedoc*, et les bénédictins de *l'Histoire littéraire*, est celle que M. Raynouard formula plus tard, en l'étendant et la modifiant pour l'élever en système. Ainsi, selon le savant philologue, après la conquête romaine l'Italie, la France, l'Espagne, parlent un latin uniforme. Mais de la corruption de cette langue en naît une autre, où, sur dix mots, huit viennent du latin et deux ont une origine celtique ou germanique; cette langue, née des dissonnances nouvelles, des abréviations et des augmentations successives qu'amenèrent les rapports nouveaux des peuples, apparaissait à peine au VIe siècle, mais était au commencement du IXe déjà très avancée dans les sermens de Louis-le-Germanique et des sujets de Charles-le-Chauve. Que cette langue romane (qui doit tant à M. Raynouard) ait été une langue perfectionnée, formée, fixée et qui a accompli ses phases, c'est là une précieuse découverte du savant illustre dont nous déplorons la perte. Mais la romane rustique fut-elle parlée dans tout le nord de l'Italie, dans une grande partie de l'Espagne, en France et jusqu'aux bords du Rhin? a-t-elle donné naissance immédiate au catalan, à l'espagnol, au portugais, à l'italien, au français? C'est ce qu'ont nié des hommes trop célèbres dans le monde savant, pour que nous n'en fassions pas au moins mention. On a demandé pourquo cet intermédiaire dans la formation des langues néo-latines? On a dit que tant d'uniformité dans la barbarie supposerait une méthode dont l'absence était indiquée par la corruption de l'ancienne langue. Le peu de place que M. Raynouard a accordé à l'influence germanique et celti-

que dans la formation de la romane rustique, a été aussi l'objet de plusieurs critiques, et l'on a objecté que la plupart des rapprochemens, des analogies, des affinités qu'il trouvait entre les mots de la littérature provençale et ceux des langues de l'Europe latine, pouvaient très bien se rapporter non à une langue une et intermédiaire, mais à la source commune, le latin. Enfin (et cette objection ne nous semble pas la plus facile à réfuter) on a observé qu'il était difficile de concevoir une langue qui, seulement parlée et laissant au latin sa vieille prédominance littéraire, s'étendît presque à tout l'empire de Charlemagne, et cela au milieu d'une société non constituée encore et en proie aux invasions. Quoi qu'il en soit, nous renvoyons, pour ces objections, au livre publié récemment en Angleterre par M. Liwis, et mieux encore aux leçons de M. Villemain sur la littérature du moyen-âge, où elles sont exposées avec tout le tact et la lucidité désirables. M. Fauriel, si compétent en pareille matière, a aussi consacré plusieurs séances de son cours de la Faculté des Lettres à examiner le système de M. Raynouard. Nous regrettons que d'autres travaux l'aient empêché de publier le résultat de ses savantes recherches sur ce point.

Ces contradictions, sur lesquelles il nous paraît convenable de ne pas insister dans une étude écrite surtout *professione pietatis*, n'ôtent d'ailleurs nullement leur prix aux grands travaux de M. Raynouard, qui, après avoir essayé de montrer l'universalité collective de la langue romane rustique sur tous les points de l'Europe latine, la considère en particulier dans la littérature du midi, chez les troubadours. Abandonnant ainsi l'idiome plus rude et un peu postérieur des trouvères à son savant mais moins perspicace collègue l'abbé De Larue, il étudia le génie lyrique provençal dans ses différens modes de manifestation, chanson, son, planh, tenson, sirvente, pastorelle, épître, novelle et roman, dans les cours d'amour, comme chez les Vaudois, au XIe et au XIIe siècle. Si M. Raynouard a montré trop de discrétion, trop de réserve peut-être pour les mots non compris, comme pour les passages inexpliqués encore, tout le monde reconnaîtra, avec nous, que la laborieuse patience et le génie philologique qu'il a déployés dans toute la dernière partie de sa consciencieuse carrière, ont laissé de grands et durables monumens. Que de rectitude dans les classifications! que de rapprochemens ingénieux! quelle unique et prodigieuse sagacité!

Quant à la découverte grammaticale importante sur la règle de l'S (1), découverte qui régularise la langue romane, les bénédictins l'avaient

(1) Usitée au singulier dans les cas directs, supprimée dans les cas obliques; usitée au pluriel dans les cas obliques, supprimée dans les cas directs.

seulement indiquée dans quelque note, mais sans en rien tirer. Duclos, en un mémoire d'ailleurs assez léger, lu à l'Académie des Inscriptions (1), avait dit en propres termes : « On peut faire une remarque sur nos anciens écrivains, soit en vers, soit en prose, c'est qu'ils écrivent presque toujours les pluriels sans S, et qu'ils en mettent au singulier. » Marot, dans son édition de Villon, avait en note remarqué, à un endroit, que cet auteur mettait l'S au singulier, *selon l'usage des vieux*. Mais la raison philologique n'a été aperçue que par M. Raynouard, ce qui constitue la vraie découverte. Ses travaux sur la langue romane continuent donc dignement et avec éclat les travaux obscurs de Sainte-Palaye. Avec les écrits de M. de Sismondi sur les littératures du midi, avec le glossaire de M. de Roquefort, et les études de M. Wilhelm Schlegel (qui entretenait de nobles rapports scientifiques avec M. Raynouard), ils ont contribué à appeler enfin l'attention sur une littérature méconnue et à rendre une valeur réelle à la langue de nos pères. On peut avancer, sans qu'il y ait matière à contradiction, que M. Raynouard, le premier et le plus ingénieux de ceux qui se sont occupés de ces travaux, laisse à la science un nom qui ne périra pas. Ce que Cuvier fit pour les fossiles, l'auteur de la *Grammaire romane* l'exécuta pour la littérature provençale.

Ces nobles et sévères recherches, ainsi que les soins du secrétariat de l'Académie française, occupèrent M. Raynouard pendant toute la première portion de la restauration. Cependant le droit municipal et le grand mouvement communal du XIIe siècle, sur lequel les savans travaux de M. Augustin Thierry avaient attiré l'attention, le préoccupaient dès long-temps, et il avait amassé sur ce point une foule de textes et de documens. Les projets de réforme municipale, sous le ministère Martignac, furent une occasion politique pour M. Raynouard de publier le résultat de ses travaux (2). On ne peut méconnaître que, venant après MM. Parent-Réal et Dufey, et surtout après le remarquable livre de M. Leber, il n'ait mieux établi que ses prédécesseurs la perpétuité du régime municipal romain dans les villes du sud, et même à Reims et à Paris. Mais il est impossible, ce nous semble, de suivre plus loin M. Raynouard, et les conséquences systématiques auxquelles il arrive, nous paraissent, nous l'avouons, beaucoup trop exclusives et absolues. Les travaux d'Hulmann et de Mlle de Lézardière avaient déjà mis en lumière la conservation incontestable d'une partie des institutions romaines dans le midi; mais ce qu'il y a de vrai et de rigoureusement admissible en ce sens se trouve dans les savantes recherches de M. de Savigny. M. Raynouard,

(1) Sur l'origine et les révolutions de la langue française, janvier 1741.

(2) *Histoire du droit municipal en France sous les trois dynasties*, 1829, 2 vol. in-8°.

dans son livre aussi plein, aussi riche que possible, de textes et de citations, a donc exagéré la perpétuité des municipes romains et détruit à tort le grand mouvement social du XIIe siècle. « Le droit municipal, dit-il, ne pouvait se passer de priviléges conférés par les chartes des communes, mais celles-ci supposaient ordinairement l'existence préalable du droit municipal. » Cela peut être vrai jusqu'à un certain point, et nous ne le contesterons pas; mais on ne peut nier que le mouvement communal nouveau n'ait été presque entièrement méconnu par M. Raynouard. De même que les confirmations royales avaient un autre but que l'appât du gain, les chartes d'affranchissement tiraient leur origine non-seulement des traditions romaines, mais d'un besoin populaire, mais de la nécessité historique de l'introduction du tiers-état dans le développement national. Le but politique de M. Raynouard l'a conduit dans une fausse voie. En voulant donner au droit municipal la légitimité du temps, il a négligé des données qui avaient une valeur historique incontestable. Certes, il y avait loin de la municipalité romaine, où les curiales étaient, pour ainsi dire, liés aux magistratures comme à une autre glèbe, et où on arrachait les prêtres aux autels pour les rendre à la curie (1); il y avait loin de là, disons-nous, aux jurats, aux mayeurs et aux échevins du XIIe siècle! Et maintenant faut-il attribuer l'origine du mouvement communal à l'alliance des familles romaines et de la race germanique contre le régime féodal, ainsi que le veut M. d'Eckstein? Faut-il en croire le système de M. Raynouard, ou bien adopter exclusivement les vues des *Lettres sur l'Histoire de France*, sans croire que M. Augustin Thierry ait quelquefois affirmé avec l'entraînement un peu absolu d'un noble martyr de la science? Si on voulait arriver au vrai, autant du moins que cela est donné à l'homme, il serait, ce semble, nécessaire d'adopter à la fois ces élémens divers, qui ont tous, non simultanément sans doute, mais successivement et pour leur part, contribué à l'établissement des institutions municipales. De la sorte, on serait amené aux conséquences élevées qui n'ont pas échappé à la sagacité historique de M. Guizot, et que M. Rossi a adoptées depuis, du moins en partie.

On peut encore reprocher à M. Raynouard d'avoir exagéré le mauvais côté de la *lèpre féodale*, suivant une expression qu'il dit n'être pas une *hyperbole déclamatoire*. « On s'efforça, avance-t-il, de forger et de river les chaînes qui retenaient le peuple des campagnes attaché au pilori seigneurial..... Un des plus grands reproches, ajoute-t-il encore, que la féodalité me paraisse mériter, c'est d'avoir fait oublier aux Français, en les avilissant et les dégradant, qu'ils étaient les sujets d'un roi et les enfans d'un Dieu; elle les déshéritait ainsi du présent et de l'a-

(1) S. Ambr., epist. 40, ad Theod.

venir. » On sent que les vieilles et émouvantes sympathies du temps de *Caton d'Utique* reparaissent là, malgré la sévérité de l'historien impartial. Ce n'est pas (à Dieu ne plaise!) que nous voulions nous constituer le défenseur du régime féodal, et insérer comme nôtres quelques-unes des pages de M. de Boulainvilliers. Seulement, tous ceux qui ont lu les leçons consacrées à l'examen du système féodal, dans l'*Histoire de la civilisation en France*, comprendront le côté, sinon louable, au moins fort pardonnable, négligé par M. Raynouard dans son appréciation. Les reproches qu'il fait à la chevalerie, bien qu'outrés, nous paraissent plus justes et mieux fondés; car cette époque a fourni la singulière et inexplicable coexistence de la barbarie dans les actions et de la pureté dans les idées. Il faut cependant qu'il y ait eu au fond un peu de cette noble bravoure, de ce dévouement poétique ridiculisé depuis avec tant de génie par Cervantes; et ce n'est pas à tort que les romans de chevalerie ont pu célébrer d'autres héros que Gui Truxel, Thomas de Marle et Hugues du Puiset. M. Raynouard, qui avait été si indulgent aux Templiers, et qui, par la nature de son esprit franc et droit, était assez porté aux réhabilitations historiques, eût pu traiter avec un peu plus de bienveillance ces *héros détrousseurs*, ces *brigands titrés*, comme il les appelle. M. Daunou (1) a aussi reproché à M. Raynouard d'avoir trop insisté sur les élections religieuses, qui, à notre sens, provenaient autant de l'esprit primitif du christianisme lui-même, que de l'influence des municipes romains.

Sauf quelques pages éloquentes à propos de l'établissement du christianisme dans les Gaules, sauf le dernier chapitre, écrit avec une certaine énergie et beaucoup de vivacité et de mouvement, le style, d'ailleurs pur et parfaitement clair, de l'*Histoire du droit municipal* est à tout moment coupé par des alinéa dont l'isolement et la brièveté mettent un certain arrêt dans la pensée, qui nuit à l'enchaînement des idées et force le lecteur à des efforts fatigans et à chaque instant renouvelés. On dirait un chemin rompu sans cesse, à angle droit, et qui perdrait par là ses marges doucement sinueuses et arrondies. Nous concevons facilement ce défaut chez M. Raynouard, dont l'organisme vif et bouillant ne le laissa jamais cinq minutes assis, et lui conserva jusqu'à la fin cette ardeur, que n'avaient pu éteindre un travail assidu et une nature concentrée et noblement voilée en ses profondes sensations.

Le but politique de M. Raynouard dans l'*Histoire du droit municipal* était le rétablissement des priviléges communaux détruits par Louis XIV. L'indépendance de l'administration locale et le choix libre des magistrats destinés à surveiller les intérêts particuliers lui semblaient une des régéné-

(1) *Journal des Savans*, juin 1829.

rations les plus importantes de l'ordre politique. Nous ne chercherons pas à atténuer cette noble conviction. Peut-être serait-il bon cependant de conseiller à ceux qui partagent cette généreuse illusion, la comparaison de l'état actuel des villes en France, par rapport au pouvoir central, avec l'état des cités du moyen-âge envers la féodalité et la royauté. Cela fait, et l'analogie cherchée, sans qu'on ait pu la trouver, il faudrait persuader au législateur, s'il avait du temps à perdre, d'assister aux délibérations d'un conseil municipal de province et d'étudier quelque temps le caractère général du *maire* et des *adjoints*, qui ont remplacé les jurats dans l'antique échevinage. Nous doutons qu'après avoir vu ce qu'il y a d'étroit et d'arriéré dans les administrations locales, on en vienne à désirer le rétablissement de la commune du XIIe siècle ou de la curie romaine. La France n'est plus dans les mêmes conditions, et si quelques-uns des anciens priviléges municipaux peuvent encore être utiles, la plupart, selon nous, appartiennent à une société qui a fait son temps. — M. Raynouard s'occupait, dans ces dernières années, d'un nouveau travail sur les troubadours, qui devait avoir six volumes, comme le premier. Un seul a été publié (1). L'auteur, ayant d'abord comparé les formes grammaticales, voulait faire la même chose pour les lexiques. Le gouvernement avait souscrit pour deux cent cinquante exemplaires à la première collection, par l'entremise de M. de Blacas. Cette fois, M. Raynouard est mort avec la crainte que son beau monument ne reste inachevé. Cette pensée amère lui fut d'autant plus présente à sa dernière heure, que la fortune honorable due à ses infatigables travaux avait été absorbée presque en entier dans ces dernières années. On l'a dit sur sa tombe, le temps est venu de soulever le voile d'une générosité aussi modeste que rare. Quand il eut appris les pertes considérables de sa famille, M. Raynouard se regarda comme solidaire d'engagemens qui n'étaient pas les siens. Lui qui montrait tant d'économie dans la vie de tous les jours, il n'hésita pas un instant, et ce sacrifice ne parut point lui coûter. C'est ainsi que, plus jeune, avocat encore, il s'était chargé d'un procès à propos d'une prise maritime. Personne n'avait voulu défendre cette cause sans espérance, qui paraissait pourtant juste à M. Raynouard, auquel on avait offert une forte part dans le gain. Le procès réussit, et il s'agissait de 300,000 francs pour l'avocat,

(1) M. Just Paquet, son exécuteur testamentaire, connu par un Mémoire sur les institutions provinciales, couronné à l'Académie des Inscriptions; M. Pellissier, qui a été honoré par M. Raynouard du nom de son collaborateur; enfin, M. Léon Dessalles, employé distingué des Archives du royaume et ancien secrétaire de l'auteur des *Templiers*, se proposent de livrer au jour le reste de ce travail, dont la publication est attendue avec impatience par l'Europe savante.

mais il ne voulut rien accepter, et il réclama seulement 60 francs de frais d'avances. Si Fournel vivait encore, il eût pu recueillir ce trait, qui eût peut-être été le seul du même genre dans son *Histoire des avocats*.

Dès la reprise du *Journal des Savans*, en 1816, M. Raynouard en fut l'un des rédacteurs les plus assidus; il y publia, en vingt ans, cent quatre-vingt-douze articles, depuis le compte rendu du *Roman de la Rose*, édité par M. Méon, jusqu'à l'examen des récens volumes de l'*Histoire littéraire*, qui parait après sa mort. — A propos de l'*Histoire de Pie VII*, de son collègue M. Artaud, il écrivait au *Journal des Savans*, il y a quelques mois, ce parallèle entre l'empereur et le pontife; la haine du vieux citoyen dévoué à la liberté, et peut-être aussi un peu d'amour-propre de poète blessé et mal guéri, y apparaissent, malgré la sévère austérité du savant :

« Napoléon s'éleva lui-même au rang suprême avec une hardiesse préméditée; il n'attendit pas que la fortune vînt à lui, il la brusqua avec succès, et, renversant tour à tour les barrières qui le séparaient du pouvoir, il se fit premier consul, il se fit empereur. Chiaramonte, modeste dans ses vœux, heureux de son obscurité, fut appelé successivement, et presque malgré lui, à des dignités ecclésiastiques; et quand tous les suffrages se réunissaient pour lui offrir la tiare pontificale, il se refusait encore le sien... L'un, fils de la liberté, parvenu en se déclarant son défenseur, l'a étouffée dès qu'il a pu le faire avec impunité; l'autre, fils de la religion, n'a cessé de lui consacrer tous ses instans, tous ses vœux; et, acceptant pour elle les chagrins, l'exil, la prison, lui est demeuré fidèle jusqu'au dernier soupir. »

Puis à la mort résignée de Pie VII, jouissant du sentiment de sa vertu et de cette espérance qui n'abandonne jamais l'opprimé, M. Raynouard oppose la fin inquiète de Napoléon dans l'exil. Après avoir montré le captif de Sainte-Hélène, par un de ces retours de fortune qui sont la leçon de l'histoire, envoyant demander un confesseur à ce même pontife auquel ses agens avaient refusé l'accomplissement de cette consolation religieuse, il finit par conclure, comme cela n'est pas étonnant de sa part, que Bonaparte a su subjuguer l'admiration, mais qu'il ne mérite pas la reconnaissance. — Il ne faut pas croire que tous les articles de M. Raynouard, au *Journal des Savans*, soient écrits du même style que le fragment qui précède. Mêlé sans cesse de citations, et loin d'être plein et nourri comme ici, il tourne souvent à la concision. On eût même dit, dans les derniers temps surtout, qu'à force de parler des vieux poètes, il leur empruntait quelques-unes de ces vieilles formes elliptiques, où le verbe fait presque défaut.

M. Raynouard, affligé et triste des places vides que la mort laissait cha-

que jour à côté de lui, et sentant sa santé s'altérer de plus en plus, mourut à Passy le 27 octobre 1836. Son convoi nous a laissé une impression triste. L'auteur des *Templiers* était, depuis trente ans, membre de l'Académie française, dont il pouvait passer, ainsi qu'on l'a fort bien dit, pour la loi vivante. Toujours associé à ses travaux, il avait formé pour elle la collection complète des œuvres des académiciens depuis la fondation. Eh bien! nous le disons à regret, quatre membres seulement assistèrent à cette cérémonie dernière. Encore M. de Pongerville, directeur, et M. Villemain, secrétaire perpétuel, y étaient-ils désignés par leur charge. On assure qu'un des deux autres membres, habitant Passy, et qui sait aiguiser tout l'esprit mordant du XVIIIe siècle sous le couvert des convictions politiques d'une autre époque, ne put s'empêcher de dire en voyant ce nombre de quatre : « Il ne nous manque qu'un zéro pour être au complet. » Le premier corps littéraire d'Europe avait-il oublié son ancien secrétaire perpétuel au milieu des travaux d'érudition qui ont occupé exclusivement toute la dernière partie de sa vie, et voulut-il le punir sur sa tombe de cette prédilection pour l'Académie des Inscriptions, dont les membres ont assisté en grand nombre aux obsèques de leur confrère assidu? Nous ne savons. Mais quand M. Raynouard, il y a quelques mois, devinant sa fin prochaine, insista pour faire accepter à son ami et élève, M. de Pongerville, la présidence de l'Académie française, ne pressentait-il pas cette triste indifférence? ne voulait-il pas au moins qu'une voix aimée retentît sur sa tombe? Nous serions presque tenté de le croire.

Jusqu'ici et à dessein, nous n'avons guère été que simple narrateur. Nous convient-il en effet, à nous qui n'avons connu M. Raynouard que dans les derniers temps, de tracer le portrait de cette nature rude au dehors, peu faite au monde, un peu rugueuse en ses contours, mais bonne et facile sous l'écorce, et cachant aux secrets replis une sensibilité d'autant plus vive, qu'elle était conservée et refoulée à l'intérieur, sans jamais percer ce qu'il y avait de sauvage et d'inculte dans l'enveloppe?

Comme homme privé, il possédait ce dévouement inviolable en amitié, cette sincérité d'enfant, cette religion du devoir, ce langage mâle et bref, ces reparties tranchées, ce caractère tout en dehors, qu'un grand critique note chez Corneille. Vif et sans hésitation dans ses mouvemens comme dans ses actions, là il rompt subitement un mariage noué, à cause d'une crême demandée d'un ton de colère; ici, avec une aussi prompte et aussi irrévocable résolution, il donne, sans cause apparente, sa démission de secrétaire perpétuel. Jamais il ne regretta ces dernières fonctions, et récemment encore, a dit une voix éloquente sur sa tombe, il se félicitait que son brillant héritage fût passé entre des mains faites pour en augmenter l'éclat. Philosophe pratique, rempli de fran-

chise et de simplicité dans ses conseils littéraires, facile aux jeunes gens, et plein d'obligeance, sans démonstration vaine, M. Raynouard vivait depuis long-temps loin du monde, adonné aux travaux d'érudition, auxquels il se mettait avant le jour, ce qui le renvoyait au sommeil à l'heure où nos soirées commencent. On ne l'y rencontrait jamais. C'est à peine si dans les premiers temps il avait fréquenté les dîners de Cambacérès, qu'il connaissait d'autrefois. Il vit cependant, vers 1815, Mme de Staël, et ses *Mémoires* contiennent le récit fort curieux de cette entrevue piquante avec l'auteur de *Corinne*. M. Guérard lui a aussi entendu raconter avec infiniment d'esprit un voyage d'agrément (l'unique sans doute de sa vie) où les couplets, l'impétueuse gaieté et la boutade provençale si incisive, ne firent point défaut.

Erudit, M. Raynouard mit toujours autant de franchise dans ses systèmes que de persévérance dans ses travaux. Les contradictions ne le fâchaient pas, et en fait de discussions scientifiques il disait : «Tirez des étincelles des cailloux, tant que vous voudrez, mais ne vous les jetez pas à la tête.» Poète, il avait cette manière forte et simple, solennelle et sobrement arrêtée, qui le séparait de l'école descriptive de l'empire. Sa poésie, pourtant, était de celles qui se lient en quelque sorte à un certain mouvement du sang, à la chaleur et au nerf de la jeunesse. Plus tard il se retira absolument vers l'érudition et les travaux sévères. Après avoir, à son beau moment, éclaté avec l'accent sonore de l'hémistiche cornélien, après avoir déployé la vigueur serrée, *le coup de fouet*, comme il disait, avec son accent provençal fortement prononcé, son talent se sépara du public par une austère réserve, par une noble susceptibilité; il se mit *sous la rémise*, ainsi qu'il disait encore, pour ne plus s'adresser à la foule, mais aux hommes rares et sérieux que préoccupe l'histoire du passé. — A propos d'accent provençal, on peut dire que M. Raynouard en avait *l'esprit rude*, de même que Sieyes, dans son parler agréable, en avait *l'esprit doux*.

En mourant, M. Raynouard laisse presque la dernière place vide parmi ces écrivains laborieux et infatigables comme dom Bouquet, Ducange, Godefroy, et dont M. Daunou, peut-être, est maintenant l'unique et vénérable représentant. Pour le travail, en ajoutant la sagacité, c'était le Daru de la science littéraire. Avec la vie brisée, répandue et sans suite, comme elle le devient de plus en plus en ce siècle, les grands monumens paraissent presque impossibles à édifier. Y a-t-il beaucoup d'écrivains de notre époque dont on pourrait dire à la fois comme de M. Raynouard : Il a reconstruit une langue, il a produit la dernière tragédie française, et avec un caractère désintéressé et intègre, il a défendu la liberté?

CH. LABITTE.

LETTRES POLITIQUES.

N° I.

J'hésite à vous écrire, monsieur, car j'ai vu, depuis peu de jours, le côté *domestique* des affaires, et je me sens peu de respect pour ces grands débats politiques, dont les principaux acteurs m'apparaissent, en déshabillé, malgré moi. J'ai beau me dire qu'il s'agit des destinées de la France, que ces petits leviers imperceptibles soulèvent les imposantes masses de la chambre des pairs et de la chambre des députés, et que le point d'appui tant cherché par le grand politique Archimède pour faire mouvoir le monde, celui sur lequel veulent se poser tous les partis, et d'où ils se chassent tour à tour, *l'amour-propre*, ce coin du cœur de l'homme, vaut la peine d'être examiné dans ses moindres replis; je balance encore à vous montrer toute la petitesse de nos grandes choses, et à vous faire le récit des évènemens politiques de ces derniers jours, le microscope à la main. — Il est vrai qu'il ne s'agit pas des

révolutions de quelques astres, et qu'un télescope me serait bien inutile, en vérité.

Un homme qui, du haut de la cime immense où le ciel l'a mis, ne juge pas avec moins de sagacité que s'il était placé aussi humblement que nous le sommes, nous autres, définissait le gouvernement constitutionnel : « Un état où toutes les intelligences d'un pays, au lieu d'être employées au salut commun, sont occupées à se combattre. » Nous n'avons pas le droit de parler ainsi, et les institutions qui nous ont dotés, avec la liberté, de tant de grands talens, et qui ont mis au jour, d'un côté du détroit, Pitt, Fox, Canning, et de l'autre, Benjamin Constant, Foy et Casimir Périer, doivent assurément nous rendre glorieux et nous êtres chères; mais il est bien permis de se demander, dans un moment de rêverie et de loisir, ce que serait la France, s'il existait une puissance assez forte pour contraindre M. Guizot à tendre la main à M. Mauguin, à M. Odilon Barrot, à M. Berryer, et même à M. Thiers! Quelle France que celle-là, et comme elle marcherait tout d'un pas, pour le bien de l'humanité, à la domination de l'Europe et du monde! Dieu nous garde du despotisme qui rend compactes les nations, et qui les réunit d'une main souvent bien rude; mais défendons-nous un peu de l'excès de liberté et d'indépendance qui disjoint les peuples et qui les éparpille! Nous voilà montés bien haut, monsieur; redescendons, s'il vous plaît, vers nos affaires d'état.

Il me semblait à moi, en voyant les choses tout en gros, et du haut d'une tribune de la chambre des députés où je vais quelquefois m'asseoir, que nous avions un ministère, un ministère de réaction, si vous voulez, ou d'ordre, si vous l'aimez mieux, privé de talent de tribune, selon les uns, doué d'une sage et silencieuse réserve, selon d'autres qui sont mieux informés peut-être, mais un ministère enfin, un ministère avec toutes ses qualités et ses attributions, avec un chef, — ou deux, avec un ministre des affaires étrangères qui parle pour le ministre de l'intérieur au besoin (et ce besoin vient souvent); avec un ministre de l'instruction publique qui, à son tour, ou plutôt hors de son tour, a de l'éloquence pour le ministre des affaires étrangères; un ministère avec des amis nombreux qui le ruinent

par leurs votes favorables, et des ennemis, assez nombreux aussi, quoique en minorité, qui le servent par leurs boules noires, ce qui fait qu'il vaudrait mieux pour lui compter quelques ennemis de plus ou quelques amis de moins. Enfin, tout considéré, c'était là, selon moi, un cabinet compact, fait pour durer et faire son chemin avec ses doctrines, pour peu que les doctrinaires aient des doctrines; mais encore une fois, monsieur, je le voyais de loin.

Dans cette tribune de la chambre des députés, que je fréquente les jours de pluie, il vient des hommes qui ont été ministres ou qui le seront, ou qui ont mérité de l'être, des gens bien versés dans la partie secrète des affaires publiques, qui donnent là des nouvelles qu'on paierait au poids de l'or dans la tribune voisine, qui est la tribune des journalistes, si on avait de l'or dans la tribune des journalistes. Quant à moi, je m'étonne que des gens qui savent si bien les choses, les disent ainsi pour rien.

J'étais dans cette tribune pendant la discussion de l'affaire Conseil. Je ne voyais pas les ministres, qui tournent le dos au public, comme il est d'usage; mais il me semblait qu'ils étaient impatiens d'expliquer cette scandaleuse affaire, qui a compromis tout le monde, même MM. les espions, quand mon voisin m'arrêta dans mes observations, et me fit remarquer, au banc ministériel, un certain mouvement d'épaules qu'il connaît depuis des années, dit-il, et qui dénote peu d'envie de parler. J'appris aussitôt ce qui en était, et bientôt ce qui s'en est suivi dans le ministère. Il faut reprendre la chose de plus loin.

Quand le ministère du 22 février s'écroula sous la question de l'intervention, M. Guizot était au château de Broglie, attendant, je ne dirai pas sans impatience, le pouvoir qui lui revient avec une sorte de régularité périodique. M. Molé lui proposa, par quelques intermédiaires bien connus, de s'associer à lui pour former un cabinet dont M. Molé se réservait la présidence. On sait que M. Guizot vint aussitôt à Paris et reprit le poste modeste qu'il avait déjà plusieurs fois occupé. Dès ce moment, M. Guizot et M. le comte Molé se sont trouvés vis-à-vis l'un de l'autre.

M. Guizot, monsieur, est un homme qui a été souvent méconnu. Tout au rebours de M. Molé qui a tant de dégoût pour le pouvoir,

qu'il a retardé trois ans de le prendre de peur qu'il n'eût pas assez de chances pour le conserver, M. Guizot l'aime tant, lui (je parle du pouvoir et non de M. Molé), qu'il n'hésite jamais à s'en saisir dès qu'il le peut, et à entrer dans un ministère, n'importe comment. Il faudrait avoir soi-même bien peu d'élévation dans l'esprit pour ne pas reconnaître en M. Guizot un homme supérieur. Il n'a cherché dans l'exercice du pouvoir, il n'y a trouvé ni la richesse ni les honneurs, et cette justice, je me plais à la lui rendre, ainsi qu'à M. Thiers; car dans quel pays de l'Europe trouver, je vous prie, deux hommes qui aient été si long-temps à la tête de l'administration, du gouvernement pour mieux dire, et qui se soient retirés comme eux sans hautes dignités, sans titres et sans de grandes et lucratives fonctions? Mais M. Guizot se dédommage par le pouvoir seul. A le regarder tel qu'il est, comme un homme droit et désintéressé, on se laisse aller volontiers à l'idée du sage aux affaires, qui a médité vingt ans comme Hobbes, rêvé un état politique comme Bacon, et qui se remet chaque fois à l'œuvre, avec la patience de l'abeille, pour ajouter quelques cellules à sa monarchie ou à sa république, et la cimenter peu à peu. Mais non; le désintéressement de M. Guizot va jusqu'à l'abandon de ses propres principes, il lui suffit d'être ministre; alors il règne, mais il ne gouverne pas. Loin de là, il se laisse presque entièrement gouverner par d'autres; il subit plusieurs maîtres, les uns d'en haut et les autres d'en bas, et tout son talent, toute l'activité de son esprit, tout ce qu'il y a dans cette tête d'intelligence, de force et de pensée, est employé à mettre d'accord ces deux influences, souvent si opposées. De là la faiblesse et la crainte qu'il éprouve dès qu'il s'agit de monter le second degré du pouvoir, et de se placer sans façon au faîte. C'est l'embarras d'Iccius : *Quid volit et possit rerum concordia discors?*

Aussi, M. Guizot, qui entre si naturellement et avec si peu d'efforts dans un cabinet, ne se trouve bien à l'aise que dans son département de l'instruction publique. Son ambition s'arrête là. Il fut donc satisfait quand M. Molé lui proposa de reprendre son ancien portefeuille, et il se réserva seulement de placer un de ses adhérens au ministère de l'intérieur, et de le faire surveiller par un de ses intimes qu'il mit près de lui. M. de Gasparin fut chargé de

garder le portefeuille de l'intérieur pour le compte de M. Guizot, et M. Rémusat, pour plus de sûreté, chargé de garder M. de Gasparin.

C'est que M. Guizot craint par-dessus tout le ministère de l'intérieur, qui est en effet, de toutes les tortures politiques, la plus poignante et la plus cruelle. On ne sait pas assez de quelle somme de courage et de résignation il faut être doué pour l'endurer. M. de Montalivet n'a pas eu trop de tout ce bel ensemble de dévouement, de prudence et de jeunesse qui le distingue, pour supporter si souvent ce fardeau, et pour s'offrir encore, quand il le faut, à le porter. M. Thiers, qui a combattu dans ce poste, pendant plusieurs années, les villes et les populations soulevées, les assauts virulens de l'opposition, y avait vu blanchir ses cheveux, et quand huit jours de repos lui étaient devenus nécessaires, il n'avait pas trouvé un de ses collègues qui voulût se charger des inquiétudes passagères de *l'intérim*. Eh quoi! se disait-on, répondre de la tranquillité de la France, bien plus, de la tranquillité de Paris! veiller d'un œil sur Lyon et de l'autre sur Strasbourg, commander aux préfets et obéir à la chambre; avoir sur les bras les factions et la police, les prisons et les théâtres; vivre, même rien que huit jours, sur ce sol brûlant où tout vous mine et vous dévore! M. de Rigny, tous les ministres, et M. Guizot surtout, qui avait passé quelques mois dans ce supplice, en avaient reculé d'effroi, et ce ne fut qu'après de vifs reproches que M. Thiers trouva en M. de Broglie assez de générosité et de dévouement pour se décider à subir une semaine le poste si envié que M. Thiers occupait depuis trois années, et quelles années!

M. Guizot se flattait d'ailleurs, et avec une sorte de raison, on ne peut le nier, que le ministre de l'instruction publique, se nommant Guizot, serait le véritable président de ce ministère. C'était une belle perspective. Il se voyait la clé de voûte du nouvel édifice politique, et il se saisissait déjà en espérance de la position de M. Thiers dans le cabinet du 11 octobre, quand la volonté de M. Thiers et la menace de sa démission étaient une sorte de *veto* dans le conseil. Dans le ministère actuel, M. Guizot n'avait même pas besoin de parler et de s'opposer, il lui suffisait de se taire pour faire trembler le cabinet, qui se serait trouvé sans orateur et traî-

treusement abandonné à l'éloquence de M. de Rosamel et de M. de Gasparin.

Peu de jours suffirent pour montrer à M. Guizot qu'il avait compté sans M. Molé, sans M. Royer-Collard, ce vieux roi de la doctrine, égorgé par l'ambition de M. Guizot, et qui apparaît à son ancien sujet comme le spectre de Banquo, chaque fois que M. Guizot vient prendre place à un banquet ministériel. Que d'efforts il a fallu à M. Guizot depuis la formation de ce ministère pour échapper à la dent de son vieux père Saturne, qui veut le dévorer, et dont il peut montrer quelques morsures!

Le combat se livrait, à la manière de l'Odyssée, sur le cadavre de M. de Gasparin, déjà mort, quoiqu'il se promène tout embaumé dans cette vallée de misère qu'on nomme le ministère de l'intérieur. Il s'agissait de cette affaire Conseil qui a fait dans le cabinet, et hors du cabinet, plus de ravages qu'on ne pense. M. Guizot, qui a laissé M. Molé et M. de Gasparin s'en tirer comme ils pouvaient à la chambre, avait eu la pensée de se charger, dans les bureaux, des explications que demandait la commission de la chambre des députés. M. Molé accepta d'abord avec reconnaissance la proposition de son collègue, mais la réflexion entra dans son cabinet avec M. Royer-Collard qui survint, et lui demanda s'il n'était pas président du conseil, et surtout ministre des affaires étrangères? A ce titre, non-seulement il ne devait pas endurer que M. Guizot se présentât devant la commission pour expliquer l'affaire Conseil, mais il ne devait pas permettre que le ministre de l'intérieur l'accompagnât en cette circonstance. Il fallait aller seul, s'expliquer seul, et ne pas perdre une si belle occasion de montrer à la chambre que le président du conseil n'était ni le protégé ni le pupille de M. Guizot.

M. Royer-Collard, ce grand rieur sérieux, qui depuis six ans gouverne la chambre par son silence goguenard, et en fermant dédaigneusement sa main pleine de vérités qu'il ne laisse échapper que le soir, dans le cénacle respectueux de ses deux ou trois derniers fidèles, ne cessa dès ce moment de pousser M. Molé hors du cercle que croyait lui avoir tracé M. Guizot, et de le lancer à la tribune en lui persuadant que, loin de se laisser entraîner aujourd'hui par des discours éloquens et par des paroles fleuries, la cham-

bre s'est décidée à adopter la manière du bonhomme Chrysale, à vivre de bonnes *lois* et non de beau langage. De qui M. Royer-Collard voulait-il s'amuser ces jours-là, de M. Molé, dont l'assurance à la tribune et la parole assez nette ont déconcerté ceux qui ne voulaient que rire de son embarras, sans intimider ceux qui avaient résolu de le combattre, ou de M. Guizot, qui s'est résigné d'assez bonne grace, en apparence, à la suprématie si publiquement et si fréquemment exercée de son collègue? Je l'ignore, et, certes, ce n'est pas M. Royer-Collard qui nous le dira.

Il vint encore à M. Molé d'autres auxiliaires que le président du conseil n'attendait pas. Quelques anciens amis de M. Thiers s'étaient formé certaines habitudes d'aversion contre les doctrinaires, et trouvaient que c'était une condition bien dure que de changer à la fois et si brusquement de haines et d'affections. Depuis long-temps, aussi, ils s'étaient accoutumés à la fréquentation du pouvoir et aux douceurs qui en résultent. Ceux-là se trouvaient très heureux de se rapprocher de M. Molé, en l'isolant du cabinet doctrinaire, et en le décorant du titre de membre égaré du centre gauche. A ce titre, M. le comte Molé recueille leurs votes et jouit de leurs suffrages.

Or, après que M. Royer-Collard, en haine de M. Guizot, eut décidé M. Molé à se rendre seul devant la commission de la chambre, pour expliquer l'affaire Conseil, et quand cette discussion eut frappé à mort feu M. de Gasparin, il fut grandement question de le remplacer. Le parti doctrinaire songea à M. de Rémusat; mais certaines considérations qu'on ne m'a pas dites, et que par conséquent j'ignore, firent écarter ce choix. M. Guizot eut beau opposer ses répugnances, ses amis, ou plutôt ses tyrans domestiques (car il a les siens tout comme M. Molé), exigèrent despotiquement qu'il fît ce sacrifice à son parti. Il vint donc trouver un matin le président du conseil, et lui fit part de sa résolution; à quoi M. Molé n'eut rien à objecter, et se montra aussi conciliant et facile qu'il l'avait été quand M. Guizot voulait bien se charger de tous les embarras de l'affaire Conseil.

Tout allait au mieux pour le parti, si M. Jacqueminot n'était survenu ce matin-là aussi mal à propos qu'avait fait, peu de jours auparavant, M. Royer-Collard, et n'avait remontré à M. Molé que c'était

abandonner la présidence du conseil que de livrer ostensiblement le ministère de l'intérieur à M. Guizot, mutation qui devait introduire deux ou trois sous-doctrinaires dans le conseil et dans les environs, c'est-à-dire aux postes les plus élevés du ministère. Le centre gauche ou la fraction du parti Thiers qui voulait bien appuyer M. Molé, quoique collègue de M. Guizot, ne pouvait le soutenir uniquement parce qu'il faisait partie d'un cabinet doctrinaire. On récrimina, on gronda d'une manière moins doctorale que M. Royer-Collard, mais avec une certaine brusquerie militaire qui ne permettait guère de faux-fuyans, et on termina la mercuriale à peu près comme avait fait M. Royer-Collard, en disant qu'on ne pardonnerait à M. Molé sa participation dans le cabinet doctrinaire que sous la condition qu'il en ferait sortir un jour M. Guizot. Il fallut bien céder, et opposer encore un *veto* aux projets de son collègue. C'est ainsi, monsieur, que M. Guizot n'est pas devenu ministre de l'intérieur, et que M. de Gasparin a été ressuscité.

De son côté, M. Guizot subit, moins volontairement encore que M. Molé, deux ou trois influences qui le gouvernent presque despotiquement. Dans les bureaux, M. de Rémusat, esprit aimable et caractère facile, il est vrai; dans la chambre, M. Piscatory et M. Duvergier de Hauranne forment la *camarilla* du ministre, et défendent son influence ainsi que son autorité contre M. Royer-Collard et M. Jacqueminot, représentés dans le cabinet par M. le comte Molé. Ainsi, quand M. Molé consentit à livrer le département de l'intérieur à M. Guizot, en exigeant seulement que M. de Foudras eût la direction générale de la police, cet article de la capitulation fut rejeté par les deux personnages que je viens de nommer, qui refusèrent leur adhésion à M. Guizot, en lui rappelant que M. de Foudras serait uniquement l'homme de M. Molé, dont il possède la confiance depuis long-temps.

Au sein même du conseil des ministres, à chaque instant l'autorité et la puissance de ces ministres invisibles, absens et irresponsables, se font sentir. A chaque mesure que l'on concerte, le président du conseil se réserve, par son hésitation, la faculté de ne prononcer qu'après avoir pris l'avis de son petit conseil privé; pour le ministre de l'instruction publique, il annonce tout simplement qu'il en référera à ses amis de la chambre. C'est ainsi qu'un

? A-t-
ière par
dens, et
, et seu-
e régé-
le force
ni, trop
tre ses
dont la

projet de loi exceptionnelle, pour suspendre indéfiniment la liberté individuelle, adopté par M. Molé, et par la plupart de ses collègues, s'est trouvé repoussé par M. Guizot, qui, s'étant consulté avec ses amis, apprit que la majorité ne l'accorderait que pour un an. La mesure ainsi réduite sembla trop faible à M. Guizot; ce ne sont pas des armes si légères et si écourtées qu'il lui faut.

Il résulte de toutes ces choses que ce ministère ne sera pas aussi fatal qu'on le pense à la liberté, et par suite à la monarchie constitutionnelle, et que ses tiraillemens intérieurs l'empêcheront toujours de porter aux institutions les rudes coups que médite la doctrine. En un mot, M. Guizot n'y est pas le maître absolu, loin de là, il n'a pas même su prendre la place de M. Thiers qu'il convoitait dans ce cabinet créé tout exprès pour soustraire les chambres au joug de l'éloquence et des talens de tribune. Passez-moi, monsieur, une vieille et vulgaire comparaison, c'est encore ici l'histoire de Bertrand et Raton; M. Guizot était venu couvrir M. Molé, le pair de France, le grand seigneur, de sa protection populaire et de son nom bourgeois, tant M. Guizot se faisait illusion sur sa situation politique! Et voilà, au contraire que M. Molé s'est fait l'homme de la chambre, et qu'il dicte la loi dans le ministère au nom de sa force et de son influence, réelles ou non. En effet, quand une difficulté de conseil se présente, c'est M. Molé qui s'offre à l'aplanir et qui se rend au château, et quand se rencontre un embarras de tribune ou de bureau, c'est encore M. Molé qui court à la chambre, qui s'explique dans les couloirs ou qui prend la parole, à la grande mortification de M. Guizot. En un mot, c'est M. Molé qui s'est fait le m'nistre indispensable et non M. Guizot, c'est M. Molé qui met sa démission dans la balance, et menace de tout abîmer par sa retraite, comme faisait quelquefois M. Thiers du temps du 11 octobre, mais avec plus de motifs, et en se fondant sur un ascendant mieux reconnu dans les chambres et dans le conseil. Et ce qu'il y a de pire dans cette condition, c'est que M. Guizot avait déjà pris le rôle de M. Thiers dans les premiers jours du cabinet actuel, c'est que M. Guizot exerçait ce pouvoir avec plus de volonté et de caprice que n'avait jamais fait M. Thiers, et qu'il lui a fallu descendre de cette position pour subir à son

tour les exigences de son collègue, on peut dire de son unique collègue.

Au château, M. Guizot n'est pas plus heureux contre M. Molé qu'il ne l'a été dans la chambre. Il est vrai que M. Guizot a fait de grands pas dans la vie de cour, et nous l'en félicitons. Plus le respect du trône grandira dans l'esprit des ministres du roi, plus les affaires entre la royauté et ses ministres seront faciles à faire; mais M. Guizot a de vieilles habitudes que lui ont données le professorat et la vie bourgeoise, et il s'oublie quelquefois, tandis que M. Molé ne s'oublie jamais, et se présente toujours comme il ferait à la cour de Saint-Pétersbourg ou de Berlin : aussi a-t-il été convenu que M. Molé seul pourrait présenter à la chambre le projet d'apanage de M. le duc de Nemours et la loi qui concerne la dot de la reine des Belges.

Au sujet de la dot de la reine des Belges, M. Humann disait au roi, avec toute la bonhomie de l'orgueil financier : « Moi, sire, quand je marie une de mes filles, je lui donne un million. » M. Thiers disait mieux. Il disait : « Un roi des Français qui marie sa fille à son voisin le roi des Belges, doit lui donner plusieurs millions, que la France paiera avec joie, en lui faisant pour présent de nôces quelques lignes d'un traité d'échange. » Et en effet, si M. Molé, qui est ministre des affaires étrangères, était venu présenter à la chambre ses deux projets de loi, en même temps qu'une loi belge sur la contrefaçon, la chambre eût reçu avec acclamation la demande du million, et l'eût peut-être trouvée très modeste, comme elle l'est en effet.

En ce lieu dont je vous parle, monsieur, c'est M. Molé qu'on aime et qu'on préfère; mais que M. Molé ne s'y trompe pas : s'il ne prend ses mesures, M. Guizot pourra bien fermer la porte sur lui. M. Guizot a sur son rival des affaires étrangères un avantage que lui et les siens ne manqueront pas de faire sonner haut, comme un argument invincible, je veux dire l'éloquence de tribune; et si le ministre de l'instruction publique en venait à élever la voix, comme il faisait il y a peu de jours, pour regretter M. Thiers et souhaiter une alliance nouvelle entre deux talens qui se complètent l'un l'autre, comme disait M. Guizot en de meilleurs temps; s'il menaçait de planter dans la chambre le drapeau d'une quatrième opposi-

tion, la politesse incontestée de M. Molé et la faveur dont il jouit paraîtraient, je le crains, bien insuffisantes.

Chaque jour amène vers nous ce dénouement, monsieur, et s'il n'était si tard, si je n'étais si las de vous conter ces riens, je vous prouverais qu'il est plus inévitable et plus proche qu'on ne pense.

. . . . .

THÉATRE-FRANÇAIS.

LA CAMARADERIE.

L'apparition d'un nouvel ouvrage de M. Scribe provoque d'ordinaire les jugemens les plus opposés; mais ce contraste n'est pas un problème pour les personnes qui savent pénétrer, par l'analyse, les procédés de sa composition. M. Scribe est doué de cette invention secondaire qui aperçoit toutes les ressources d'un sujet trouvé. Il doit à une longue pratique le secret de surprendre la curiosité par une exposition lucide, et de l'irriter sans cesse par la variété des incidens. Son intention ne fatigue jamais par l'obscurité; chez lui, au contraire, le jeu de la scène est si bien préparé, que les esprits les plus indolens en peuvent saisir les combinaisons. Son observation glisse sur les superficies; ses personnages, quand ils ne sont pas faux originairement, le deviennent presque toujours par leur parler et leur manière d'agir : en revanche, ils provoquent sans cesse l'auditoire par des mots agaçans; ils occupent les yeux par le mouvement qu'ils se donnent, et deux à trois fois par acte, ils parviennent à se grouper assez ingénieusement pour composer des tableaux à effet. L'anxiété

qu'on éprouve est rarement celle de l'ame émue; elle tient plutôt au désir, qui nous est naturel, de savoir, en toutes choses, le comment et le pourquoi. N'importe; violence est faite, même aux juges dédaigneux. Il faut rire et regarder. Ainsi, le but est atteint pour la portion du public qui ne voit dans le théâtre qu'un lieu de délassement et d'oubli; l'acclamation de la majorité fait loi, et la critique complaisante proclame un succès. Cependant il faudrait désespérer de l'art dramatique, s'il ne se trouvait encore des intelligences sévères, pour demander compte aux auteurs de leur but et de leurs moyens. C'est cette épreuve de la réflexion et des souvenirs qui est assez défavorable à M. Scribe, pour détruire en grande partie les séductions de la scène.

En pareil cas, le moyen de se maintenir dans le vrai est de corriger l'une par l'autre ces impressions contradictoires, de reproduire dans un récit rapide l'effet de la représentation, et ensuite, de constater, par l'opération analytique, la débile constitution des personnages. Il est juste d'ajouter que la dernière pièce de M. Scribe est une de celles qui supportent le mieux ce double genre d'épreuves.

En sondant les voies où se précipitent aujourd'hui les hommes d'étude et d'intelligence, Edmond de Varennes ne se défend pas d'un sentiment d'effroi. Mais pour guérir les plus amères défaillances de l'esprit, il ne faut qu'un succès, et Edmond vient de l'obtenir. Il ne s'agit pas seulement d'un procès mené à bonne fin; ce qui prouverait fort peu; car il en est des luttes du barreau, comme du jeu des batailles, où, entre deux adversaires, la victoire fait nécessairement un héros. C'est la cause du talent qu'il a gagnée auprès du public. En plaidant, il a senti qu'entre son auditoire et lui s'établissaient les rapports sympathiques qui sont la récompense du présent et une garantie pour l'avenir. Les plus fraîches émotions de la joie sont dues à l'amitié. Une double affection, qui a pris naissance dans le parloir d'un pensionnat, conduit Edmond auprès de deux jeunes femmes à qui appartiennent ses pensées et ses espérances, bien qu'entre elles le partage ne puisse être égal : l'une est mariée au comte de Montlucar; l'autre dépend d'une famille puissante, qui n'a pas encore disposé d'elle. Pour jouir complètement du succès, le petit comité en veut connaître le retentissement. On consulte le journal. La scène de triomphe y est indignement travestie. La plaidoirie, dit-on, s'est perdue dans les murmures de l'assemblée; l'évidence du bon droit a pu seule racheter auprès des juges les gaucheries de l'avocat. Avec un peu de tact et d'expérience, Edmond sentirait qu'une hostilité évidemment injuste, inouie

d'ailleurs à l'occasion d'un débat d'intérêt privé, est moins faite pour nuire que pour relever l'importance de celui qui en est atteint, et à sa place, quelques-uns de ses obscurs confrères du palais sauraient faire prospectus d'une semblable distinction. Mais Edmond est d'une rare candeur : il accepte une diatribe de journal comme l'oracle infaillible de sa destinée. Plus de verve ni d'illusions. Son accablement est tel que, dans un mouvement de tendre pitié, la plus jeune de ses amies, Agathe de Mirmont lui donne à entendre que son père, qui siége à la chambre haute, accepterait volontiers pour gendre un homme politique. Dans la bouche d'une jeune fille, ce conseil vaut un aveu. L'avocat passe du désespoir à des transports immodérés ; en cela, du moins, il obéit à la loi fatale de son caractère, à la faiblesse qui ne peut s'arrêter entre deux excès. Une élection est ouverte à Saint-Denis. Edmond se résout à quêter des suffrages. Mais le métier de solliciteur est rude et chanceux. La première tentative démonte le candidat, et nous aurions à subir une nouvelle crise de découragement, sans la rencontre fortuite d'un vieil ami de collége, Oscar Rigaut.

Oscar aussi est avocat : on est avocat aujourd'hui, comme on était chevalier sous l'ancien régime ; c'est un passeport pour le monde, une noblesse de convention, parfaitement appropriée à la plus bavarde époque qui fut jamais. Oscar ne comprend rien aux doléances d'Edmond. A ses autres amis, tout réussit. Lui-même se sent grandir chaque jour, dans la fréquentation des grands hommes. Le gouvernement, les salons ne lui laissent pas même désirer leurs faveurs. Toutefois, cette prospérité a une double cause qu'Oscar ne soupçonne même pas. Personnellement, il est riche, et préside, en qualité d'actionnaire principal, une société d'avancement mutuel : la courte échelle, à l'aide de laquelle on parvient à tout, est construite et entretenue à ses frais. En outre, il a pour parente Césarine de Mirmont, d'abord sous-maîtresse dans un pensionnat, aujourd'hui femme d'un pair de France, et belle-mère d'Agathe; intrigante qui, pour se distraire d'un amour dédaigné, trame et défait des réputations, par la voix d'un journal tout-puissant, l'une des meilleures propriétés qu'elle ait acquises par contrat. Avec d'aussi bons points d'appui, l'élévation est sûre et facile. Oscar prend à tâche la fortune du candidat, c'est-à-dire qu'il l'introduit au sein de la camaraderie.

La forte tête du club est le docteur Bernadet. Fourbe, avide, gourmand, hableur, Scapin, en sa personne, a pris toutes ses inscriptions et soutenu sa thèse; il est aujourd'hui médecin des dames, et bientôt professeur par le crédit de Mme de Mirmont, dont il s'est fait l'ame damnée. Les autres personnages ne figurent que pour représenter complètement le

domaine des arts. Peintre, musicien, romancier, poète, économiste, moraliste, éditeur, chacun tient son rang. Il y a encore, dans un coin du tableau, un groupe de *camarades*, qui, beaucoup plus fins que les autres, font peu de bruit, et paraissent s'entendre à demi-mot pour comploter leur fortune. Je les soupçonne d'être auteurs dramatiques. Il ne faut qu'un coup d'œil à un homme d'esprit pour reconnaître qu'il s'est fourvoyé dans une coterie, et aussitôt, il y prend le seul rôle qui lui soit laissé, celui de l'ironie. Au contraire, le naïf Edmond demeure ébahi aux panégyriques qu'il doit subir, et dont lui-même est l'objet à son tour. Sa probité se révolte à la longue, et éclate en paroles sévères, mais déplacées peut-être chez un ami qui s'est offert, sans arrière-pensée, à le servir de son crédit et de son influence. Après l'expulsion du profane, la camaraderie revient à l'affaire du jour, à l'élection de Saint-Denis : elle désire compter un des siens au nombre des honorables. Les voix, divisées par l'égoïsme au premier tour de scrutin, se réunissent comme par enchantement sur Oscar. Ce revirement est l'œuvre de l'habile docteur, qui lui-même obéit aux ordres secrets de Mme de Mirmont : Oscar sera député.

Mais Edmond ? Pour avoir ameuté contre lui quelques misérables, il se croit perdu sans ressources, et parle de se tuer. Son désespoir exalte l'ingénieuse affection de ses protectrices. Guidée par les confidences d'Agathe, et par les souvenirs du pensionnat, Zoé de Montlucar est conduite à penser que l'hostilité de la sous-maîtresse a quelque cause cachée dans les replis de son cœur. Césarine aimerait-elle Edmond ? En pareille matière, une femme adroite n'en demeure pas long-temps au soupçon. Zoé, dominant dès-lors l'intrigante, lui fait croire facilement que le jeune homme l'a toujours aimée, et que l'aversion qu'il a rencontrée en échange d'un sentiment passionné, l'a exaspéré enfin jusqu'à la plus funeste résolution. Une lettre de l'avocat se prête merveilleusement à ce mensonge. Césarine est vaincue. Elle brûle de donner à Edmond un prompt témoignage d'intérêt, et en même temps une preuve de sa toute-puissance. Son amant désire la députation ? il l'obtiendra, et le jour même. L'engagement est téméraire. Tout est préparé pour le succès d'Oscar, qui vient lui-même chercher le pair de France, pour le conduire au collége électoral dont il est le président. Césarine alors commence l'attaque. Elle témoigne à son cousin un dévouement si tendre, rappelle des souvenirs d'enfance avec un abandon si perfide, que le vieux mari, piqué au vif, dresse l'oreille, se démène en grondant sur son fauteuil, cède enfin à un accès de dépit jaloux. Oscar a perdu son plus puissant soutien. Cette révolution si vive, si franchement comique, n'assure pas encore le succès d'Edmond. Césarine prie un mi-

nistre de recommander son favori aux électeurs dont il dispose. En échange, elle s'engage à *trouver* quatre voix qui manquent pour compléter une majorité. Il suffit pour cela de répandre dans les couloirs de la chambre qu'une maladie mortelle, dont est frappé M. de Mirmont, va laisser au gouvernement la disposition de huit places occupées par le pauvre homme. Huit places en pareil cas valent, non pas quatre voix, mais trente. La loi passe d'emblée. L'amant de Césarine est présenté comme le candidat du ministère; sa nomination est certaine.

En dehors de toutes ces menées, Edmond ne comprend rien à l'enthousiasme des électeurs, au retour de l'opinion qui se prononce par la voix des journaux. Son étonnement est au comble quand il reconnaît l'œuvre d'une femme qu'il devait croire son ennemie déclarée. En présence de sa bienfaitrice, il fait le désavœu de ses prétentions injustes, et la supplie de pousser la générosité jusqu'à favoriser des prétentions qu'Agathe autorise. Mme de Mirmont s'attendait à l'ardente explosion d'un amour comprimé : on s'est donc joué d'elle? Elle étouffe de honte et de colère, et la vengeance est son plus pressant besoin. Rien n'est fait encore. Il suffit d'une lettre au ministre pour changer toutes les dispositions, et replonger l'ingrat dans le néant. Mais le message remis par Césarine aux mains de son confident Bernadet est mis en pièces avec insolence. C'est qu'Edmond a fait part au docteur de son mariage avec Agathe, et que celui-ci, à qui la belle-mère permettait un pareil espoir, croit, avec quelque apparence, qu'on l'a pris pour dupe. Survient toute la camaraderie, qui s'est mise en quête des huit places, et que la résurrection du comte voue au ridicule. On s'injurie plutôt qu'on ne s'explique. Tandis que la discorde est au camp, l'élection se poursuit à Saint-Denis, et Edmond, député, peut s'allier à la famille d'un pair de France.

A ne considérer que le mouvement scénique, ce petit roman est l'un des plus heureusement imaginés par M. Scribe. Les incidens qui le remplissent appartiennent au train journalier du monde : amenés vivement, ils s'épuisent sans embarras. Le style qui ne conviendrait pas à la vraie comédie, ne choque pourtant pas dans un pamphlet en action : c'est un fond commun et négligé sur lequel des mots sont plaqués en saillie : quelques-uns sont piquans et spirituels; du plus grand nombre, il n'y a rien à dire, ils sont jugés depuis long-temps. En somme, la pièce amuse, et c'est un mérite assez rare pour qu'on en tienne compte. L'exécution est en rapport parfait avec la manière de l'auteur. Les acteurs ne songent pas à poser leur jeu, à dessiner des physionomies : ils courent au dénoue-

ment comme gens qui n'ont pas de contre-sens à craindre, et ne font halte que pour lancer le trait. Mme Volnys a été remarquée.

M. Scribe n'avait pas à sortir de ses habitudes dramatiques pour établir assez solidement le caractère de Césarine. Il doit se manifester par la fécondité des ressources et l'à-propos des moyens : il ne demande, ni un développement suivi, ni une expression finement nuancée. Sa passion et son intelligence se mesurent au cercle étroit de l'intérêt personnel. D'ailleurs, pour dominer le monde où elle se trouve placée, Césarine n'a besoin que d'une médiocre dose d'habileté. Dans les pièces à intrigues, il faudrait que les adversaires fussent de force, pour que la partie engagée présentât plus d'intérêt. Ici, au contraire, la femme adroite dispose souverainement de son vieux mari : elle lui persuade à son gré de paraître en public, ou de garder le lit; elle lui dicte ses démarches, ses opinions et jusqu'à ses mouvemens intimes. Cette inertie absolue fait tache dans la meilleure scène de l'ouvrage. Quand Césarine, songeant à perdre son cousin, après avoir tout préparé pour son succès, éveille, à force d'abandon et de tendresse, l'inquiétude du vieillard, est-il convenable que celui-ci éclate et révoque publiquement sa protection? N'est-ce pas révéler au jeune homme des faiblesses qui lui sont peut-être inconnues, et lui suggérer le désir d'en profiter? Un mari, si maladroit qu'il soit, ne commet pas une pareille faute, et quand sa jalousie se trahit, c'est par les efforts qu'il fait pour la cacher. Supposons que le diplomate essayât quelques vieilles ruses de son métier, pour expulser celui qui lui inspire des craintes, la scène atteindrait le même but, et la vraisemblance fortifierait l'intention comique. Le rôle du pair de France ne sera plus supportable, quand un acteur inintelligent lui enlèvera ce cachet de dignité officielle qu'a su lui prêter M. Samson.

Un rôle, qui devait marquer dans la pièce, est demeuré précisément le plus terne et le plus indécis. L'indignation contre la camaraderie ne pouvait se produire qu'en raison inverse de la sympathie acquise à ses victimes, et le mérite opprimé devait se présenter au public avec quelque distinction. On nous dit bien qu'Edmond est riche de talent, et que ses hautes prétentions sont légitimées par de fortes études. Mais sommes-nous obligés de croire l'auteur sur parole? Pour mon compte, j'augure mal d'un homme à qui vient l'idée de clore son avenir par un coup de pistolet, pour une attaque de journal, pour un échec devant des électeurs dont il est inconnu. Si du moins, à défaut d'antécédens, il se recommandait par le choix des sentimens et de l'expression, qualités qui fleurissent toujours dans la solitude, que la foule n'apprécie point, mais qui établissent soudainement entre les esprits d'élite un lien solide et mystérieux! Au con-

traire, l'avocat est, dans sa tendresse comme dans son indignation, d'une vulgarité désespérante. Son ingénuité, c'est le mot le plus honnête qu'on lui puisse appliquer, son inexpérience absolue, conviendraient peut-être à un algébriste ou à un prétendant à l'Académie des Inscriptions; mais les attribuer à l'orateur dont tout l'art repose sur la connaissance des ressorts humains, c'est un impardonnable contresens. Je ne comprends pas qu'un homme qui, par état, doit agir sur le public, soit sans intelligence du monde et des choses. L'observation constante de la société, qui est le plus solide aliment de sa pensée, ne lui porterait donc aucun profit? Il est bon de le répéter; si l'homme supérieur reste quelquefois dans l'oubli, ce n'est pas qu'il ignore l'intrigue, c'est qu'il la dédaigne. Le caractère d'Edmond est faux et insignifiant dans sa fausseté; il nuit singulièrement à l'ouvrage. L'effet de l'ensemble serait tout autre, si ce personnage attirait à lui quelque sympathie réelle, au lieu de s'en tenir à cet intérêt de convention que le parterre ne croit pas devoir refuser aux amoureux de comédie.

Parmi les adeptes de la camaraderie, deux figures s'annoncent bien; le comte de Montlucar, tout gonflé de sa fortune et de sa gentilhommerie; inutile qui n'a rien à désirer sur la terre que d'y faire un peu de bruit, qui fait sonner l'indépendance de l'homme de lettres, et ne s'avoue pas que la littérature, au service de la vanité et d'un calcul personnel, est la plus dégradante servitude; et cet excellent Oscar Rigaut, qui fait les frais de cinq ou six réputations, et, pour son propre compte, croit naïvement au succès qu'il achète! On regrette que, de ces deux types, l'un soit aussitôt abandonné, et l'autre chargé au-delà de toute vraisemblance. C'est encore un reproche à faire à M. Scribe. Son système dramatique repose sur l'infaillibilité d'un certain nombre de combinaisons, et ses personnages n'obtiennent ses soins qu'en raison de leur importance dans ces situations principales. Il traite les rôles inférieurs et les scènes de transition comme un remplissage, et les condamne au caprice plus ou moins heureux du premier jet. Et pourtant, sans second plan, point de perspective, point de vérité. Pour les maîtres, il n'y a point de petits rôles ni de scènes sans portée. Leur volonté créatrice ne néglige pas plus les figures effacées que celles qui sont en saillie, et c'est en promenant l'intérêt du fond aux détails qu'ils soutiennent l'attention sans abuser des coups de théâtre.

Les autres affiliés, sans en excepter le docteur Bernadet, n'existent que dans le monde fantastique où l'auteur prend trop souvent ses modèles. Il est à croire qu'ils ont réussi dans ce monde où, d'ailleurs, les coups de fortune ne sont pas rares, et puisque dans une élection préparatoire pour le choix d'un député chacun se donne sa voix, j'en conclus que ce club de peintres, de romanciers, de musiciens et de libraires, ne compte que

des éligibles. Mais dans la réalité, leur bassesse et les grossières flatteries qu'ils échangent ne les conduiraient pas fort loin. J'en trouve la preuve dans la pièce même; ils y sont continuellement bafoués, et ils échouent en tout ce qu'ils entreprennent; de sorte que M. Scribe n'aurait pu mieux faire pour démontrer l'inutilité de la camaraderie.

Qn'on ne dise pas que l'exagération est une des lois de l'optique théâtrale. Sans doute, il faut grossir les traits, mais en des proportions mesurées par le bon sens et la vraisemblance. Charger les figures sans en dénaturer le type distinctif, les faire passer de la vérité vivante à la vérité absolue, idéale, c'est le grand secret de l'art comique. Il est loin de ma pensée de refuser à M. Scribe la possession de ce secret : son tort est de le négliger pour les procédés expéditifs, qui n'exigent ni la méditation solide, ni un labeur suivi, ni le courage de briser des ébauches.

En annonçant l'intention de flageller les intrigans, l'auteur de *la Camaraderie* s'assurait dans le parterre une bruyante clientelle. Il est ordinaire aux ambitions déçues, aux amours-propres froissés, aux impuissances de toute nature, d'attribuer leurs échecs à des manœuvres cachées et déloyales. La comédie nouvelle dramatise seulement le côté banal et ridiculement exagéré de ce reproche : elle indique à peine ce qu'il a de réel et de grave. Dans notre société, le jeu de l'instinct personnel tend constamment à grouper les intérêts : quelquefois l'alliance est utile et légitime : souvent elle dégénère en coterie. Je pense qu'en ce cas la courte-échelle de M. Scribe serait un pauvre moyen d'élévation. Si une pareille cabale s'organisait formellement, il suffirait, pour la ruiner, de la dénoncer au public. Il ne faut pas croire non plus aux miracles de cet être insaisissable qu'on appelle le journalisme : l'autorité qu'on attribue à la presse entière, ne réside réellement que dans un très petit nombre de journaux, et ceux-ci, comme tous les pouvoirs, ne se conservent qu'à condition de ne pas abuser. Leur arsenal n'est pas à la disposition du premier venu, et les qualités plus que jamais nécessaires pour fonder une publicité durable me semblent une sorte de garantie donnée à la société. Quels sont donc la livrée, le langage, les principes, les moyens d'action des coteries qui règnent aujourd'hui? il est plus facile de poser la question que de la résoudre, et je n'ai pas la prétention d'être plus clairvoyant que l'auteur comique.

En reprenant dans son ancien répertoire les intentions heureuses qu'il y a si follement prodiguées, pour les élargir jusqu'aux proportions de la scène française, M. Scribe obéit à une honorable et légitime ambition; la supériorité de son mécanisme dramatique lui permet, plus qu'à tout autre, d'animer par l'action la vérité morale qui est l'ame de la grande comédie.

Mais a-t-il apprécié toutes les acquisitions qui lui restent à faire? A-t-rectifié sa méthode d'observation? songe-t-il à renouveler sa manière par l'étude patiente d'un sujet, par l'enchaînement logique des incidens, et surtout, par un style franc, plein, suivi, spirituel sans quolibets, et seulement par son harmonie avec le caractère en action? Une pareille régénération, sans être impossible, exigerait de sa part un miracle de force et de volonté. Cette force, il ne la trouvera pas dans le public qui, trop souvent complice de ses succès, ne peut pas s'inscrire en faux contre ses propres décisions, mais dans les avertissemens de cette critique dont la sévérité calme atteste le parfait désintéressement.

A. Cochut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 janvier 1837.

La scène est changeante et mobile. Nous étions, il y a quinze jours, dans les importantes discussions d'une des plus graves questions de politique étrangère qui se soient présentées depuis six ans; nous voici maintenant ramenés à la nécessité de défendre pied à pied nos droits et nos libertés intérieures. Un évènement a tout changé : l'acquittement des accusés de Strasbourg.

Qu'ont voulu dire les jurés en déclarant la non-culpabilité d'hommes qui avaient eux-mêmes tout avoué? Est-ce une approbation donnée à la révolte et à l'usurpation? Nullement. Le jury alsacien n'a fait acte ni d'insurrection ni de bonapartisme; il n'a été frappé que d'un fait et n'a obéi qu'à un seul principe; il n'a vu que l'absence du prince Louis et l'égalité devant la loi; il n'a pas voulu que le plébéien fût frappé là où un neveu d'empereur était épargné. Il n'a senti que la nécessité de venir au secours de l'égalité démocratique; il n'a rien aperçu au-delà. Ce n'est pas l'affaire d'un jury d'étendre ses prévisions sur tous les élémens de l'intérêt public : il est vivement impressionné par un fait ou par un principe, et il prononce sous l'empire de cette impression exclusive. Mais

nous demanderons si ce n'est pas au pouvoir de se montrer armé de cette prévision sociale dont une réunion fortuite de simples particuliers sera souvent dépourvue. Or le ministère a-t-il été fort politique et fort prévoyant quand il a renvoyé le jugement de l'affaire de Strasbourg à la ville même qui en avait été le théâtre? Il s'était mis d'abord au-dessus des lois par une mesure politique que nous ne blâmons pas en elle-même, mais que rendait sur-le-champ fausse et dangereuse le renvoi des autres accusés devant la juridiction populaire des jurés. La distraction du prince Louis devait avoir pour conséquences l'attribution du procès à la chambre des pairs, et la demande d'un bill d'indemnité à la chambre des députés. Loin de là; on prend en même temps les mesures les plus contradictoires; d'un côté on frappe un coup d'état, de l'autre on se met à courtiser le droit commun et le jury en lui déférant une affaire que sa gravité politique renvoyait naturellement devant un autre tribunal. Cette imprudente conduite a amené un résultat que nous croyons unique dans les annales modernes; on a vu des hommes qui, de leur propre aveu, avaient attenté à la souveraineté, déclarés innocens par des jurés qui n'ont point entendu par leur verdict se constituer eux-mêmes en révolte contre le souverain. Mais ce qui suit est plus étrange encore : parce que le ministère a mal gouverné, il se met à prendre l'offensive contre la législation; parce qu'il s'est mal servi des lois qui sont en vigueur et à sa disposition, il veut les changer et les bouleverser à sa fantaisie.

Il est malheureux qu'en France, depuis cinquante ans, les gouvernemens ne puissent se guérir de la manie de toujours déplacer et dénaturer la justice. Cependant dans nos dissensions, dans nos débats un peu sceptiques sur la valeur des institutions politiques, où est l'ancre de salut, si ce n'est dans le sentiment du droit et de la justice? Propagez dans l'esprit des peuples cette idée que la justice est chose changeante et peut être modifiée tant à la fantaisie des vainqueurs qu'au détriment des vaincus, quelle vérité sociale restera debout? Aurait-on bonne grace désormais à reprocher à la restauration ses cours prévôtales, et à la terreur ses tribunaux révolutionnaires? Le ministère demande que, dans le cas d'un complot commun à des militaires et à des citoyens, le citoyen n'entraîne plus le soldat devant le jury, mais que dorénavant les juridictions soient disjointes, que le conseil de guerre juge le soldat et le jury le citoyen. C'est ôter au jury une partie de ses attributions naturelles, au soldat ce qui lui restait de ses droits de citoyen; c'est dépouiller la justice de sa généralité impartiale, et la faire descendre pour les militaires à une spécialité exceptionnelle. Et puis se figure-t-on ces deux juridictions civile et militaire en présence pour juger le même fait, s'obser-

vant, s'attendant l'une l'autre? Le conseil de guerre jugera-t-il avant le jury pour lui montrer comment il faut frapper? ou bien l'affaire sera-t-elle pendante en même temps devant les deux juridictions? Alors il faudra que les témoins aillent de l'une à l'autre enceinte. Comment constater leurs divergences et leurs contradictions avec eux-mêmes? Comment encore dans l'une et l'autre juridiction se passera-t-on de la présence et de la confrontation des co-accusés? Et l'instruction, comment se fera-t-elle? Qui jugera ces conflits d'autorité? C'est s'engager dans un dédale d'impossibilités et de contresens. Déjà dans les bureaux ce malencontreux projet a subi les plus accablantes critiques de la part de toutes les nuances de l'opposition; son adoption est fort douteuse, mais toujours il réunira contre lui une immense minorité, et la loi nouvelle n'arriverait dans nos codes que déconsidérée et annulée même avant toute application.

Les idées morales ne sont pas plus respectées par le ministère que les principes des juridictions. On déplace la justice; on veut aussi déplacer la morale. En 1832, on proclamait qu'il était de la dignité et de la délicatesse du législateur de ne pas exiger la révélation des crimes, et qu'il devait s'en remettre sur ce point à la conscience individuelle. Aujourd'hui, on tient un autre langage, et la non-révélation redevient un crime qui sera puni de la réclusion. En vérité on a bonne grâce avec de pareilles variations à tonner contre le scepticisme qui dévore la société Quelle fixité peut-on demander dans les principes et les idées, quand on voit les gouvernemens disposer à leur gré du juste et de l'injuste? Les hommes qui sont au pouvoir aujourd'hui s'écrient qu'ils ont les mains pleines de lois impuissantes, et ils s'évertuent à en fabriquer de plus impuissantes encore!

Il faut convenir que le cabinet du 6 septembre laisse bien loin derrière lui le ministère du 11 octobre, dont les lois se proposaient un but positif qu'elles atteignirent. Aussi, après la loi sur les associations et les lois de septembre, on disait dans le conseil qn'on avait poussé la législation aussi loin qu'elle pouvait aller, *qu'on avait creusé jusqu'au tuf*, et que désormais il n'y avait plus qu'à s'en remettre aux mœurs et à l'esprit public. M. de Broglie tenait ce langage aussi bien que M. Thiers; M. Guizot en tombait d'accord avec M. Persil. Aujourd'hui on porte plus loin la borne qu'on croyait avoir posée pour toujours. Où s'arrêtera-t-on? Jusqu'à quel point grossira-t-on le nombre des lois dites complémentaires de septembre? N'oublions pas le projet qui demande qu'on construise une prison dans l'île Bourbon, et qui aggrave les maux de l'exil par ceux de la captivité. Il est vrai que celle des lois de septembre qui

rectifie les articles 341, 345, 346, 347 et 362 du Code d'instruction criminelle et l'article 17 du Code pénal, dispose que, tant qu'il n'aura pas été établi un lieu de déportation, le condamné subira à perpétuité la peine de la détention, soit dans une prison du royaume, soit dans une prison située hors du territoire continental, dans l'une des possessions françaises qui sera déterminée par la loi. Ces dispositions n'indiquent-elles pas que, dès 1835, on songeait à préparer et à établir un lieu de déportation convenable : aujourd'hui, en 1837, on demande de l'argent aux chambres, non pour réaliser ce projet raisonnable, annoncé depuis long-temps, mais pour construire une prison nouvelle dans une île de la mer des Indes.

Le ministère est meilleur courtisan que philantrope. Il sollicite une dot pour la reine des Belges et un apanage pour le duc de Nemours. C'est aux chambres à concilier de hautes convenances avec les intérêts des contribuables et les principes de la matière; elles auront à examiner si les conditions légales d'un apanage qu'elles sont appelées à voter, existent; elles pourront rechercher si la France, à laquelle on demande un nouveau sacrifice pour la Belgique, retire de ces sacrifices et de son alliance de famille tous les avantages et les retours auxquels elle a tant de droits. C'est une occasion favorable de porter à la tribune la question de la contrefaçon belge, et de plaider la cause des intérêts français. Il faut espérer que le président du conseil ne la laissera pas échapper.

Les préparatifs pour la nouvelle expédition de Constantine se poursuivent toujours; on dit néanmoins que rien ne sera définitivement arrêté qu'après la discussion que doit amener à la chambre des députés la demande d'un crédit supplémentaire. On parle des généraux Bugeaud et Danremont pour agir sous le commandement en chef de M. le duc d'Orléans. La position du maréchal Clausel qu'on attend d'un instant à l'autre est fort problématique : il semble que le gouverneur d'Afrique change d'amis et de soutiens. L'opposition paraît devoir le défendre avec moins de chaleur, tandis que le ministère et la cour lui prêteront plus d'appui qu'on ne pensait d'abord. La discussion sera vive. M. Baude a pris l'engagement solennel de s'expliquer sur la conduite du maréchal qu'il semble vouloir attaquer sans ménagement. La question d'Afrique nous amènerait-elle un épisode dans le genre du fameux procès d'Hastings?

On s'attend toujours à une modification ministérielle. Toutes les convenances politiques s'opposent à ce que M. de Gasparin garde son portefeuille, et d'un autre côté le cabinet répugne à s'entamer lui-même. Cette répugnance remonte même plus haut, et l'on n'oublie pas à la cour ce mot souvent répété par le président inviolable de toutes les administrations : *Les ministères sont des chapelets, quand un grain part, tout le reste file.* »

Toutefois il y a tel grain qu'on ne peut garder toujours, et le danger d'une modification ministérielle n'en détruit pas la nécessité. On se montre aussi au château fort inquiet de la division sourde qui existe entre MM. Molé et Guizot. Ce désaccord est un obstacle à l'unité de mesures et de discours dans le conseil et dans les chambres. Qui l'emportera des deux prétendans à la prépondérance ministérielle? Il est remarquable que, dans la chambre des députés, M. Molé, avec les habitudes de son éducation impériale, se concilie plus de faveur et de bienveillance que M. Guizot avec le faste de ses traditions parlementaires.

Peut-être attendra-t-on la discussion et le vote sur les lois complémentaires de septembre pour modifier le cabinet : ce parti ne manquerait pas de prudence. Il dépend de la chambre des députés d'obliger à la retraite la partie reactionnaire du cabinet, qui pèse à tout le monde, et dont la chute serait accueillie avec une satisfaction générale. Partout, même dans les nuances les plus conservatrices, on est inquiet et même honteux de ces récrudescences de colère et de réaction, sans motifs, sans application, sans résultats. Les hommes les plus avisés disent qu'on use ainsi, sans profit et sans cause, les ressorts même du gouvernement, et qu'on se réduit à se trouver sans armes et sans ressources, quand des conjonctures vraiment sérieuses viendraient à éclater. Il y a en effet danger pour les gouvernemens à blaser les sociétés par l'appareil souvent répété de mesures comminatoires et de grands mots; par ces tristes moyens on ne conquiert que l'impuissance à travers l'odieux et le ridicule.

Aussi les sarcasmes ne manquent pas au cabinet. Jamais la verve de M. Dupin n'a été plus féconde; jamais le spirituel député de la Nièvre n'a montré tout ensemble plus de sens et d'ironie. Aujourd'hui, dans le deuxième bureau où il a réuni vingt-deux voix contre dix-sept, M. Dupin a passé en revue toutes les lois proposées par le ministère; il les a caractérisées avec cette énergie concise et piquante qu'on lui connaît. Lois de réaction, lois de famille, tout a été l'objet de sa mordante critique. M. Dupin serait bien puissant s'il avait autant de persévérance que de saillies, et s'il se proposait ouvertement le triomphe de ses opinions politiques.

Depuis quelque temps, le *Journal des Débats* a l'humeur maussade et quinteuse; tout l'inquiète et le révolte; il ne dogmatise plus, il fulmine; ses colonnes laissent là les sophismes accoutumés et la puérile gymnastique de l'école pour prendre à tout propos une initiative d'attaque, qui lui convient moins qu'à personne. Les rhéteurs du *premier Paris* ont jeté du fiel dans leur encre; il n'y a pas jusqu'au feuilleton, si goguenard, si frivole, si malicieusement inoffensif, qui ne se conforme à la commune pensée, et ne mette son esprit et sa verve au service de la rancune et de la passion. Le *Journal des Débats* frappe de tous côtés sans crier gare; ministres du 22 février ou poètes de la jeune école, peu lui importe; tout ce qui a de la conviction, de l'indépendance, de la vie et de l'avenir en soi, lui fait ombrage et l'épouvante. La chute d'*Esmeralda* avait déposé en son cœur une bile acrimonieuse et malsaine que le vote de Strasbourg vient de faire jaillir; chacun en aura son éclaboussure. Quant à nous, malgré la mansuétude dont un de nos collaborateurs a fait preuve à l'égard de cet opéra, mansuétude loyale après tout, puisqu'il s'agissait de l'œuvre d'une femme, mais que nous avons eu le malheur de ne pouvoir étendre sur d'autres qui n'y avaient pas les mêmes droits, nous nous étions tout résignés d'avance; et si nous élevons la voix aujourd'hui, ce n'est pas pour nous étonner le moins du monde de ces boutades singulières, fort naturelles d'ailleurs dans la position où le *Journal des Débats* se trouve, mais tout simplement pour en avertir le public, afin qu'il se le tienne pour dit, et sache que penser de ces attaques périodiques dirigées contre les hommes le plus haut placés, des hommes dont le caractère et le mérite ne se discutent plus, et qui n'ont peut-être, aux yeux du *Journal des Débats*, qu'un tort, celui de n'avoir jamais voulu prendre part à sa rédaction, ce qui n'en est peut-être pas un aux yeux du public.

Ainsi, l'autre semaine, le *Journal des Débats* s'est pris tout à coup d'un superbe dédain pour ce pauvre cénacle où commençaient, il y a sept ans, dans le silence et l'obscurité, des noms qui, n'en déplaise au *Journal des Débats*, sont devenus glorieux sans lui, et peut-être même malgré lui. Certes, il y a eu cette fois, comme toujours, bien des rêves trompés, bien des illusions déçues, bien des projets sans résultat; mais tout cela était loyal et digne, plein de noblesse et d'honneur, et franchement ne semblait pas fait pour amuser les loisirs de l'ancien *Journal de l'Empire*. Que signifient donc ces attaques intempestives et sans mesure dirigées à tout propos contre M. Alfred de Vigny, et qui se renouvellent et s'acharnent après lui, comme si elles avaient conscience de leur peu de durée? Que signifie ce ton superbement dédaigneux et protecteur que l'on affecte

ainsi de prendre envers un homme auquel la critique de notre temps, pour peu qu'elle se respecte, doit au moins des égards, car il l'a relevée, et, nous le disons sans crainte qu'on nous démente, il en est l'honneur? Serait-ce que toute cette rhétorique tend à prouver qu'il vaut mieux avoir fait *Barnave* que *Stello*, et que l'auteur de *l'Ane Mort* est un plus grand écrivain que l'auteur de *Volupté?* Vraiment, alors, cet acharnement n'a plus de quoi nous étonner; nous trouvons même fort simple que ces articles se reproduisent à l'infini et par intervalles égaux; il faut de la persévérance dans une pareille opinion pour la faire adopter du public. Il n'est pas de semaine où le *Journal des Débats* ne sacrifie au moins quatre jeunes victimes pieds et poings liés à son Jupiter. Or, le Jupiter du *Journal des Débats*, c'est M. Hugo. Glorieux sacrifices, sur ma foi, et dont l'odeur doit sembler douce au nez du grand poète. Vive Dieu! M. Hugo! que votre majesté doit s'applaudir par momens d'avoir composé ce chef-d'œuvre qu'on appelle *Esmeralda!* Que votre front sublime doit prendre une expression surnaturelle à ce victorieux souvenir! Si M. Hugo n'avait fait dans sa vie que *Notre-Dame de Paris* et *Marion Delorme;* s'il était tout simplement l'auteur des *Odes et Ballades*, des *Feuilles d'automne* et des *Orientales*, M. Hugo ne serait, pour le *Journal des Débats*, qu'un poète ordinaire, c'est-à-dire un pauvre homme, qu'on loue ou qu'on attaque, non pas selon la valeur de son œuvre, mais selon le caprice du moment; qu'on élève ou qu'on rabaisse au gré de son humeur. Mais voyez le miracle! M. Hugo a fait plus que *Notre-Dame de Paris*, plus que *les Feuilles d'automne*, plus que *les Orientales;* il a fait plus que Byron, plus que Lamartine, plus que tous : M Hugo a fait le poème d'*Esmeralda* à l'usage de la musique de Mlle Bertin! Aussi M. Hugo, en temporisateur habile, en Fabius littéraire, a-t-il mis quatre années à ce laborieux enfantement. Dès-lors, on le divinise, on l'installle dans son olympe, on se prosterne; le *Journal des Débats* est le sacrificateur; il tient le couteau, il offre des holocaustes au dieu. Désormais M. Hugo se fait un grand festin des plus beaux noms de France; il les absorbe en lui, il s'en nourrit; chaque jour on lui sert des gloires à son repas; anciennes ou nouvelles, tout lui est bon. Depuis que M. Hugo a rimé deux ou trois milliers de vers pour Mlle Bertin, le *Journal des Débats* s'est fait le pourvoyeur de ses appétits insatiables.

Du reste, le *Journal des Débats* n'a rien à se reprocher de ce côté : lorsqu'il frappe ainsi à tours de bras sur le talent, il sait à part lui qu'il ne frappera pas sur son œuvre. Cette divination qui fait que l'on découvre le talent là où il est, cet instinct généreux et sympathique qui fait qu'on le soutient, qu'on l'aide, qu'on s'associe à sa fortune, nul au monde ne

l'a moins que lui. Qui que vous soyez, vous le trouverez impitoyable à vos débuts ; et si vous grandissez séparé de lui, si vous avez l'ame fière et sauvage, il vous en gardera une rancune éternelle. Le *Journal des Débats* n'aide et ne proclame que les puissances; est-ce sa conviction? nous croyons que c'est son intérêt. Du reste, il n'est pas au monde de logique plus solidement fondue que la sienne; sa critique littéraire sort de sa politique; c'est partout le même dogmatisme, la même intolérance, le même enthousiasme effréné pour ce qui est, la même négation de l'avenir qui l'inquiète; le *Journal des Débats* trouve les idées trop révolutionnaires, il en a peur, il veut qu'on leur résiste comme aux émeutes.

Le système ordinaire, suivi par le *Journal des Débats*, consiste à choisir un homme énergique et puissant dont il s'empare et se sert pour frapper en matamore sur tous les malavisés qui se permettent d'avoir des allures indépendantes, et de marcher au grand jour sans lui emprunter sa lanterne de Diogène, avec laquelle il cherche incessamment des ministres. Il ne faut pas croire cependant qu'entre les deux puissances le pacte soit indissoluble; non pas, certes : le *Journal des Débats* fait ses réserves, et se garde bien de compromettre son avenir. Il sait bien que certains faits peuvent s'accomplir, qu'il lui faudrait nécessairement adopter. A l'heure qu'il est, M. Guizot est pour le *Journal des Débats* cette massue dont nous parlons, et cependant nous ne désespérons pas de le voir se séparer de lui. Que le temps intervienne, que les circonstances changent, que les majorités se renouvellent, et il ne manquera pas d'abandonner son patron d'aujourd'hui, pour s'attacher à des hommes qu'il poursuit sans relâche maintenant, et chez lesquels il découvrira dès-lors certaines hautes qualités politiques qui, pour apparaître à ses yeux, n'attendent que la consécration du pouvoir.

Pour notre compte, nous pensons que l'histoire du *Journal des Débats* est une histoire à faire, et nous nous étonnons que M. Janin ne l'ait pas entreprise à l'Athénée, lui qui pouvait si facilement remonter aux sources. A défaut de M. Janin, nous entreprendrons ce travail quelque jour, bien que la tâche soit rude, et que nous n'osions prétendre à lui disputer l'exactitude qu'il aurait pu y apporter.

Le fait qui caractérise, entre tous, le *Journal des Débats*, c'est une incessante préoccupation des intérêts les plus mesquins, qui le dirige à travers les plus graves affaires, une tendance à ne jamais envisager que du point de vue du bien-être et de la vanité des querelles qui regardent la nation, à ramener aux plus étroites proportions les plus vastes sujets. Si l'on savait quelles misères décident des acclamations du *Journal des Débats* et le précipitent d'un moment à l'autre dans les avis les plus

contraires, on ne s'étonnerait plus que des causes en apparence frivoles bouleversent de grands empires. Ce n'est pas lui qui se prendrait jamais de bel enthousiasme pour un parti, et périrait avec lui plutôt que de l'abandonner. De l'enthousiasme, il en trouve encore au besoin : il faudrait être bien mal appris pour ne pas avoir toujours de l'enthousiasme à ses ordres; quant à la persévérance, il en est autrement. La cause que le *Journal des Débats* embrasse, il l'aide d'ordinaire puissamment, la développe avec éclat et chaleur, et pour peu qu'il soit en elle de réussir, il y contribue à merveille pour sa part; mais son zèle, quel qu'il soit, ne résiste jamais aux chances de la fortune, le succès seul l'alimente; sitôt que la cause chancelle, il s'en tire et va prudemment en chercher une autre. Le *Journal des Débats* est de toutes les causes; à ce compte il devrait être éternel; d'où vient donc qu'il décroît? Qu'on en cherche la raison, on la trouvera peut-être. Cette belle mission de la presse qui consiste à n'embrasser jamais que les intérêts du pays, à se créer par son opinion indépendante et sympathique une publicité dont on se sert, non point à exploiter le pouvoir, mais à le maintenir sans cesse dans les limites de ses hautes fonctions, non point à le flatter à tout propos, parce qu'il est le pouvoir, mais à l'encourager dans le bien, à lui rappeler ses promesses lorsqu'il les oublie, à l'accuser à la face de tous lorsqu'il fait bon marché de la gloire de la France et de ses libertés; disons-le hardiment, cette mission généreuse, le *Journal des Débats* ne l'a jamais comprise. A quelle époque s'est-il mis du côté de la nation? Etait-ce par hasard en 1814, lorsqu'il fêtait l'invasion? Est-ce aujourd'hui qu'il s'efforce de rendre le pays solidaire du crime sans nom de quelques misérables pris de démence, et se sert de ces coups déplorables, ou plutôt en abuse pour soutenir des lois réactionnaires pour le moins inutiles et frappées d'impuissance avant leur adoption? Nous nous trompons, une fois le *Journal des Débats* s'est levé pour la cause nationale, une fois en 1829 il a combattu dans les rangs de cette vieille opposition pour laquelle il professe aujourd'hui un dédain si superbe; mais c'était là tout simplement une infraction à son principe. Au reste, M. Guizot paraît aussi convaincu que nous de tout ce que nous venons de dire, et c'est avec une secrète joie qu'il a vu s'élever une feuille rivale qui acquiert chaque jour de nouveaux titres à son appui. La prévoyance de M. Guizot se défierait-elle, pour l'avenir, d'un organe qui en a servi tant d'autres, et qui déjà l'a abandonné une fois?

PUBLICATIONS NOUVELLES.

La popularité a été de tout temps la consécration du talent, la sanction souveraine dont n'a pu se passer aucune œuvre forte même de l'approbation d'une minorité intelligente. L'auteur d'*Indiana* ne réunit pas seulement les suffrages de la critique exclusivement littéraire et sérieuse; ce talent, d'une grace si exquise et d'une si remarquable élévation, réussit admirablement à traduire sa pensée ou son émotion en des œuvres que tout le monde est appelé à lire, à admirer, à comprendre. Aussi ses nombreux romans sont-ils devenus *populaires*. Une édition complète des œuvres de George Sand répond d'ailleurs à ce besoin si vivement senti par les intelligences de notre époque, de rencontrer dans les œuvres d'art, au-delà de la forme qui séduit et de l'imagination qui amuse, la pensée qui explique et qui coordonne, qui anime les types modelés par la fantaisie, et qui s'en sert pour personnifier les idées et les passions du siècle. C'était un beau monument à élever aux tendances nouvelles et à la poésie intelligente. Après la question littéraire vient aussi la question de mise en œuvre, et sous ce rapport cette édition de luxe ne laisse rien à désirer. La première livraison, qui a déjà paru, contient *André*, *la Marquise*, *Lavinia Metella* et *Mattea* (1). La seconde livraison paraîtra dans les premiers jours de février; elle se composera du premier volume des *Lettres d'un Voyageur* et de *Leone Leoni*. Ces lettres n'ont pas encore été réunies en volume; ce sont pour la plupart d'admirables fantaisies où les émotions du poète s'expriment avec franchise, où le travail d'une noble intelligence se révèle à travers mille ré-

(1) On souscrit au bureau de la *Revue*.

veries et mille paysages. Quant à *Leone Leoni*, cette production d'un si haut intérêt a déjà pris sa place parmi les romans les plus remarquables de cette époque. Nous le répétons, il y a plus qu'une heureuse idée dans la réunion de ces matériaux épars du plus sérieux monument littéraire qui se construise et qui s'achève de nos jours; c'est un véritable service rendu aux artistes et aux penseurs, une entreprise utile à laquelle ne manqueront pas l'approbation de la foule et le succès populaire. Par la richesse de l'exécution comme par la modicité du prix, cette collection de beaux livres si brillante et si complète est mise à la portée de tous.

— MM. Grégoire et Collombet, de Lyon, continuent de nous donner la série de traductions des pères et auteurs ecclésiastiques des premiers siècles, qu'ils ont ouverte par Salvien, Euchère et Vincent de Lérins. Les trois volumes de Sidoine Apollinaire ont continué ces publications à tant de titres intéressantes, et qui font entrer dans une circulation et une lecture plus accessibles, des ouvrages jusqu'à présent réservés à la seule érudition. Sidoine Apollinaire, cet écrivain si considérable par le rôle politique qu'il a joué et par les renseignemens inappréciables qu'il contient sur l'état de la société d'alors, devra aux soins des traducteurs une divulgation qu'il n'a jamais eue. Une fort bonne *Vie de sainte Thérèse*, composée sur les ouvrages originaux et publiée après Sidoine, n'a retardé que de peu la traduction des *Hymnes de Synésius* (1), que chacun peut lire dorénavant, dans une traduction élégante, accompagnée d'un texte grec fort correct auquel M. Boissonnade a prêté son secours. La notice de M. Villemain, sur Synésius, est en tête. Ce choix seul prouverait que la modestie et le bon goût de MM. Grégoire et Collombet égalent leurs qualités solides et leur zèle.

—Les livres d'éducation évitent rarement le double écueil d'être puérils ou trop sérieux; les uns ne cherchent qu'à amuser, les autres ne savent pas mettre l'éducation à la portée des jeunes intelligences. Sous le titre de *la Science populaire de Claudius* (2), voici un cours tout entier d'éducation, qui est destiné à se placer parmi les meilleurs recueils de ce genre; la parole de Claudius est grave, claire et facile; tous les sujets qu'il traite successivement, *histoire, géographie, sciences mathématiques et physiques*, laissent dans l'esprit des notions exactes et des faits nombreux. Nous

(1) Au dépôt central, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 8.
(2) Chez Renouard. 9 vol. in-32.

avons surtout remarqué la *Vie de Christophe Colomb*, le *Voyage à Tomboctoo*, la *Manière d'écrire l'histoire*, etc.

— M. Henschel publie, par livraisons, un dictionnaire français-allemand qui mérite d'être recommandé. Un ouvrage de ce genre était devenu depuis long-temps nécessaire. Le dictionnaire de l'abbé Mozin est trop volumineux et d'un prix trop élevé pour la plupart de ceux qui commencent l'étude de l'allemand, et les autres dictionnaires sont incomplets. M. Henschel a cherché à faire une œuvre neuve, complète et populaire. En inscrivant dans un dictionnaire un grand nombre de mots nouveaux, il s'est appliqué à déterminer, de la manière la plus exacte, leurs diverses acceptions. Il joindra à cette longue et savante nomenclature un abrégé de grammaire et plusieurs notices essentielles sur les poids, les mesures, les monnaies, etc. Les premières livraisons de ce dictionnaire ont paru, et nous semblent répondre à toutes les exigences (1).

— Un nouvel ouvrage de M. Léon Gozlan doit paraître dans quelques jours sous le titre de *les Méandres*. Cet ouvrage, nous n'en doutons pas, aura le même succès que *le Notaire de Chantilly*. La verve et la manière brillante de l'auteur en sont un sûr garant.

— M. l'abbé de La Mennais va mettre prochainement sous presse un livre important qu'il appellera, dit-on, *le Livre du Peuple*.

(1) Rue Garancière, 5.

F. BULOZ.